



NAZIONALE

B. Prov.

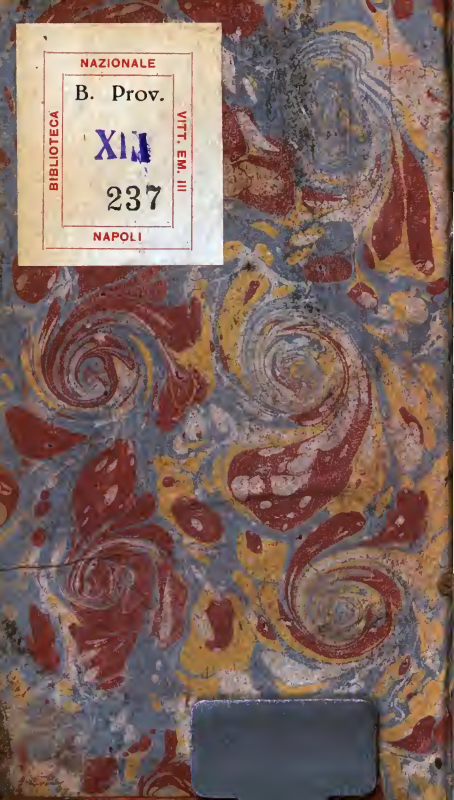
XII

237

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III





FONDO PIZZOFALCONE



BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XVIII

Num.º d'ordine



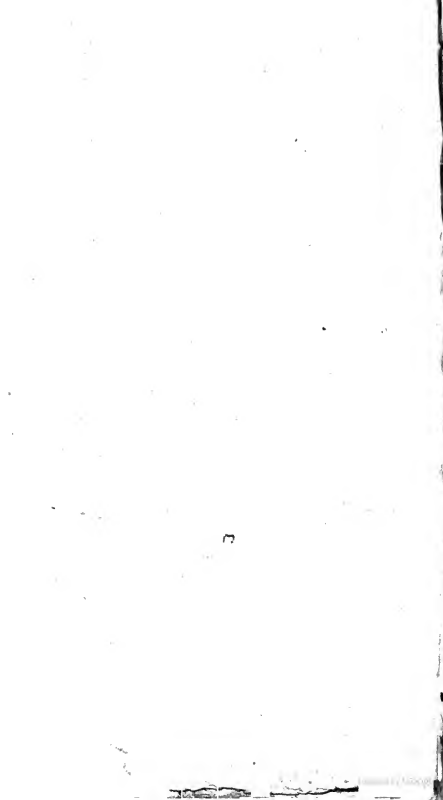
43

Palchetto

B Rev.

XIII

237



HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-SIXIEME.

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem.

2. The second part is devoted to a detailed analysis of the various factors involved.

3. The third part is devoted to a discussion of the various methods proposed.

4. The fourth part is devoted to a discussion of the various results obtained.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS;
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
DES AMÉRICAINS, &c.



*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
volume.*

TOME VINGT-SIXIÈME

Trois livres reliés.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint
Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collège;
Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin,



M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-sixieme Volume

ARTICLE XX.

Isle Taiti, ou, selon les Anglois, Otahiti.

Page I

ARTICLE XXI. *Isles qui se trouvent aux environs de Taiti.* 88

§. I. *Isle Huaheine.* Ibid.

§. II. *Isle Ulietea.* 97

§. III. *Petites Isles & Islots.* 112

§. IV. *Isle d'Oheteroa.* 117

ARTICLE XXII. *Différentes Isles découvertes par M. de Bougainville depuis son départ du détroit de Magellan.*

129

Tome XXVI.

A iij

CHAPITRE III. 133

TERRES POLAIRES. 135

ARTICLE I. §. I. Le Groenland.	136
§. II. Découverte du Groenland.	139
§. III. Les Groenlandois.	143
§. IV. Habillements des Groenlandois.	149
§. V. Habitations des Groenlandois.	152
§. VI. Mets & Repas des Groenlandois.	157
§. VII. Occupations des Groenlandois.	160
§. VIII. Mariages des Groenlandois.	164
§. IX. Arts , Sciences & Commerce des Groenlandois.	168
§. X. Amusements , Usages des Groenlandois.	169
§. XI. Religion des Groenlandois.	171
§. XII. Funérailles des Groenlandois.	173
§. XIII. Langue Groenlandoise.	175



TABLE

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt - sixieme Volume

ARTICLE XX.

Isle Taiiti, ou, selon les Anglois, Otahiti.

Page 1

ARTICLE XXI. Isles qui se trouvent
aux environs de Taiiti.

88

§. I. *Isle Huaheine.*

Ibid.

§. II. *Isle Ulietea,*

97

§. III. *Petites Isles & Islots.*

112

§. IV. *Isle d'Oheteroa.*

117

ARTICLE XXII. Différentes Isles de-
couvertes par M. de Bougainville de-
puis son départ du détroit de Magellana.

129

Tome XXVI.

A iij

CHAPITRE III. 133

TERRES POLAIRES. 135

ARTICLE I. §. I. <i>Le Groenland.</i>	136
§. II. <i>Découverte du Groenland.</i>	139
§. III. <i>Les Groenlandois.</i>	143
§. IV. <i>Habillements des Groenlandois.</i>	149
§. V. <i>Habitations des Groenlandois.</i>	152
§. VI. <i>Mets & Repas des Groenlandois.</i>	157
§. VII. <i>Occupations des Groenlandois.</i>	160
§. VIII. <i>Mariages des Groenlandois.</i>	164
§. IX. <i>Arts, Sciences & Commerce des Groenlandois.</i>	168
§. X. <i>Amusements, Usages des Groenlandois.</i>	169
§. XI. <i>Religion des Groenlandois.</i>	171
§. XII. <i>Funérailles des Groenlandois.</i>	173
§. XIII. <i>Langue Groenlandoise.</i>	175

DES CHAPITRES. vij

§. XIV. <i>Histoire Naturelle du Groen-</i> <i>land.</i>	176
ARTICLE II. <i>Le Spitzberg.</i>	222
§. I.	ibid.
ARTICLE III. <i>Isle Mayen.</i>	232
ARTICLE IV. <i>La Nouvelle Zemble.</i>	237
ARTICLE V. <i>La Samojicie.</i>	258
ARTICLE VI. <i>L'Islande.</i>	289
§. I. <i>Description de l'Islande.</i>	Ibid.
§. II. <i>Habitans de l'Islande.</i>	304
§. III. <i>Habillement des Islandois.</i>	310
§. III. bis. <i>Habitations des Islandois.</i>	315
§. IV. <i>Nourriture des Islandois.</i>	322
§. V. <i>Mariages des Islandois.</i>	330
§. VI. <i>Education des Enfans.</i>	331
§. VII. <i>Maladies des Islandois.</i>	334
§. VIII. <i>Sciences & Arts des Islandois,</i>	337
§. IX. <i>Agriculture des Islandois.</i>	345
§. X. <i>Commerce des Islandois.</i>	350
§. XI. <i>Monnoies , Comptes , Poids &</i> <i>Mesures des Islandois.</i>	354
§. XII. <i>De la Religion des Islandois ,</i> <i>du Clergé , &c.</i>	356
§. XIII. <i>Divertissemens des Islandois.</i>	398
§. XIV. <i>Gouvernement des Islandois.</i>	370

viii T A B L E , &c.

§. XV. *Maniere de voyager en Islande.*

378

§. XVI. *Histoire Naturelle de l'Islande.*

382

Fin de la Table des Chapitres du
Vingt-fixieme Volume.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux , les Tomes *Vingt-cinq & Vingt-
six* de l'*Histoire Moderne* , & je n'y ai rien
trouvé qui doive en empêcher l'impression. A
Paris , ce 14 Novembre 1774.

DEGUIGNES.

HISTOIRE

DES CHAPITRES. vij

§. XIV. <i>Histoire Naturelle du Groenland.</i>	176
ARTICLE II. <i>Le Spitzberg.</i>	222
§. I.	<i>ibid.</i>
ARTICLE III. <i>Isle Mayen.</i>	232
ARTICLE IV. <i>La Nouvelle Zemble.</i>	237
ARTICLE V. <i>La Samojicie.</i>	258
ARTICLE VI. <i>L'Islande.</i>	289
§. I. <i>Description de l'Islande.</i>	<i>Ibid.</i>
§. II. <i>Habitans de l'Islande.</i>	304
§. III. <i>Habillement des Islandois.</i>	310
§. III. bis. <i>Habitations des Islandois.</i>	315
§. IV. <i>Nourriture des Islandois.</i>	322
§. V. <i>Mariages des Islandois.</i>	330
§. VI. <i>Education des Enfans.</i>	331
§. VII. <i>Maladies des Islandois.</i>	334
§. VIII. <i>Sciences & Arts des Islandois.</i>	337
§. IX. <i>Agriculture des Islandois.</i>	345
§. X. <i>Commerce des Islandois.</i>	350
§. XI. <i>Monnoies , Comptes , Poids & Mesures des Islandois.</i>	354
§. XII. <i>De la Religion des Islandois , du Clergé , &c.</i>	356
§. XIII. <i>Divertissemens des Islandois.</i>	398
§. XIV. <i>Gouvernement des Islandois.</i>	370

§. XV. *Maniere de voyager en Islande.*

378

§. XVI. *Histoire Naturelle de l'Islande.*

382

Fin de la Table des Chapitres du
Vingt-fixieme Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux , les Tomes *Vingt-cinq & Vingt-*
six de l'*Histoire Moderne* , & je n'y ai rien
trouvé qui doive en empêcher l'impression. A
Paris , ce 14 Novembre 1774.

DEGUIGNES.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES

AMÉRICAINS,

CONTINUATION DE LA POLYNÉSIE.

ARTICLE XX.

*Isle Taiti, ou, selon les Anglois,
Otahiti.*



ELLE est située vers le dix-septieme degré, trente-cinq minutes de latitude australe, & vers le cent-cinquantieme, quarante minutes de longitude, à l'Ouest de Paris. Sa circonférence peut être de quarante lieues, & son plus grand diametre est d'environ quinze.

Voyage au-
tour du Mon-
de, par M.
de Bougain-
ville. Jour-
nal d'un
Voyage au-
tour du mon-
de, par MM.
Banks & So-
lender.

Cette Isle est composée de deux
Tome XXVI.

A

péninsules inégales , unies par un isthme , qui est une terre basse , dont la courbure forme une baie , ouverte au Nord. Comme on n'apperçoit pas l'isthme à une certaine distance , on croit que Taiti forme deux Isles. La plus grande péninsule est appelée *Taiti-Nua*, & l'autre se nomme *Taiti-Era*.

Aspect de
l'Isle,

La nature semble s'être fait une loi d'embellir l'Isle de Taiti. De hautes montagnes , couronnées d'arbres & d'arbrustes toujours verts , occupent l'intérieur. De ces montagnes sortent une multitude de sources , dont les eaux serpentent dans les vallées & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer , jusqu'aux montagnes , on parcourt un terrain uni , couvert d'arbres fruitiers & entrecoupé de ruisseaux qui servent à fertiliser la contrée. Sous les arbres sont bâties les maisons des Taitiens , dispersées sans aucun ordre & ne formant point de villages. Cet aspect rappelle à l'esprit la description que les Poètes ont faite des Champs - Elisées : des sentiers publics , pratiqués avec intelligence , & soigneusement entretenus , rendent par-tout la communication facile.

Les principales productions de l'Isle ^{Ses productions.} sont les cocos , l'igname , le fruit à pain , la banane , le curasol , le giraumon , la patate , espèce de pomme-de-terre qui ne diffère de celle de France que par un petit goût d'amertume , & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays ; des cannes de sucre qu'on ne cultive point ; une espèce d'indigo sauvage ; une très-belle teinture rouge & jaune : plusieurs fruits de l'Europe y sont connus. On y trouve aussi beaucoup d'herbes qui sont connues dans les Indes. Sur les montagnes on trouve du bois propre à travailler : les Insulaires ne l'employent que pour leurs pirogues ; le plus commun est le cèdre , le bois de fer , l'arbre qui porte le fruit à pain : ce dernier n'est d'aucun usage ; il est si mou & si rempli de gomme , qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Quoique cette Isle soit remplie de très-hautes montagnes , la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont couvertes , semble annoncer que leur sein ne renferme aucunes mines : il est même certain que les Insulaires ne connoissent point les métaux. M. de Bou-

gainville dit qu'ils donnoient le nom d'*Aouri* à tous ceux que leur montrèrent les François qui l'accompagnoient dans son voyage ; ce qui répond au mot *fer* dans notre langue. On ignore d'où peut leur venir la connoissance du fer ; il est cependant possible qu'elle leur soit par-

Il y a de
très-belles
perles.

venue par le commerce. Ils pêchent de très belles perles sur les côtes de leur Isle : les femmes & les enfans des principaux de l'Isle en portent à leurs oreilles : la preuve qu'ils en font beaucoup de cas , c'est qu'ils les tinrent cachées pendant tout le tems que les François resterent chez eux. Il est très - possible que des Nations qui connoissent le fer, leur en apportent en échange pour des perles , & que les Taitiens , voyant que les François se contentoient d'autres marchandises , ayent cherché à conserver leurs perles pour ces Nations, avec lesquelles ils sont en commerce. Ces Insulaires font avec les écailles des huîtres perlières des espèces de castagnettes , qui forment un de leurs instrumens de danse.

Animaux. M. de Bougainville dit , que les François ne virent dans cette Isle d'autres quadrupedes que des cochons,

des chiens d'une petite espèce , mais fort jolis , & des rats en très - grande quantité.

Les Insulaires ont des poules domestiques , qui sont absolument semblables à celles d'Europe : il y a des tourterelles vertes , qui sont de la plus grande beauté. Les pigeons sont fort gros ; d'un plumage bleu de roi , & d'un très-bon goût : les péruches y sont fort petites ; leur plumage est un mélange de bleu & de rouge.

Il y a apparence que les vollailles & les cochons multiplient beaucoup dans cette Isle. Pendant le séjour que les François y firent , & qui ne fut que de neuf jours , depuis le 6 Avril 1768 jusqu'au 16 au matin , ils embarquerent plus de huit cents volailles , & près de cent cinquante cochons : ils en auroient même pu prendre beaucoup davantage ; les Habitans leur en apportent tous les jours un très - grand nombre.

Le climat de cette Isle est assez tempéré & fort sain. Ceux qui l'habitent arrivent à un âge fort avancé , conservent dans une heureuse vieillesse une force & une vigueur , qui leur fait ,

Climat.
M. de Bourgainville
ubi *suprà*.

pour ainsi dire , oublier la jeunesse : leurs dents conservent toujours une beauté singulière.

On n'est point incommodé à Taiti par une multitude d'odieux insectes , qui font le supplice de ceux qui habitent entre les deux Tropiques : on y voit point d'animaux venimeux : presque toutes les graines d'Europe y croissent & y produisent très-bien.

Habitans ,
leur nombre.
Voyage de
M M. Bani s
& Solander ,
ubi suprà.
M. de Bou-
gainville.

Le nombre des Habitans de cette Isle peut monter à soixante - dix mille. Le peuple est composé de deux races d'hommes très-différentes , qui ont cependant la même langue , les mêmes mœurs , & qui se mêlent ensemble sans distinction. La première , qui est la plus nombreuse , produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six piés & plus : on ne trouve nulle part des hommes mieux faits & mieux proportionnés : ils ont les traits aussi réguliers que les Européens ; s'ils étoient mieux vêtus , s'ils vivoient moins à l'air & au soleil , ils auroient la peau aussi belle que nous : leurs cheveux sont en général noirs.

La seconde race est d'une taille médiocre , a les cheveux crépus & durs

comme du crin ; sa couleur & ses traits différent peu de ceux des Mulâtres.

Les femmes de cette Isle sont en général de la plus grande beauté : tous leurs traits sont agréables ; leur taille est souple , élégante & majestueuse ; enfin leur figure est charmante ; les contours de leur corps sont agréablement arrondis & dans les plus exactes proportions. Les voyageurs se réunissent à dire , que ces aimables Insulaires remporteroient le prix de beauté sur toutes les Européennes.

Ibid.

Les Taitiens & les Taitiennes sont souvent nus & n'ont qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Ceux qui tiennent un rang distingué s'enveloppent cependant d'une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux : c'est aussi l'ajustement des femmes , qui savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple vêtement susceptible de coquetterie , & jamais elles ne paroissent au soleil sans être couvertes & sans avoir sur la tête un petit chapeau de cannes , garni de fleurs , qui garantit leur visage de tout accident. Pour embellir leur teint, elles n'ont pas besoin d'emprunter le secours

Mœurs &
& usages.
Vêtements.

de l'art ; mais si , comme les femmes d'Europe , elles ne se peignent pas les joues en rouge , elles se mettent sur les reins & sur les fesses un bleu foncé , & , pour qu'il tienne mieux , elles se les font piquer avec des arêtes de poisson , & l'on verse dessus la teinture bleue. Les hommes suivent aussi ce ridicule usage : ceux qui ont lu cet ouvrage ont pu remarquer , que tous les barbares ont l'habitude de se peindre le corps. Les hommes , comme les femmes de cette Île , se percent les oreilles , & y mettent des perles ou des fleurs de toutes espèces. Les hommes laissent croître leurs cheveux , qu'ils relevent & attachent sur le sommet de la tête avec des plumes d'oiseaux. Les femmes les portent plus courts & les laissent tomber en boucles sur leur cou : les hommes & les femmes s'entortillent quelquefois la tête d'une espèce de toile blanche , en forme de turban. Les femmes portent sur leur front une espèce d'aigrette , faite de cheveux , tressés avec soin. Les hommes ne se rasent que les joues & les moustaches & laissent croître le reste de la barbe. Ce peuple aimable est encore embelli par une propreté admirable : les

DES AMÉRICAINS. 9

hommes & les femmes se baignent sans cesse & se lavent toujours avant & après le repas : la propreté a même établi chez eux la circoncision.

La principale nourriture de ces Insulaires , est les fruits , les légumes & le poisson. Ils mangent ordinairement le poisson cru : ils mangent aussi du cochon , mais ils préfèrent la viande de chien à celle de tous les autres animaux. Ils se nourrissent encore de volaille. Pour rôtir leurs viandes , ils font des fours souterrains , en pavent le fond , y allument du feu , sur lequel ils mettent plusieurs pierres : lorsque le four est suffisamment échauffé , ils en tirent le charbon & les cendres , y placent leurs viandes , enveloppées de feuilles , & mettent par-dessus des pierres ardentes : ils bouchent l'entrée du four avec de la terre ; alors la viande cuit dans son jus & devient un mets fort délicat.

Nourriture.

Ces Insulaires mangent beaucoup & avec une espèce de voracité : ce qui leur tient lieu de pain , lorsqu'ils mangent de la viande , est les patates , les ignames , & une espèce de fruit laiteux & farineux , qui étant cuit , a du pain , l'apparence & le goût. Ils font une espèce

Banks & Se-
lander.

de pâte de la pulpe qui s'attache aux coquilles de noix de cocos & de bananes : cette pâte leur sert ordinairement pour le déjeuner & le souper.

Boisson.

L'eau est leur boisson ordinaire : ils boivent aussi du lait de noix de cocos ; mais ils n'ont aucune liqueur spiritueuse, si ce n'est celle qu'ils tirent d'une espèce de poivre qui croît dans le pays & qu'ils font fermenter avec de l'eau : cette liqueurs n'est même servie qu'aux Chefs de la contrée. L'odeur seule du vin & de l'eau-de-vie leur cause de la réputation.

Industrie.

Les Taitiens fabriquent leurs étoffes avec l'écorce d'un arbruste , qu'ils cultivent avec soin dans leur Île : ils enlèvent la surface extérieure de cette écorce , la mettent pendant trois jours en macération dans l'eau , l'étendent ensuite sur une planche très-unie , la battent , au point qu'elle devient glutineuse & acquiert la viscosité d'une pâte ferme : l'instrument dont ils se servent pour la battre , est un morceau de bois très-compact & très-dur ; il est équarri & rayé sur ses quatre faces ; il a quinze pouces de longueur , sur six de circonférence ; mais les raynures ne

font pas également larges & profondes sur chaque face. Celle dont on fait d'abord usage n'a que dix de ces raynures, l'autre en a environ soixante : cette dernière laisse une espèce de cannelure sur l'étoffe, qui s'étend & s'amincit sous les coups de cet instrument, à peu près de la même manière que l'or se forme en feuille sous les coups de marteau. Cette étoffe acquiert une extrême blancheur lorsqu'elle est lavée & mise à la rosée, &, quoique fabriquée d'une manière si simple, elle a beaucoup de force & de consistance. L'écorce avec laquelle on la fabrique, seroit d'une grande utilité dans nos manufactures de papier. Il y a beaucoup de gens dans l'Isle qui s'occupent à fabriquer de ces étoffes : les Anglois & les François en avoient plusieurs aunes pour un clou : les Insulaires réussissent parfaitement à la teindre en jaune, en rouge, en brun & en noir.

Comme il faut battre beaucoup cette étoffe pour qu'elle acquiere de la consistance, lorsqu'ils veulent en avoir qui soit un peu épaisse, ils étendent deux ou trois pièces l'une sur l'autre & les collent ensemble : celle qui leur sert

pour les deuils est double : le côté qu'ils mettent sur la peau est blanc , & celui qui se trouve en dehors est brun & tacheté de noir.

Pêche.

Ces Insulaires pêchent assez adroitement : ils se servent du filet & de l'hameçon : leurs filets sont assez semblables aux nôtres : ils les fabriquent avec des fibres d'écorce d'arbre : leurs lignes sont de la même matière : leurs hameçons sont de différentes grosseurs , selon l'usage qu'ils en veulent faire : ceux qu'ils destinent à prendre les requins , sont d'un bois dur & pesant : ils en ont beaucoup de petits , faits de nacre , artistement travaillée.

Construc-
tion de leurs
bateaux.

Les Taitiens ont deux espèces de pirogues : les petites ne sont faites que d'un seul tronc d'arbre creusé ; les grandes sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait le fond de la pirogue , depuis l'avant , jusqu'aux deux tiers de sa longueur : un second forme la partie de l'arrière , laquelle est courbe & fort relevée , de manière que l'extrémité de la pirogue se trouve toujours élevée de cinq ou six piés au-dessus de l'eau. Ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle : comme les Taitiens

n'ont point de clous , ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces & y passent des tresses de fil de cocos , dont ils font de fortes ligatures. Les côtés de la pirogue sont relevés par des bordages d'un pié de largeur , cousus sur le fond , l'un avec l'autre , par des liens semblables aux précédents. Ils remplissent les coutures de fil de cocos , sans mettre aucun enduit sur le calfatage : une planche couvre l'avant de la pirogue , & , ayant cinq ou six piés de faillie , elle l'empêche de se plonger dans l'eau lorsque la mer est agitée : pour rendre ces barques moins sujettes à chavirer , on met un balancier sur un des côtés : ce balancier n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue , portée sur deux traverses de quatre à cinq piés de long , dont l'autre bout est amaré sur la pirogue : lorsqu'elle est à la voile , une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarer un cordage , qui soutient le mât & rend la pirogue moins volage , en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

L'industrie des Taitiens paroît davantage , dans le moyen qu'ils employent

pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux Isles voisines , avec lesquelles ils font en commerce , sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues , côté à côté , à quatre piés environ de distance , par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords : par-dessus l'arriere de ces deux bâtimens , ainsi joints , ils posent un pavillon d'une charpente très - légère , couvert par un toit de roseaux : cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil , & leur sert à conserver leurs provisions. Ces doubles pirogues peuvent contenir un grand nombre de personnes , & ne font jamais dans le cas de chavirer : les voiles sont composées de nattes , étendues sur un quarré de roseaux , dont un des angles est arrondi.

Outils. Ces Insulaires n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages , qu'une herminette , dont le tranchant est fait avec une pierre noire , très-dure : elle est de la même forme que celle de nos charpentiers , & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse : ils percent le bois avec des morceaux de coquilles fort aigus.

M. de Bougainville dit , qu'il considéra avec attention la maison du Chef du canton où les François étoient établis ; que sa grandeur seule la distinguoit des cases ordinaires ; qu'elle pouvoit avoir quatre - vingt piés de long sur vingt de large ; qu'il n'y avoit aucun meuble , aucun ornement. Il y remarqua un cylindre d'osier , long de trois ou quatre piés & garni de plumes noires. Il étoit suspendu au toit : il y avoit en outre deux figures de bois ; qu'il prit pour des Idoles : l'une , qui repréentoit le Dieu , étoit debout contre un des piliers : la Déesse étoit vis-à-vis , inclinée le long du mur & attachée aux roseaux qui le formoient. Ces figures , mal-faites & sans proportions , avoient environ trois piés de haut ; mais elles tenoient à un piedestal cylindrique , creux dans l'intérieur & sculpté à jour ; il étoit fait en forme de tour , & pouvoit avoir six à sept piés de hauteur sur environ un pié de diamètre : le tout étoit d'un bois noir & fort dur.

La Poligamie semble générale chez les Tairiens ; mais le mariage est un engagement pour la vie : les femmes doivent à leurs maris une soumission en-

Maisons.

Mariages.
Voy. les Auteurs cités.

tiere : elles laveroient dans leur sang une infidélité , commise sans l'aveu de leur époux. Il est vrai que son consentement n'est pas difficile à obtenir , & la jalousie est un sentiment si étranger dans cette Isle , que le mari est souvent le premier à presser sa femme de se rendre aux sollicitations qu'on lui fait.

Les filles n'éprouvent à cet égard aucune gêne ; tout , au contraire , les invite à suivre le penchant de leur cœur ou la loi de leurs sens , & ce qui fait un deshonneur dans les autres pays , devient pour elles un triomphe qui reçoit les applaudissemens publics. Le grand nombre d'amans passagers qu'une fille peut avoir eus , n'apporte aucun obstacle à son mariage.

Aussi - tôt qu'un homme s'est choisi une épouse , il est exclu de la société des filles , femmes & des garçons pendant les repas ; il est obligé de manger avec ses domestiques ; ce qui est cause que les Taitiens ne sont pas empressés de se ranger sous le joug de l'hymen.

Les enfans partagent également les soins du pere & de la mere. Ce n'est pas l'usage à Taiti , comme dans tous les autres pays barbares , que les hommes ,

uniquement occupés de la pêche & de la guerre , laissent aux femmes les travaux pénibles du ménage & de la culture. Dans cette Isle, une douce oisiveté est le partage des femmes , & le soin de plaire fait leur plus sérieuse occupation.

Les femmes & les filles de Taiti sont d'une lasciveté étonnante : toutes cedent aux plaisirs des sens : l'air qu'elles respirent ; les chants continuels qu'elles entendent ; les danses qu'elles voyent , les excitent aux douceurs de l'amour.

M. de Bougainville dit que lorsqu'il approcha de cette Isle, l'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux , qu'ils eurent beaucoup de peine à les amarer au milieu de la foule. Les Taitiens venoient en criant *Tayo* , qui veut dire *ami* , & donnoient tous les témoignages d'amitié. Ces pirogues étoient remplies de femmes, qui ne le cedent point , pour l'agrément de la figure , au plus grand nombre des Européennes, & qui pourroient leur disputer avec avantage les agrémens du corps: la plupart étoient nues ; car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient leur avoient ôté la pagne qui les enveloppe ordinairement. Elles firent d'abord signe

M. de Bougainville ,
ubi *supra*.

aux François , & des agaceries , où ; malgré leur naïveté on découvroit quel-
qu'embarras , soit que la nature ait par-
tout embelli le sexe d'une timidité in-
génue , soit que , dans les pays où régné
encore la franchise de l'âge d'or , les
femmes paroissent ne pas vouloir ce
qu'elles desirent le plus. Les hommes ,
plus libres , s'énonçoient clairement :
ils pressoient les François de choisir une
femme , de la suivre à terre , & leurs
gestes , non équivoques , démontroient
la maniere dont il falloit faire connois-
sance avec elles. Il étoit fort difficile de
retenir au travail au milieu d'un pareil
spectacle , quatre cents François , jeunes
Marins , & qui , depuis six mois n'a-
voient point vu de femmes : malgré
toutes les précautions que les Officiers
purent prendre , il entra à bord une
jeune fille , qui alla sur le gaillard d'ar-
rière se placer à une des écoutilles qui
sont au-dessus du cabestan : cette écou-
tille étoit ouverte , pour donner de l'air
à ceux qui viroient. La jeune fille laissa
tomber négligemment une pagne qui la
couvroit , & offrit aux regards de tous
ceux qui composoient l'équipage , le
plus beau corps qu'il soit possible de

voir. Les soldats & les matelots s'empressoient de parvenir à l'écouille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Les Officiers parvinrent cependant à contenir l'équipage : ils convinrent qu'ils avoient eu beaucoup de peine à se contenir eux-mêmes & à donner l'exemple de la continence. Le cuisinier de M. de Bougainville trouva moyen ; malgré les défenses , de s'échapper & d'arriver à terre avec une Taitienne. A peine y fut-il arrivé qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens , qui le deshabillerent dans un instant , & le mirent nud de la tête aux piés. Il crut qu'ils avoient intention de le mettre en pièces : la frayeur augmenta , lorsqu'il vit qu'ils examinoient avec exclamation toutes les parties de son corps ; mais , après l'avoir considéré , ils lui rendirent ses habits , remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avoient tiré , & firent approcher la jeune fille , avec laquelle il étoit venu , en le pressant de contenter les desirs qui l'avoient amené à terre. Leurs instances furent inutiles ; ils furent obligés de le reconduire à bord. Il dit à son maître , que les menaces qu'il étoit

en droit de lui faire , ne lui causeroient jamais autant de peur qu'il en avoit eu à terre.

Chaque jour les François se promenoient dans l'Isle , sans armes , seuls , ou par bandes. On les invitoit à entrer dans les maisons , où on leur donnoit à manger ; mais la politesse de ces Insulaires ne se bornoit pas à une collation ; ils offroient à leurs hôtes de belles & jeunes filles. La case se remplissoit à l'instant d'une foule curieuse d'hommes & de femmes qui faisoient un cercle autour de l'hôte & de la jeune fille. On jonchoit la terre de feuillages & de fleurs , & des musiciens chantoient aux accords de la flûte, des airs tendres & analogues à la conjoncture. Vénus est , dit M. de Bougainville , la Déesse de l'hospitalité dans cette isle ; son culte n'y admet point de mystères , & chaque jouissance est une fête pour la nation : ces Insulaires étoient surpris de l'embarras que temoignoient les François dans ces sortes de fêtes ; leurs mœurs ne proscrivent pas cette publicité.

Le Rédacteur du Journal Anglois dit , que le grand loisir dont ses compatriotes jouissoient à Taiti , leur lais-

soit le tems de faire de fréquentes tournées dans l'intérieur de la contrée, & d'en visiter les Habitans : tous les invitoient à entrer dans leurs maisons, leur présentoient des rafraîchissemens & de très-jolies femmes ; les pressoient de les accepter, avec une franchise & une cordialité, qui donnoient un nouveau prix aux choses qui leur étoient offertes.

M. de Bougainville dit, qu'il a été plusieurs fois, lui second ou troisieme, se promener dans l'intérieur ; qu'il se croyoit transporté dans le jardin d'Eden. Il parcouroit une plaine de gazon, couverte d'arbres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'occasionne l'humidité : un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Il trouvoit des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous le saluoient avec un air d'amitié : ceux qu'il rencontroit dans les chemins se rangeoient pour le laisser passer : par-tout il voyoit régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, enfin toutes les apparences du bonheur.

Douceur de caractère.

On vint un jour avertir M. de Bou-

gainville qu'on avoit tué ou blessé trois Insulaires dans leurs cases , à coups de bayonettes ; que l'alarme étoit répandue dans le pays ; que les vieillards , les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes , emportant leurs bagatelles , & jusqu'aux cadavres des morts , & que les François alloient peut-être avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. M. de Bougainville , qui étoit alors à bord , se rendit promptement dans l'Isle , fit mettre aux fers en présence du Chef , quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du crime : ce procédé parut contenter les Insulaires.

M. de Bougainville passa une partie de la nuit à terre , où il renforça les gardes , craignant que ces Insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes : mais la nuit fut fort tranquille. Cependant , lorsque le jour parut , aucun Indien ne s'approcha du camp , & l'on ne vit naviger aucune pirogue : les maisons étoient abandonnées , & tout le pays paroissoit un desert. Un Officier , accompagné de quatre ou cinq hommes seulement , pénétra dans l'intérieur du pays , avec le dessein de rencontrer quelques Insulaires & de les rassurer. Il

en trouva un assez grand nombre qui étoient à une lieue environ de l'endroit où les François étoient campés. Dès qu'ils eurent reconnu l'Officier François, ils allèrent à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant, & répéterent plusieurs fois : *tayo, maté; vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. M. de Bougainville dit, qu'il vit d'abord une foule de peuple accourir au quartier; des pouples, des cochons, des bananes, chargeoient ces pauvres Insulaires & annonçoient leurs intentions pacifiques. M. de Bougainville descendit aussi-tôt de son vaisseau, où il étoit retourné, apporta un assortiment de soie & des outils de toute espèce. Il les distribua aux Chefs, en leur témoignant qu'il étoit très-affligé de ce qui étoit arrivé la veille, & les assurant que les auteurs seroient punis. Les Insulaires le comblèrent de caresses; le peuple parut charmé de cette réunion, &, en peu de tems, la foule revint au camp des François, où l'on apporta plus de rafraîchissemens qu'à l'ordinaire. Ces In-

fulaires prièrent M. de Bougainville de faire tirer quelques coups de fusil devant eux : on leur donna cette satisfaction : mais ils furent fort effrayés , voyant que tous les animaux qu'on ajus-toit étoient tués sur le champ.

Le Chef du canton conduisit M. de Bougainville & plusieurs Officiers dans sa maison : il y avoit alors cinq ou six femmes & un vieillard vénérable : les femmes saluerent les François en portant la main sur la poitrine , & en criant plusieurs fois *tayo*.

Le vieillard étoit pere de l'hôte ; il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable, qu'imprime la vieillesse sur une belle figure : sa tête , ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe ; tout son corps nerveux & rempli ne montrait aucun ride , aucune marque de décrépitude. Ce vieillard vénérable fit à peine attention à l'arrivée des François ; il se retira même, sans répondre aux caresses des étrangers ; sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à cette espèce d'extase que la vue des étrangers caufoit au peuple , son air rêveur & inquiet sembloit annoncer qu'il craignoit que les
jours

jours heureux qu'il avoit passés dans le sein du repos , ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

La seule gêne qu'éprouverent les François dans cette Île , fut de se tenir en garde contre le vol : il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que ces Insulaires. Il falloit avoir sans cesse l'œil à ses poches , & à ce qu'on apportoit à terre.

Ces Insulaires sont presque tous voleurs.

Pendant le séjour que les Anglois firent dans cette Île , le Docteur Sotlander perdit une lorgnette d'Opéra , que les Insulaires avoient fort admirée. Il s'en plaignit à un des Chefs , & réussit par signes à lui faire entendre le lieu & le tems où elle lui avoit été volée. Le Chef parut très-fâché de cet accident , parce qu'il craignoit que cette action , commise dans une premiere entrevue , ne donnât aux Anglois une opinion défavorable de ses compatriotes , & ne les privât de tous les avantages qu'ils espéroient tirer de ces Etrangers. Il fit entendre , avec l'apparence de la plus parfaite probité , que le lieu où le larcin s'étoit fait n'étoit pas de son district , mais qu'il alloit en faire informer le Chef de l'endroit ; qu'il tâcheroit de re-

couvrir , s'il étoit possible , le vol dont on se plaignoit , & que s'il ne pouvoit y parvenir , il donneroit autant de pièces de drap qu'il en faudroit pour dédommager de la perte.

Les recherches du Chef ne furent pas inutiles : on rapporta la lorgnette. Lorsque les Anglois eurent établi leur camp , ont mit des sentinelles autour , avec ordre de ne laisser approcher aucun Insulaire. Cependant un soldat de la Marine , qui vouloit s'amuser , permit à plusieurs de l'approcher ; il s'en fallut peu qu'il ne fût la victime de son indiscretion : ces Insulaires s'élancerent sur lui , se saisirent de son fusil , qu'ils lui arracherent des mains , firent tous leurs efforts pour le tuer avec la bayonnette , & se sauverent ensuite dans les bois. On envoya aussi-tôt à la poursuite ; on les joignit : le principal agresseur fut tué d'un coup de fusil , qu'il reçut dans la tête : deux ou trois autres furent blessés ; mais le fusil fut perdu ; on ne put même savoir ce qu'il étoit devenu.

Loix.
Gouverne-
ment.

Les Taitiens sont soumis à des usages , généralement reconnus , qui leur tiennent lieu de loix écrites. Les anciennes

coutumes ont amené des amendes ou des châtimens pour certaines fautes , ou des crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publique. Les voleurs y sont punis selon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui auront dérobé des armes ou quelque pièce d'étoffe : on les pend à des arbres , ainsi que cela se pratique dans les armées , ou bien on les précipite dans la mer. Cette punition n'a point lieu contre ceux qui volent des fruits ou des provisions de bouche. Ce seroit selon eux une barbarie d'ôter la vie à un homme , que la faim a contraint de satisfaire les desirs insatiables de la nature. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre , en prend dans la maison où il entre : il paroît même que pour ce qui regarde les choses de la vie, il n'y a point de propriété , & que tout est en commun. Ils pensent , au contraire , que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou des étoffes , n'est qu'un parasite ou un avare , & que ces vices étant également nuisibles à la société , il est très - utile de les punir & de les réprimer.

Voyez les
Auteurs cités
ci-dessus.

On pourroit croire qu'un peuple ,

Inégalité
des condi-
tions.

qui n'a pour ainsi dire fait aucuns progrès dans la politique & dans la culture des Arts, vit dans une heureuse égalité, ou du moins qu'il n'est soumis qu'à des conventions générales, établies pour entretenir la félicité publique : mais il n'en est pas ainsi à Taiti; depuis long-tems l'égalité y est rompue ; la disproportion est considérable : il y a de grands Seigneurs, de simples citoyens, des valets & des esclaves. Les Chefs de chaque canton ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & leurs valets : il y a même apparence qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du bas peuple, qu'ils nomment *Tata-Tinou, hommes vils*. Il est certain que c'est dans cette classe que l'on prend les victimes pour les sacrifices humains.

La viande & le poisson sont réservés pour la table des grands ; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. La manière de s'éclairer pendant la nuit différencie même les états, & l'espèce de bois qui brûle pour les gens de marque, n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir.

Les Chefs seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre, que nous

nommons le *saule pleureur*, ou l'*arbre du grand Seigneur*. En courbant les branches de cet arbre, & les plantant en terre, on donne à son ombre la direction & l'étendue que l'on veut.

Entre les Habitans libres, il y en a peu qui n'ayent à leur service une troupe de valets répandus autour de leurs maisons, & ces valets sont les plus adroits filoux que l'on puisse rencontrer.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets. Suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se couvrent. Cette ceinture pend immédiatement sous les bras aux valets des Chefs; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles.

Il est rare de rencontrer des personnes infirmes à Taiti. Ces Insulaires arrivent à la plus grande vieillesse, sans aucune incommodité. Lorsque quelqu'un est malade, ce qui est très-rare, tous ses proches parents se rassemblent chez lui, y mangent & y couchent tant qu'il y a du danger: chacun le soigne & le veille à son tour. On y fait usage de la saignée; mais ce n'est ni au bras ni

Maladies
Médecin

au pié. Un *Taoua* ; c'est-à-dire un Médecin, ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade ; il ouvre la veine sagittale , & lorsqu'il en a coulé une certaine quantité de sang , on ceint la tête avec un bandeau , qui assujettit l'ouverture : le lendemain on lave la plaie avec de l'eau. Ces Insulaires ont en outre des remèdes empiriques , dont une longue expérience leur a fait connoître l'utilité , sans qu'ils aient jamais fait de recherches sur les propriétés & la manière d'employer ces remèdes.

Funérailles.

Les cérémonies funebres des Taitiens sont remarquables. Le cadavre est déposé dans un hangard construit exprès , à quelque distance de l'habitation. Là on l'étend sur un échafaud , & on le couvre avec une belle toile : alors un Prêtre , vêtu d'un manteau garni de plumes brillantes , & accompagné de deux jeunes garçons , peints en noir , jette des fleurs & des feuilles de bambou sur le mort , auquel il présente quelque nourriture qu'il dépose à ses côtés. Ce Prêtre est ensuite occupé pendant trois jours à parcourir les bois & les champs des environs , & chacun se retire à son approche.

Pendant ce tems les parens du défunt construisent un hangard contigu à celui où repose le cadavre, & s'y assemblent. Dans ce lieu, consacré à la douleur, les femmes viennent pleurer & chanter des chansons lugubres. Pendant ces chants lamentables, elles se font, en diverses parties du corps, des incisions, qu'elles vont ensuite laver dans une rivière ou dans la mer. Ces tristes devoirs sont continués pendant trois jours.

Lorsque les chairs du cadavre sont corrompues, & qu'elles laissent les os à découvert, on dépose le squelette dans un tombeau de pierre, lequel est d'une forme pyramidale. Les Anglois trouverent, dans l'endroit le plus solitaire de l'Isle, une de ces pyramides beaucoup plus élevées que toutes les autres. Elle étoit bâtie de pierres brutes, posées les unes à côté des autres : ils crurent que les cendres de quelqu'ancien Prince y reposoient. Sur le sommet étoient les becs de plusieurs oiseaux, & des os de poisson : il y a apparence que c'étoient les restes des présents qu'on avoit offerts au défunt.

Les Habitans de Taiti portent régulièrement le deuil, qui se nomme

Deuil;

B iv

éva. Toute la Nation le porte des Rois. Celui des peres est fort long. Les femmes le portent de leurs maris; mais les maris ne le portent point des femmes. Les marques de deuil consistent à porter sur la tête des plumes, dont la couleur est consacrée à la mort, & à se couvrir le visage d'un voile. Lorsque les personnes qui sont en deuil sortent de leurs maisons, ils sont toujours précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine maniere. Leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre; cependant on abuse dans cette Isle, comme par-tout ailleurs, des usages les plus respectables: cette attirail du deuil est favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes, dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette, dont le son écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amants le secret & l'impunité.

Avant de passer à un autre objet, nous croyons pouvoir nous arrêter ici pour parler d'une contestation qui s'est élevée entre les voyageurs François &

Anglois , au sujet de la maladie vénérienne qui regne actuellement à Taiti. Dans le Journal du Voyage autour du Monde , par M M. Banks & Solander , page 90 , on lit : « Les gens de notre équipage ne tarderent pas à s'apercevoir que les belles Otahitiennes qu'ils avoient choisies pour femmes , pendant leur séjour dans l'Isle , étoient attaquées d'une certaine maladie, que les François leur avoient données , en reconnoissance des faveurs qu'ils en avoient obtenues. M. de Bougainville tient ce langage dans la seconde édition de son Voyage autour du Monde , Tom. 2 , pag. 134. « Il se déclara , sur les deux navires , plusieurs maladies vénériennes , prises à Taiti. Elles portoient tous les symptômes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou , (c'étoit un Taitien qu'il amenoit en France) il en étoit perdu ; mais il paroît que dans son pays on s'inquite peu de ce mal. Il consentit cependant à se laisser traiter. Colomb apporta cette maladie d'Amérique ; la voilà dans une Isle , au milieu du plus vaste Océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée ? Ce Médecin , qui

Maladie vénérienne.

» prétend qu'en enfermant une femme
» saine avec quatre hommes sains &
» vigoureux , le mal vénérien naîtroit
» de leur commerce ; a-t-il raison ?

M. Wallis qui étoit dans cette Isle aux
mois de Juin & de Juillet 1767 , dit ,
dans son voyage autour du Monde : « le
» séjour d'Otahiti fut très - salutaire à
» tout l'équipage , & au-delà de ce que
» nous en attendions ; en quittant l'Isle
» nous n'avions pas un seul malade à
» bord , excepté mes deux Lieutenants
» & moi ; même nous entrions en con-
» valescence , quoique nous fussions en-
» core bien foibles.

» Il est certain qu'aucun de nos gens
» n'y contracta la maladie vénérienne.
» Comme ils eurent commerce avec un
» grand nombre de femmes , il est très-
» probable qu'elle n'étoit pas encore
» répandue dans l'Isle ; cependant le
» Capitaine Cook , dans son voyage sur
» l'Endeavour l'y a trouvée établie. Le
» Dauphin , la Boudeuse , & l'Etoile ,
» commandés par M. de Bougainville ,
» sont les seuls vaisseaux connus qui
» aient abordé avant lui à Otahiti :
» c'est à M. de Bougainville , ou à moi ;
» à la France , ou à l'Angleterre , qu'il

» faut reprocher d'avoir infecté de cette
 » peste terrible une race de peuples
 » heureux ; mais j'ai la consolation de
 » pouvoir disculper sur cet article d'une
 » manière évidente & ma patrie & moi.
 » On fait que le Chirurgien de tout
 » vaisseau de Sa Majesté Britannique
 » tient une liste des personnes de l'é-
 » quipage qui sont malades , qu'il y
 » spécifie leurs incommodités , & le
 » tems où il a commencé & achevé de
 » les soigner. Me trouvant un jour pré-
 » sent lorsqu'on payoit la solde de l'é-
 » quipage , plusieurs matelots s'oppose-
 » rent au paiement du Chirurgien ,
 » disant qu'il les avoit rayés de dessus
 » la liste , avoit certifié leur guérison ,
 » mais qu'ils étoient encore malades.
 » Depuis ce tems , toutes les fois que le
 » Chirurgien déclaroit qu'un homme ,
 » inscrit sur la liste des malades , étoit
 » guéri , j'ai toujours fait venir le con-
 » valescent devant moi , pour constater
 » la vérité de la déclaration. S'il disoit
 » qu'il avoit encore quelques symptô-
 » mes de maladie , je le laissois sur la
 » liste. Lorsqu'il avouoit qu'il étoit en-
 » tièrement guéri , je lui faisois signer
 » le livre en ma présence , afin de con-

» firmer le rapport du Chirurgien. J'ai
» déposé à l'Amirauté une copie de la
» liste des malades pendant mon voyage;
» elle a été signée sous mes yeux par les
» convalescens ; elle contient le rapport
» du Chirurgien , écrit de ma propre
» main , & ensuite mon certificat. On y
» voit , qu'excepté un malade , renvoyé
» en Angleterre sur la Flûte , le der-
» nier , enregistré pour maladie véné-
» rienne , est déclaré , par sa signa-
» ture & la mienne , & par le rapport
» du Chirurgien , avoir été guéri le 27
» Décembre 1766 , près de six mois
» avant notre arrivée à Otahiti , où nous
» débarquâmes le 19 Juin 1767 ; & que
» le premier , inscrit pour la même ma-
» ladie , en nous en revenant , a été
» mis entre les mains du Chirurgien le
» 26 Février 1768 , six mois après que
» nous eûmes quitté l'Isle , d'où nous
» étions partis le 26 Juillet 1767. Tout
» l'équipage a donc été exempt de mal
» vénérien pendant quatorze mois & un
» jour , & nous avons passé le milieu de
» cet espace de tems à Otahiti. Enfin
» j'ajouterai , que le premier qui fut
» inscrit sur cette liste , comme attaqué
» du mal vénérien , en nous en revenant ,

»avoit contracté la maladie au Cap de
 »*Bonne - Espérance* , où nous étions
 »alors.

On voit que M. Wallis veut prouver
 que cette maladie a été portée dans l'Isle
 par les François.

Voici ce que le Capitaine Cook dit
 à ce sujet. « Le commerce des Otahi-
 »tiens avec les Habitans de l'Europe ,
 »les a infectés de la maladie vénérienne :
 »il est certain que le Dauphin , l'Endea-
 »mour , & les deux vaisseaux , comman-
 »dés par M. de Bougainville , sont les
 »seuls bâtimens Européens qui ayent
 »abordé à Atahiti , & ce sont les Anglois
 »ou les François qui y ont porté cette
 »maladie. Le Capitaine Wallis , qui com-
 »mandoit le Dauphin , s'est justifié sur
 »cet article , dans la relation de son
 »voyage. Il est sûr qu'à notre arrivée
 »dans l'Isle elle y avoit fait de terribles
 »ravages. Un de nos gens l'y contracta
 »cinq jours après notre débarquement :
 »nous fîmes des recherches à cette oc-
 »casion ; & lorsque nous entendîmes un
 »peu la langue des Insulaires , nous ap-
 »prîmes qu'ils en étoient redevables à
 »l'équipage des vaisseaux qui avoient
 »mquillé sur la côte Orientale de l'Isle ,

» quinze mois avant notre arrivée. Ils la
 » distinguoient par le mot qui signifie
 » pourriture , & auquel ils donnoient
 » une signification beaucoup plus étendue.
 » Ils nous peignirent , dans les
 » termes les plus pathétiques , les souffrances
 » des premiers infortunés qui
 » en furent les victimes. Ils ajoutèrent
 » qu'elle faisoit tomber les poils & les
 » ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux
 » os : qu'elle avoit répandu parmi eux une
 » consternation universelle ; que les malades
 » étoient abandonnés par leurs proches
 » parens , qui craignoient que cette
 » calamité ne se communiquât par contagion ,
 » & qu'on les laissoit périr seuls
 » dans les tourments qu'ils n'avoient jamais
 » connus auparavant. Nous avons
 » pourtant quelque raison de croire
 » qu'ils ont trouvé un spécifique contre
 » ce mal. Pendant notre séjour dans l'Isle
 » nous n'avons vu aucun Otahitien chez
 » qui il eut fait de grands progrès ; &
 » un de nos gens qui alla passer quelque
 » tems à terre , étant attaqué de cette
 » maladie , s'en revint au bout de quelques
 » jours parfaitement guéri , d'où il
 » suit que la maladie s'étoit guérie elle-même ,
 » ou que les Otahitiens connoissent

» la vertu des simples. Nous avons tâché
 » de découvrir les qualités médecinales
 » qu'ils attribuent à leurs plantes ; mais
 » nous entendions trop imparfaitement
 » leur langue pour y réussir : si nous
 » avions pu découvrir le spécifique qu'ils
 » employent contre la maladie véné-
 » rieune, supposant qu'ils en aient un ,
 » cette découverte auroit été très - utile
 » pour nous : lorsque nous quittâmes
 » l'Isle plus de la moitié de notre équi-
 » page l'avoit contractée ».

On voit encore que M. Cook veut persuader , que les François ont porté cette terrible maladie aux Taitiens. Il forme des conjectures , les prend pour des vérités constantes , & en tire des conséquences. M. de Bougainville croit que cette maladie est naturelle aux Taitiens , & son opinion paroît plus conforme à la vérité. Lorsque les Espagnols arriverent à l'Isle Espagnole , qu'on nomme à présent *Saint-Domingue*, ils y trouverent cette maladie , la gagnèrent , & l'apportèrent en Europe , où elle avoit été jusqu'alors inconnue. Il est possible qu'elle soit naturelle à Taiti , comme elle l'étoit à Saint-Domingue. On en trouve même une preuve

presque complete dans le voyage de M. Cook, qui, comme nous l'avons dit, avoit à bord MM. Banks & Solander.

Sociétés de
libertinages ,
formées & re-
lérées dans
cette Ile.

Il assure que ce peuple porte la licence des mœurs à un point, que les autres Nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

Selon lui, un nombre très-considérable de Taitiens des deux sexes, forment des sociétés singulieres, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : par-là ils mettent dans leurs plaisirs une variété perpétuelle. Le même homme & la même femme n'habitent gueres plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy* : ceux qui la composent tiennent des assemblées, auxquelles les autres Insulaires n'assistent point. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent en liberté, afin d'exciter en elles des desirs, qu'elles satisfont souvent sur le champ. Si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive assez rarement,

l'enfant est étouffé au moment de sa naissance , afin qu'il n'embarrasse point le pere & qu'il n'interrompe point la mere dans son abominable prostitution. Il arrive cependant que la mere sent quelquefois pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture ; elle surmonte alors , par instinct, la passion qui l'avoit entraînée dans cette société : mais , pour conserver la vie à son enfant , il faut qu'elle trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui : alors l'homme & la femme étant censés , par cet acte , s'être donnés exclusivement l'un à l'autre , ils sont bannis de la société , & perdent pour toujours le droit de participer aux plaisirs qu'on y goûte.

Les Taitiens , loin de regarder une pratique si horrible & si étrange en même tems, comme deshonorante , en tirent au contraire vanité , comme d'une grande distinction. M. Cook dit, que M. Banks & lui , ayant connu quelques personnes qui étoient de cette société , ils leur firent plusieurs questions à ce sujet , & reçurent , de leur bouche , les détails qu'on vient de rapporter. Plusieurs

d'entr'eux leur avouerent , qu'une multitude d'enfants avoient été mis à mort par les raisons qu'on vient de voir.

Il est comme impossible qu'un libertinage aussi excessif & aussi continuel ne cause pas de la corruption dans le sang à ceux qui s'y livrent , & cette corruption occasionne la maladie vénérienne.

Hommes extraordinaires,

Le même Auteur donne la preuve , que ce libertinage a des effets funestes : il dit , que MM. Banks & Solander ont vu , & qu'il en a vu lui-même , des hommes , dont la peau étoit d'un blanc mat , pareille au nez d'un cheval blanc : ils avoient aussi les cheveux , la barbe , les sourcils & les cils blancs , les yeux rouges & foibles , la vue couverte , la peau teigneuse , & revêtue d'une espèce de duvet blanc. Ils reconnurent que ces hommes extraordinaires n'appartenoient point à la même race ; qu'ils étoient engendrés par les hommes ordinaires , & que c'étoient de malheureuses victimes de la maladie. Cette maladie n'est autre chose que celle dont nous parlons , & qui , poussée jusqu'à l'extrême , ne détruit pas toujours la

faculté de produire , mais rend la production très-défectueuse.

Les Taitiens du moyen âge , & d'un rang distingué , dorment ordinairement après le repas , & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolents , & n'ont d'autre occupation que de dormir & de manger. Les vieillards sont moins paresseux : les jeunes garçons & les jeunes filles restent éveillés pendant tout le jour.

Amusements
journaliers.

Les Taitiens qui aiment passionnément la société , & principalement celle des femmes , s'en interdisent les plaisirs pendant les repas. Les Anglois leur en demanderent souvent la raison , sans pouvoir la connoître : la plûpart de ces Insulaires mangent même seuls , & témoignèrent le plus grand étonnement de voir les étrangers manger en société , principalement avec des femmes. Les Anglois voulurent engager plusieurs des belles Taitiennes à manger avec eux ; mais ils ne purent en venir à bout. Pendant qu'on dînoit elles alloient cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques & y mangeoient ce qu'elles pouvoient trouver , & lorsque les Anglois les y surprenoient elles n'étoient

Les hommes
ne mangent
point avec les
femmes.

point déconcertées. Lorsque quelqu'un d'eux se trouvoit seul avec une femme, elle mangeoit avec lui; mais elle témoignoit combien elle feroit fâchée que cela fut sçu, & exigeoit toujours par avance le serment le plus fort de garder le silence.

Dans les familles cha-
cun a ses provisions.

Dans une même famille chacun à son panier & ses provisions séparées : l'on y mange même dans des endroits différens. Lorsque les Taitiens allèrent pour la première fois voir les Anglois dans leurs tentes, ils apportèrent chacun un panier où étoient leurs alimens, & lorsque les étrangers se mirent à table, les Taitiens sortirent tous, se placèrent à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres, & se tournant le dos, chacun prenoit son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes, & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est apportée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui, après avoir préparé les mets, vont les déposer dans un endroit séparé, & assistent à leurs repas.

Il arrivoit cependant que, lorsque

les Anglois alloient voir les Taitiens dans leurs maisons , ceux qui les connoissoient particulièrement les engageoient à dîner avec eux , & , dans ces occasions , ils mangeoient au même panier & buvoient au même vase. Les vieilles femmes en paroissoient toujours offensées , & s'il arrivoit aux étrangers de toucher à leur panier , qui contenoit leurs provisions , elles jettoient sur le champ le tout fort loin.

Ces Insulaires se disputent quelque-fois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche ils ne visent point au but , mais à la plus grande distance ; en décochant une javeline , ils ne cherchent au contraire qu'à frapper une marque qui est fixée. Cette javeline est d'environ neuf piés de long ; le tronc d'une plante , placé environ à vingt verges de distance , sert de but.

Les hommes s'amusent à la lutte ; ils s'assemblent dans une grande place , qui est palissadée de bambous. Il y a comme un amphithéâtre , où les gens de marque se rangent en demi-cercle : ce sont les Juges qui doivent applaudir au vainqueur. Lorsque tout est prêt , dix ou douze hommes , qui n'ont pour tout

Amusements

Lutte;
Danfes,

vêtement qu'une ceinture d'étoffe , entrent dans l'arène , en font le tour lentement , ayant les yeux baissés , la main gauche sur la poitrine , & avec la droite , qui est ouverte , ils frappent souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur , que le coup produit un son fort aigu. D'autres Athletes suivent ceux-ci ; ils se donnent des défis particuliers , & chacun d'eux choisit son adversaire : cette cérémonie consiste à joindre les bouts des doigts , & à les appuyer sur la poitrine , en remuant en même-tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude : si l'homme à qui le lutteur s'adresse , accepte le cartel , il répète les mêmes signes , & ils se mettent tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en viennent aux mains ; chacun tâche d'abord de saisir son adversaire par la cuisse , & s'il n'en vient pas à bout , par la main , les cheveux , la ceinture ou autrement ; ils s'accrochent enfin , sans dextérité ni bonne grace , jusqu'à ce que l'un des athletes , profitant d'un moment , ou ayant plus de force dans les muscles , renverse l'autre. Lorsque le combat est

fini les vieillards applaudissent au vainqueur par quelques mots , que toute l'assemblée répète en chœur sur un es-
pece de chant , & la victoire est célé-
brée ordinairement par trois cris de
joie : le spectacle est suspendu alors pen-
dant quelques minutes ; ensuite un autre
couple de lutteurs s'avance dans l'a-
rène & combat de la même manière.
Après que le combat a duré une minute,
si l'un des deux n'est pas mis à terre , ils
se séparent d'un commun accord , ou
par l'intervention de leurs amis ; & dans
ce cas chacun étend son bras , en frap-
pant l'air , pour faire un nouveau défi
au même rival , ou à un autre. Tandis
que les lutteurs sont aux prises , une
autre troupe exécute une danse , qui
dure aussi l'espace d'une minute ; mais
les danseurs & les lutteurs , entièrement
occupés de ce qu'ils font , ne donnent
pas la moindre attention les uns aux
autres. Ce qui est remarquable , c'est
que le vainqueur ne montre point d'or-
gueil à l'égard de l'adversaire qu'il a
défait , & que le vaincu ne murmure
point de la gloire de son rival : enfin ,
pendant tout le combat on voit se sou-
tenir la bienveillance & la bonne hu-

meur , quoiqu'il y ait au moins cinq cens spectateurs.

M. Cook , qui affiſta à une de ces luttes , qui dura environ deux heures , dit , que pendant ce tems le Taitien qui conduiſoit les Anglois , retenoit les Indiens à une diſtance convenable , en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançoient trop. Les Anglois s'informerent de l'état de ce Taitien ; ils apprirent que c'étoit un Officier de Tootahah qui rempliſſoit les fonctions de maître des cérémonies.

Ces jeux , que l'on trouve chez des Peuples qui habitent une petite Ile , ſituée dans le milieu de l'Océan pacifique , reſſemblent beaucoup à nos anciens tournois : de-là on peut conclure , que quelque'éloignés que ſoient les peuples , il ſe trouve toujours quelques choſes dans les mœurs qui les approchent.

Muſique.

Les Taitiens ne connoiſſent d'autres inſtrumens de muſique que les flûtes & les tambours. Les flûtes ſont faites d'un bambou creux , d'environ un pié de long : elles n'ont que deux trous , & par conſéquent que quatre notes , avec lesquelles ils ne ſemblent avoir compoſé juſqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces

trous

trous l'index de la main gauche, & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois, de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoissent point la maniere d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble : ils prennent une feuille, qu'ils roulent, & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte : ils la raccourcissent ou ils l'allongent, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé le ton qu'ils cherchent, & dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix au son de ces instrumens : ils appellent *pehai* ou chanson chaque couplet ou distique : ces vers sont ordinairement rimés. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns, qui furent faits à l'arrivée des Anglois : il tâcha d'exprimer leurs sons, par la combinaison des lettres angloises, le plus parfaitement qu'il lui fut possible : mais en les lisant,

comme les Anglois n'avoient pas leur accent , ils ne purent y retrouver ni la mesure ni la rime.

Ces Insulaires s'amusent souvent à chanter différens couplets , lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille , & surtout quand il est nuit.

Le Capitaine Cook assure , que M. Banks se promenant un matin , rencontra quelques naturels du pays , qu'il reconnut , après quelques questions , pour des musiciens ambulans : dès que les Anglois apprirent le lieu où ces musiciens devoient passer la nuit , ils s'y rendirent. Ces musiciens avoient deux flûtes & trois tambours , & un grand nombre d'Indiens s'étoient rassemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la musique avec leurs voix , & les Anglois furent étonnés de découvrir qu'ils étoient l'objet de leurs chansons. Ils furent agréablement surpris de trouver parmi les habitans sauvages de ce coin isolé du globe, une profession pour laquelle les Nations les plus distinguées , par leur esprit & leurs connoissances , ont de l'estime. Ces Ménestriers marient leurs instrumens au son de leurs voix : ils

Font continuellement d'un lieu à l'autre : le maître de la maison , & les personnes de l'assemblée où ils se trouvent, leur donnent en récompense les choses dont ils peuvent se passer , & dont ces Ménestriers ont besoin. Les Taitiens, dans leurs danses , observent la mesure avec la plus grande exactitude.

Les Taitiens, ainsi que nous l'avons dit , prennent presque toujours leurs amusemens la nuit : ils se servent d'une lumière artificielle , entre le coucher du soleil & le tems où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse , dont ils embrochent plusieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde , en brûlant en même-tems la partie de la baguette qui la traverse , comme la méche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée , le feu se communique à la troisième , & ainsi de suite : quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems considérable , & donnent une lumière assez vive. Les Taitiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers dans

Chandelles
des Taitiens.

leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, sans doute pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

Propreté des
Taitiens.

Ces Insulaires sont de la plus grande propreté : ils se lavent constamment tout le corps dans une eau courante, trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière; le matin, dès qu'ils sont levés, à midi, & le soir avant de se coucher. Dans leurs repas ils se lavent les mains & la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent. On ne trouve sur leurs vêtements & sur leur personne ni tache ni malpropreté ; de manière que dans une grande compagnie de Taitiens on n'est jamais incommodé que par la chaleur.

Religion.

Les Anglois, suivant Cook, n'ont pu acquérir une connoissance claire de la Religion des Taitiens : ils l'ont trouvée enveloppée de mystères, & défigurée par des contradictions frappantes. Leur langage religieux est différent du langage ordinaire.

Ces Insulaires imaginent, que tout ce qui existe dans l'univers provient origi-

nairement de l'union de deux êtres. Ils donnent à la Divinité suprême le nom de *Taroataihetoomoo* , & ils appellent *Tepapa* une autre , qu'ils croient avoir été un rocher : ces deux êtres engendrèrent une fille *Tettowmatatayo* , l'année où les treize mois collectivement , qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion : *Tettowmatatayo* , unie avec le père commun , produisit les mois en particulier ; & les mois , par leur conjonction les uns avec les autres , donnerent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple , & qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfants de *Taroataihetoomoo* , & de *Tepapa* , ils croient qu'il y a une race inférieure de Dieux , qu'ils appellent *Eatuas* : ils disent , que deux de ces *Eatuas* , l'un mâle , l'autre femelle , habitoient la terre , il y a long - tems , & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme , leur père commun , étoit en naissant rond comme une boule , mais que sa mère prit beaucoup de soin pour

lui étendre les membres , & que leur ayant enfin donné la forme que l'homme a actuellement , elle l'appella *Eothe* , qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier pere , entraîné par l'instinct universel à propager son espece , & n'ayant pas d'autre femelle que sa mere , en eut une fille , & qu'en s'unissant avec elle il donna naissance à plusieurs autres filles avant de procréer un garçon ; que cependant à la fin il en mit un au monde , & que celui-ci , conjointement avec ses sœurs , peupla le monde.

Outre leur fille *Tetowmatatayo* , les premiers parens de la nature eurent un fils , qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo* , la Divinité suprême , le nom emphatique de producteur des tremblemens de terre ; mais ils adressent plus ordinairement leurs prieres à *Tane* , qui , à ce qu'ils imaginent , prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs *Eatuas* , ou Dieux subalternes , sont en très-grand nombre , & des deux sexes : les hommes adorent les Dieux mâles , & les femmes les Dieux femelles : ils ont chacun des morais , auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises , quoiqu'ils en ayent

aussi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux sexes ; mais chaque sexe a les siens , & ceux qui officient pour les hommes , n'officient pas ordinairement pour les femmes , & réciproquement.

Les Taitiens croient que l'ame est immortelle , ou au moins qu'elle subsiste après la mort , & qu'il y a pour elle deux états de différens degrés de bonheur. Ils appellent *Tavirua*, l'*Eray*, le séjour le plus heureux , & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo* : ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompensés ou punis , suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre ; mais comme des asyles , destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux personnages de l'Isle entreront dans le premier , & les Taitiens d'un rang inférieur dans le second ; car ils ne pensent pas que leurs actions ici bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur , ni même qu'elles seront connues de leurs Dieux en aucune maniere.

Le caractère de Prêtre , ou *Tahova* ,

Leurs Prê.

tres.

Civ

est héréditaire dans les maisons : cette classe d'hommes est nombreuse & composée de Taitiens de tous les rangs. Le chef de ces Prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée , & ils le respectent presque autant que leurs Rois. Les Prêtres ont la plus grande partie du peu de connoissances qui sont répandues dans l'Isle ; mais ces connoissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différens *Eatuas* , ou Dieux subalternes , & les opinions sur l'origine des êtres , que la tradition a transmise dans leur ordre : ces opinions sont exprimées en sentences détachées ; quelques Prêtres en répètent un nombre incroyable , quoiqu'il s'y trouve très-peu de mots dont ils se servent dans leur langue ordinaire.

Les Prêtres cependant ont plus de lumieres sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple , & le nom de *Tahowa* ne signifie rien autre chose qu'un homme éclairé. Comme il y a des Prêtres pour toutes les classes , ils n'officient que dans celle où ils sont attachés : le *Tehowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des Insulaires qui sont mem-

bres d'une classe plus distinguée ; & le Prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les fonctions pour des hommes d'un rang plus bas.

Les Prêtres retirent de grands avantages de deux cérémonies, qu'ils nomment le *Tattoo*, (ou l'usage de se piquer la peau) & la circoncision. Ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté, & elle se fait différemment dans cette Isle que dans les pays où elle est un acte de religion. Comme les Prêtres peuvent seuls faire les opérations du *Tattoo* & de la circoncision, & que c'est le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre ; on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoires au Clergé.

Les morais sont tout à la fois des cimetieres & des endroits de culte. Le Taitien approche de son morai avec beaucoup de respect & de dévotion : il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré ; mais il y va adorer une Divinité invisible, &, quoiqu'il n'en attende point des récompenses, & n'en craigne point de châtimens, il exprime

Cimetieres &
lieu de culte
des Taitiens.

toujours les adorations & les hommages de la maniere la plus respectueuse & la plus humble. Lorsqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux , ou qu'il porte son offrande à l'autel , il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture , & ses regards & son attitude montrent que la disposition de l'ame répond à son extérieur.

Le morai des Souverains de cette Isle , est le principal morceau d'architecture qu'il y ait : c'est une fabrique de pierre , élevée en pyramide sur une base en quarré long , de deux cens soixante piés de long , & de quatre-vingt-dix de large : elle est construite comme les petites élévations pyramidales , sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire , & dont chaque côté est en forme d'escalier : les marches des deux côtés sont plus larges que celles des bouts ; de sorte que l'édifice ne se termine pas en parallélogramme comme la base. Les Anglois y compterent onze rampes, élevées chacune de quatre piés , ce qui donne quarante - quatre piés pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit composée d'un rang de morceaux

de corail blanc , taillés & polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) consistoit en cailloux ronds , qui , par la régularité de leur forme , sembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étoient très - grandes ; les Anglois en mesurerent une qui avoit trois piés & demi de long , & deux & demi de large. La base étoit de pierres de roche , taillées aussi en quarré : une de ces pierres avoit à peu près quatre piés sept pouces de long , & deux piés quatre pouces de large. Les Anglois furent étonnés de voir une pareille masse , construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres , & sans mortier pour les joindre. La structure en est aussi compacte & aussi solide qu'auroit pu la faire un Maçon d'Europe ; seulement les marches du côté le plus long ne sont pas parfaitement droites ; elles forment au milieu une espèce de creux ; de sorte que toute la surface , d'une extrémité à l'autre , ne présente point une ligne droite , mais une ligne courbe. Les Anglois observerent , que n'ayant point vu de carrière dans le voisinage , les Taitiens avoient dû

apporter les pierres de fort loin , & qu'ils n'ont paru transporter les fardeaux que par le secours de leurs bras : qu'ils avoient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau, & que, quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois piés ; qu'ils n'ont pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable ; qu'il leur étoit plus facile de les polir , parce qu'ils se servent pour cela d'un sable de corail dur, qu'on trouve par-tout sur les côtes de la mer. Il y a au milieu de cette masse une figure d'oiseau , sculptée en bois ; & près de celle-ci une autre figure brisée de poisson , sculptée en pierre. Toute cette pyramide fait partie d'une place spacieuse , presque carrée , dont les grands côtés ont trois cens soixante piés de long , & les deux autres trois cens cinquante-quatre : la place est environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute son étendue : il y croît , malgré le pavé , plusieurs des arbres , que les Taitiens appellent *Etva*, & des planes. A environ cent verges de

distance à l'Ouest de ce bâtiment, il y a une espece de cour pavée, où l'on trouve plusieurs petites plates-formes, élevées sur des colonnes de bois, de sept piés de hauteur : ces Insulaires les nomment *Ewattas* : il parut aux Anglois que c'étoit des especes d'autels, parce qu'ils y plaçoient des provisions de toutes especes en offrande à leurs Dieux : on y remarquoit entr'autres des cochons tout entiers, un grand nombre de leurs crânes, & des crânes de chiens. L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique *morai*.

Les Anglois regarderent comme une curiosité singuliere la représentation de *Mauwe*, un des *Eatuas*, ou Dieux de la seconde classe de ces Insulaires. C'étoit la figure d'un homme, grossièrement faite d'osier, mais qui n'étoit pas mal dessinée : elle avoit plus de sept piés de haut, & elle étoit trop grosse d'après cette proportion. La carcasse étoit entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre : on avoit for-

Représentation d'un
leurs Dieu

mé des espèces de cheveux sur la tête ; & quatre protubérances , trois au front & une par derriere , qu'on auroit pu nommer des cornes , mais que les Indiens décoreoient du nom de *Taté - été* , petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe* ; elle étoit seule de son espèce à Taiti.

Cérémonies
Religieuses.

Le Capitaine Cook rapporte une cérémonie religieuse des Taitiens , qui est moins un objet de curiosité que de honte. Un jeune homme de près de six piés , & une jeune fille de onze à douze ans , sacrifierent à Vénus devant plusieurs Anglois , & un grand nombre de naturels du pays , sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action , & ne s'y livrant au contraire , à ce qu'il sembloit , que pour se conformer aux usages. Parmi les spectateurs il y avoit plusieurs femmes d'un rang distingué , & en particulier Obéréa , Souveraine du pays , qui , à proprement parler , présidoit à la cérémonie , car elle donnoit à la fille des instructions sur la maniere dont elle devoit jouer son rôle ; mais quoique la fille fût très-jeune , elle ne paroissoit pas en avoir besoin.

Le Capitaine Cook dit, qu'on n'a pas reconnu que ces peuples soient idolâtres; qu'ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie visible de la création: qu'il est vrai que les Insulaires de Taiti, ainsi que ceux des Isles voisines, ont chacun un oiseau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière; mais ils n'ont à leur égard que des idées superstitieuses, relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*: ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucun espece de culte.

Nous avons parlé à la page 15 du mariage des Taitiens, sur la relation de M. de Bougainville. Voici ce qu'en dit M. Cook. Il paroît que le mariage à Taiti n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les Prêtres ne se mêlent point: dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions; mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord, &

dans ce cas , le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Guerres.

S'il arrive que les Insulaires voisins forment une attaque générale contre l'Isle , chaque district , sous le commandement d'un Earée ou Baron , est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. On fait monter à six mille six cents quatre-vingt-six hommes le nombre des combattans que tous les districts peuvent fournir & mettre en campagne.

Dans ces occasions les forces réunies de toute l'Isle sont commandées en chef par l'*Earée - Rahie*. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux Earées se décident par leurs propres sujets , sans troubler la tranquillité générale.

Les Taitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis , ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale , portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués. Les Anglois virent à *Tiarrahou* des mâchoires d'hommes , suspendues à une planche , dans une longue maison : les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire.

Ils ont pour armes offensives des frondes , qu'ils manient avec beaucoup de dextérité ; des piques pointues , & garnies d'un os de raïe ; l'arc ; la hache , qui est une pierre tranchante de la couleur du jaspe ou de la pierre de touche , qu'ils attachent à l'extrémité d'un manche de bois , & qui ressemble beaucoup à une houe de jardin. Ils ont encore de gros bâtons , d'un bois très - dur , de six ou sept piés de long. On dit qu'avec ces armes ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté ; cela est d'autant plus probable , qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes , femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille , ou quelques heures après ; c'est-à-dire , avant que leur colere , qui est toujours violente , sans être durable , soit calmée.

Cette Isle est divisée , comme nous Souverains. l'avons dit , en deux parties , lesquelles sont jointes par un isthme : la plus grande partie se nomme *Taiti - Nua* ; l'autre *Taiti - Eta*. *Taiti - Nua* a été , pour ainsi dire ; la seule fréquentée par les Européens : c'est sur elle principalement que tombent leurs remarques.

Le Gouvernement y a été féodal pendant fort long-tems. Lorsque M. Vallis y aborda, au mois de Juin 1767, cette péninsule avoit pour Roi un enfant, & sa mere étoit régente : son nom étoit *Obéréa* : elle pouvoit alors être âgée de quarante à quarante-cinq ans, & conservoit encore les marques de sa beauté ; sa taille étoit grande, son maintien agréable, & son port majestueux. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions : elle alla elle-même à bord, & s'y conduisit avec cette liberté, qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. M. Vallis lui donna un grand manteau bleu, qu'il jeta sur ses épaules, où il l'attacha avec des rubans qui descendoient jusqu'à ses piés. Il y ajouta un miroir, de la rassade de différentes sortes, & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace, & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que M. Vallis avoit été malade, & lui montra le rivage du doigt ; il comprit qu'elle vouloit dire qu'il devoit aller à terre pour se rétablir parfaitement, & il tâcha de lui faire entendre qu'il iroit le lendemain matin : il l'a fit conduire à terre par un

de ses Officiers, qui l'accompagna jusqu'à son habitation.

Les Taitiens avoient pour elle tant de vénération, qu'ils la regardoient comme leur véritable Reine ; mais *Tootahah*, son frere, jaloux de son autorité, chercha tous les moyens possibles pour lui enlever la Régence pendant la minorité du Roi. Pour réussir plus promptement il sema la division entre les Habitans de sa péninsule & ceux de *Taiti-Eta*. Bien-tôt la guerre s'alluma entre ces deux peuples : ceux de *Taiti-Eta* firent une invasion à *Taiti-Nua*, & y commirent les plus grands ravages. Les Taitiens sentirent alors qu'une femme n'étoit pas en état de tenir les rênes du Gouvernement : ils se réunirent pour élire un Régent, & leur choix tomba sur l'adroit *Tootahah*, qui avoit donné des marques de valeur dans plusieurs occasions ; mais on convint qu'*Obéréa* conserveroit toujours les marques & la dignité de Reine ; c'est pour cette raison que le Capitaine Cook, qui arriva dans cette Isle, deux ans après M. Vallis, ne la trouva plus revêtue de la même autorité que lui attribue celui-ci.

Le récit de M. Cook , au sujet des Souverains de cette Isle & de leurs successeurs , paroît un peu embrouillé : le voici tel qu'il est. « On lui dit , » qu'Oamo étoit le mari d'Obéréa, qu'ils » s'étoient séparés depuis long-tems d'un » commun accord , qu'une jeune femme & un jeune garçon qu'on leur montra étoient leurs enfans. Il apprit aussi » que le garçon, qui s'appelloit *Torridiri*, » étoit l'héritier présomptif de la Souveraineté de l'Isle; que sa sœur lui étoit destinée pour femme , & qu'on différerait » le mariage jusqu'à ce qu'ils eussent un » âge convenable. Le Souverain actuel » de l'Isle étoit un fils de Wappaï, qu'on nommoit *Outou* , jeune homme , dans » l'âge de minorité. Whappaï, Oamo , » & Tootahah , étoient frères : comme » Whappaï, l'aîné des trois, n'avoit point » d'autres enfans qu'Outou, le fils d'Oamo , son premier frère , étoit l'héritier » de la Souveraineté. Il paroît peut-être étrange qu'un enfant soit Souverain pendant la vie de son pere ; mais , » suivant la coutume du pays , il succède au titre & à l'autorité de son pere , » dès le moment de sa naissance. On » choisit un Régent ; le pere du nouveau

»Souverain conserve ordinairement sa
 »place à ce titre , jusqu'à ce que son
 »fils soit en âge de gouverner par lui-
 »même ; cependant on avoit dérogé à
 »l'usage dans ce cas , & la Régence
 »étoit tombée sur Tootahah , oncle du
 »petit Roi , parce qu'il s'étoit distingué
 »dans une guerre.

Il paroît singulier qu'Obéréa eut été
 élue Régente préférablement au pere
 du Roi , à son mari à elle-même , & à
 celui qui la déposséda par la suite. On
 pourroit croire, au premier coup-d'œil,
 qu'elle descendoit en ligne directe des
 Rois , & que c'étoit à sa naissance qu'on
 avoit accordé la dignité de Régente ;
 mais, dans ce cas , ç'auroit été son fils ,
 nommé *Torridiri* , qui auroit été Roi ;
 d'ailleurs ses deux beaufreres , & son
 mari même , descendoient comme elle
 des Rois , puisqu'il paroît , suivant la
 description que M. Cook nous donne
 des mœurs de ces Insulaires , que les fils
 & les filles des Rois se marient ensem-
 ble , elle n'étoit donc que leur sœur , &
 n'avoit pas à la Régence un droit su-
 périeur au leur. Au reste , nous croyons
 qu'il est inutile de s'appesantir sur cet
 objet ; ce n'est pas la première fois

qu'on trouve des obscurités dans les Voyageurs. La multiplicité des objets qu'ils ont à parcourir, les défauts de facilités, par l'ignorance de la langue des pays où ils se trouvent, sont des obstacles presque insurmontables pour acquérir une connoissance parfaite des mœurs, usages du Gouvernement, &c.

Nous avons déjà dit quelque chose, pag. 27 de ce vol. des différentes conditions établies parmi ces Insulaires : nous allons entrer dans un plus grand détail, d'après la Relation de M. Cook, que nous n'avions pas alors entre les mains. Voici le précis des détails qu'il fait à ce sujet.

Les différens Ordres qu'on trouve dans cette Isle, sont l'*Earée - Rahie*, ou Roi ; l'*Earée*, ou Baron ; le *Manakouni*, ou Vassal, & le *Toutou*, ou Payfan.

Dans chacune des péninsules qui forment l'Isle de Taiti, il y a un *Earée-Rahie* qui en a la souveraineté : ces deux espèces de Rois sont traités avec beaucoup de respect par les Taitiens de toutes les classes ; mais ils ne paroissent pas exercer autant d'autorité que les *Earées* en exercent dans leurs

propres districts. Taiti est divisée en différens districts, qui sont à peu près au nombre de cent : les Earées sont Seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons ; ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis*, qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le Baron. Les Taitiens de la dernière classe, appelés *Toutous*, semblent être dans une situation approchante de celle des Villains, dans les Gouvernemens féodaux : ils font tous les travaux pénibles ; ils cultivent la terre sous les *Manahounis*, qui ne sont que les cultivateurs de nom : ils vont chercher le bois & l'eau, & , sous l'inspection de la maîtresse de la famille, ils apprêtent les alimens : ce sont eux aussi qui pêchent le poisson.

Chacun des Earées tient une espèce de Cour, & a une suite nombreuse, composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'Earée, des emplois particuliers ; mais on ne fait exactement de quelle nature ils sont. Les uns sont appelés *Eouao-no l'Earée*, & d'autres *Whanono-no l'Earée*. Les Barons envoyaient souvent aux Anglois leurs messages par ces Officiers.

De toutes les Cours des Earées, celle de Tootahah étoit la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il administroit le Gouvernement au nom d'*Outou*, son neveu, qui étoit Earée-Rahie d'*Obéreono*, & vivoit sur ses terres. L'enfant du Baron, ou Earée, ainsi que celui du Souverain, ou Earée-Rahie, succède dès le moment de la naissance, au titre & aux honneurs de son pere. Un Baron qui étoit un jour appelé *Earée*, & dont on n'approchoit qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtemens, & de découvrir la partie supérieure de son corps, est réduit le lendemain à l'état de simple particulier si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendoit à son autorité, passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant; mais le pere reste toujours possesseur & administrateur des biens. Cette coutume peut avoir contribué à former les sociétés, appelées *Arreoy*.

Division du
tems chez les
Taitiens.

Les Anglois n'ont pu acquérir une connoissance parfaite de la maniere dont les Taitiens divisent le tems. Ils ont cependant observé que lorsque ces
Insulaires

Insulaires parlent du tems passé ou à venir; ils n'employent jamais d'autres termes que *Malama*, qui signifie lune: ils comptent treize de ces lunes, & recommencent ensuite par la première de cette révolution; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Les Anglois n'ont pu découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année, car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils annonçoient souvent les fruits qui seroient de saison, & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois, pour lesquels ils ont des noms particuliers: ils donnent un nom général à tous les mois, pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur Religion.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour & six pour la nuit, & chaque partie est de deux heures: ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude, par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horison; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à

l'inspection des étoiles , puisse dire quelle heure il est.

Nombres. En comptant ils vont d'un à dix , nombre des doigts des deux mains , & , quoiqu'ils ayent pour chaque nombre un nom différent , ils prennent ordinairement leurs doigts un par un , & passent d'un main à l'autre , jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Les Anglois ont observé , en d'autres cas , que lorsqu'ils conversent entr'eux , ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs , qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

Quant ils comptent au-delà de dix , ils répètent le nom de ce nombre , & ils y ajoutent le mot *plus* ; dix & un de plus signifie onze ; dix & deux de *plus* signifie douze , & ainsi du reste ; comme nous disons vingt-un , vingt-deux : s'ils arrivent à dix , & dix de plus , ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre , ainsi que les Anglois comptent par vingtaine ; lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines , ils ont un mot pour exprimer deux cens. Les Anglois ne purent découvrir s'ils ont d'autres termes pour exprimer un plus grand

nombre : il ne paroît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cens dix fois répétées montent à deux mille, quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs. Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances, que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brassé: lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à l'autre, ils l'expriment comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

L'Isle de Taiti produit des fruits à Productions.
 pain, des noix, des cocos, des bananes de treize sortes qui sont excellentes, des planes, un fruit assez ressemblant à la pomme, & qui est très-agréable au goût lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'*Arum*, un fruit connu dans l'Isle, sous le nom de *Jambu*, & que les Insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitans mangent crud; une racine de l'espèce du salep, qu'ils appellent *Péa*: une plante, nommée *Etée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit, appelé par les naturels du pays, *Athcé*,
 Dij

qui croît en gouffe comme la fève , & qui , lorsqu'il est rôti , a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne ; un arbre , appelé *Wharra* , qu'on nomme *Pandanes* dans les Indes Orientales , & dont le fruit approche de la pomme de pin : un arbrisseau , appelé *Nono* ; de la Fougere & du *Theve* : à moins que ce ne soit dans un tems de disette , ils ne servent pas d'alimens aux autres Insulaires.

Tous ces fruits qui composent la nourriture des Taitiens sont des productions spontanées de la nature , & la culture se réduit à si peu de chose , que ces Insulaires semblent exempts de l'anathème général , qui porte : « que » l'homme mangera son pain à la sueur » de son front ». On trouve aussi dans cette Isle le mûrier dont on fait le papier Chinois « *Morus papyrifer* » que les naturels du pays appellent *Aouta* ; un arbre ressemblant au figuier sauvage des Isles de l'Amérique ; une autre espèce de figuier , qu'ils nomment *Matte* ; le *Cordia Sebestina orientalis* , qu'ils appellent *Etou* ; une espèce de fouchet , qu'ils appellent *Moo* ; une espèce de *Tournefortia* , qu'ils nomment

Tahainoo ; une autre du *Convolvulus poluce*, qu'ils appellent *Earhe* ; le *Solanum centifolium*, qu'ils appellent *Ebooa* ; le *Calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *Tamanu*, la *Hibiscus tiliacus*, appelée par eux *Pocrou*, & qui est une ortie en arbre : l'*Urca argentea*, qu'ils appellent *Erova*, & plusieurs autres plantes, dont les Anglois n'ont pas fait mention.

Les Taitiens n'ont aucune espèce de fruits, de jardinage, de légumes, ou graines d'Europe.

Les cochons, les chiens, & la volaille, sont les seuls animaux apprivoisés de l'Isle. Excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux, & les rats, il n'y a point d'animaux sauvages ; on n'y trouve aucun serpent, & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler.

La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellents poissons de toutes sortes : c'est de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & la pêche fait leur principale occupation.

Les meilleures marchandises pour le trafic de Taiti, sont les grandes & les

petites haches , les clous de fiche , les grands clous , les lunettes , les couteaux & les verroteries , & avec quelques-unes de ces marchandises on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toiles blanches & imprimées ; mais une hache d'un demi écu a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt schelins.

Comme les Anglois avoient séjourné dans cette Isle l'espace de trois mois , ils avoient acquis plus de connoissances des mœurs , des usages , &c. de ces Insulaires , que les François , qui n'y séjournèrent que neuf à dix jours ; c'est pourquoi nous nous en sommes rapportés à leur relation préférablement à celle de M. de Bougainville. Nous croyons cependant que le Lecteur verra avec plaisir les particularités qu'il rapporte d'un Taitien qu'il emmena avec lui à Paris. Les Anglois en avoient reçu un à bord , mais il mourut dans la traversée.

M. de Bougainville dit , que l'empressement de cet Insulaire pour suivre les François , étoit au-delà de toute expression : il le nomme *Aotourou* : il

ajoute, que dès les premiers jours de son arrivée dans l'Isle, Aotourou manifesta son empressement de la manière la plus positive, & que sa nation parut y applaudir. Forcés, dit-il, de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples, que nous allions découvrir, les secours & les rafraîchissemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des Isles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parloit la même langue que ses voisins, que ses mœurs étoient les mêmes, & que son crédit auprès d'eux seroit décisif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ses compatriotes, & nos procédés à son égard ? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulut profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation, dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen, bien traité par nous, & enrichi de connoissances utiles qu'il leur porteroit !

Div

Je n'ai épargné ni l'argent, ni les soins, continue M. de Bougainville, pour lui rendre son séjour à Paris agréable & utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voyent que d'après leurs préjugés, & décident cependant avec sévérité & sans appel. Comment, disent quelques-uns, dans le pays de cet homme, on ne parle ni François, ni Anglois, ni Espagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendoit muet; j'y étois accoutumé, puisque je savois qu'à mon arrivée plusieurs de ceux même qui passent pour instruits, foutenoient que je n'avois pas fait le tour du monde, puisque je n'avois pas été en Chine. D'autres Aristarques tranchans prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre Insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans

avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disent-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le françois ? J'aurois pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet Insulaire apportoit à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avoit au moins trente ans ; que jamais sa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail ; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand, pouvoient en un an jargonner passablement le françois ; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre ; des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la françoise ; qu'ainsi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire, exercée dès l'enfance. Le Taitien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives, d'une part, à la société

la plus simple & la plus bornée , de l'autre à des besoins , réduits au plus petit nombre possible , auroit eu à créer , pour ainsi dire , dans un esprit aussi paresseux que son corps un monde d'idées premières , avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre ; mais ce détail demandoit quelques minutes , & j'ai presque toujours remarqué , qu'accablé de questions , comme je l'étois quand je me dispoisois à y satisfaire , les personnes qui m'en avoient honoré étoient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent , non en curieux qui veulent s'instruire , mais en juges qui s'appêtent à prononcer : alors , qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point , ils n'en prononcent pas moins.

Cependant quoique Aotourou estoit piât à peine quelques mots de notre langue , tous les jours il sortoit seul , il parcouroit la ville , & jamais il ne s'est égaré : souvent il faisoit des emplettes , & presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos

spectacles qui lui plût , étoit l'Opéra , car il aimoit passionnément la danse. Il connoissoit parfaitement les jours de ce spectacle ; il y alloit seul , payoit à la porte comme tout le monde , & sa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien , & son cœur reconnoissant ne les oublioit pas. Il étoit particulièrement attaché à Madame la Duchesse de Choiseul , qui l'a comblé de bienfaits , & sur-tout de marques d'intérêts & d'amitié , auxquelles il étoit infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi alloit-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savoit qu'elle étoit à Paris.

Il en est parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire le Briffon , qui a dû le transporter à l'Isle de France. Il a été confié , pendant cette traversée , aux soins d'un Négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'Isle de France de renvoyer de-là Aotourou dans son

Isle. J'ai donné un Mémoire , continue M. de Bougainville , sur la route à faire pour s'y rendre, & trente-six mille livres (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la Duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taiti un grand nombre d'outils de première nécessité , des graines , des bestiaux , & le Roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment , s'il étoit nécessaire , relâchât aux Philippines. J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'Isle de France , & je crois devoir donner la copie d'une Lettre de M. Poivre , écrite à ce sujet à M. Bertin , Ministre d'Etat : elle est datée du Port-Louis, Isle de France, le 3 Novembre 1770.

MONSIEUR,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez
 » fait l'honneur de m'écrire , en date du
 » 15 Mars dernier , au sujet de l'honnête
 » Indien *Poutavery*. J'ai reconnu dans
 » tout ce que vous me faites l'honneur
 » de me dire de cet Insulaire , & des

»précautions à prendre pour le ren-
 »voyer dans sa patrie convenablement,
 »toute la bonté de votre cœur, dont
 »j'avois tant de preuves certaines.

»J'avois déjà reçu ici *Poutavery*,
 »en 1768 : je l'y avois accueilli à la
 »ville & à la campagne : pendant tout
 »son séjour dans cette Isle il avoit eu le
 »couvert chez moi : je lui ai rendu tous
 »les services qui ont dépendu de moi :
 »il est parti d'ici mon ami, & il revenoit
 »dans cette Isle plein de sentiment
 »d'amitié & de reconnoissance pour son
 »ami *Polary* ; car c'est ainsi qu'il me
 »nomme. Vous ne sauriez croire à quel
 »point cet homme naturel porte la mé-
 »moire des bienfaits, & le sentiment
 »de la reconnoissance.

»Pendant toute la traversée, sachant
 »qu'il revenoit à l'Isle de France, il a
 »toujours parlé à tous les Officiers du
 »vaisseau du plaisir qu'il auroit de revoir
 »son ami *Polary*. Arrivé ici on a voulu
 »le conduire au Gouvernement ; il ne
 »l'a pas voulu : tout en mettant le pié
 »à terre il a couru par le chemin le plus
 »court droit à ma maison ; il m'a fait
 »toutes sortes de caresses à sa façon, &
 »m'a tout de suite raconté tous les pe-

»tits services que je lui avois rendus.
»Quand il a été question de se mettre à
»table, il a aussi - tôt montré son an-
»cienne place à côté de moi, & a voulu
»la reprendre.

»Vous voyez que vous ne pouviez
»pas mieux vous adresser pour procurer
»à cet homme naturel les secours dont
»il aura besoin ici, & le moyen de re-
»tourner commodément & convenable-
»ment dans sa patrie, l'Isle de Taiti :
»je serois fâché qu'un autre que moi
»eût eu une commission aussi délicieuse
»à remplir : soyez assuré que je ferai
»pour *Poutavery* tout ce que je ferois
»pour mon propre fils. Cet Indien m'a
»singulièrement intéressé depuis le mo-
»ment que j'ai su son histoire ; son
»honnêteré naturelle m'a fortement at-
»taché à lui, aussi me regarde - t - il
»comme son pere, & ma maison comme
»la sienne.

»*Poutavery* est arrivé ici le 23 Oc-
»tobre, en très-bonne santé, fort aimé
»de tous ses compagnons de voyage,
»& très-content d'eux tous. J'ai chargé
»M. de la Malétie, Soubrecargue du
»navire sur lequel il a passé, de le loger
»avec lui & d'en avoir soin, parce que

» malheureusement je n'ai point de lo-
 » gement dans la maison que j'occupe ,
 » & je n'ai pour moi-même qu'une très-
 » petite pièce très-incommode qui me
 » sert de cabinet.

» *Poutavery* n'étant arrivé ici qu'à la
 » fin d'Octobre , dans un moment où
 » nous avions tous nos bâtimens dehors,
 » je le garderai jusqu'à la mi-Septembre
 » de l'année prochaine , tems auquel je
 » le renverrai dans son pays. Le Capi-
 » taine , les Officiers , & le bâtiment
 » destinés à ce voyage , seront de mon
 » choix. Je lui donnerai pour lui , pour
 » sa famille , & pour les Chefs Taitiens ,
 » des présens convenables. Je lui don-
 » nerai , outre les outils & instrumens
 » en fer de toute espèce , des grains à
 » semer , & sur-tout du riz , des bœufs
 » & vaches , des cabris , enfin tout ce
 » qui me paroîtra , d'après ses rapports ,
 » devoir être utile aux bons Taitiens ,
 » qui devront à la générosité françoise
 » une partie de leur bien être.

» Le bâtiment destiné pour Taiti
 » fera sa route par le Sud , & passera
 » entre la Nouvelle Hollande & la
 » Nouvelle Zélande ; c'est pourquoi je
 » ne veux le faire partir que vers l'équi-

»noxe de Septembre de l'année pro-
 »chaine , afin que nos navigateurs ,
 »forcés peut-être par les vents de s'éle-
 »ver beaucoup dans le Sud , jouissent
 »de toute la belle saison , qui , dans
 »l'hémisphère austral commence à la
 »fin de Septembre ; alors les nuits sont
 »plus courtes & les mers plus bel-
 les ».

On a mandé de l'Isle de France , à
 M. de Bougainville , au mois d'Août
 1771 , qu'on y armoit le bâtiment ,
 destiné à ramener Aotourou à Taiti.

A R T I C L E X X I.

*Isles qui se trouvent aux environs
 de Taiti.*

§. I.

Isle Huaheine.

Voyage du
 Capitaine
 Cook,

C E T T E Isle est située au seizième
 degré quarante minutes de latitude
 Sud , & au cent cinquantième degré
 cinquante-deux minutes de longitude
 Ouest de Greenwich : elle est éloignée

de Taiti d'environ trente-une lieues au Nord, cinquante-huit Ouest; elle a à peu près sept lieues de circonférence. Sa surface est inégale & remplie de collines: elle a un port sûr & commode. Le Havre, appelé par les naturels du pays *Owallo*, ou *Owharre*, gît sur le côté occidental, au-dessous de la haute terre la plus septentrionale, & en dedans de la pointe Nord du récif qui borde ce côté de l'Isle. On trouve dans le récif deux anses ou coupures, éloignées l'une de l'autre d'environ un mille & demi, par où l'on peut entrer: la coupure la plus méridionale est la plus large, & l'on rencontre, du côté du Sud, une très-petite Isle de sable.

M. Cook dit, que les habitans de cette Isle semblent être plus vigoureux & d'une stature plus grande que ceux de Taiti: les Anglois en mesurerent un qui avoit six piés trois pouces de hauteur; cependant ils sont si paresseux, que M. Banks ne put les engager à monter avec lui sur les collines; ils disoient que la fatigue les tueroit s'ils entreprenoient cette course. Les femmes sont très-jolies, & en général les Anglois les trouverent plus belles que

celles de Taiti , quoiqu'ils n'en eussent vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Taitiennes. Les deux sexes sont moins timides & moins curieux que les Taitiens. Lorsqu'ils vinrent à bord du vaisseau du Capitaine Cook ils ne firent ni questions ni recherches : quand ils entendirent les armes à feu, ils furent effrayés ; mais la crainte ne les fit pas tomber par terre, comme les Taitiens , lorsque , pour la première fois , les Anglois parurent chez ce peuple avec des fusils. On pourroit facilement donner d'autres raisons de cette différence : le peuple d'*Huaheine* n'avoit pas vu le *Dauphin* comme celui de Taiti ; l'explosion d'un canon ou d'un fusil excitoit chez les Taitiens l'idée d'une destruction subite , & les habitans d'*Huaheine* qui n'en avoient jamais éprouvé les effets , ne regardoient ces instrumens comme terribles que par le bruit qu'ils produisoient.

Productions
de cette Isle.

Les productions de cette Isle sont , à peu près , les mêmes que celle de Taiti , mais elles y mûrissent un mois plutôt. Lorsque les Anglois y arriverent ils y trouverent les noix de coco déjà pleines , & quelques fruits à pain de l'année ;

déjà prêts à manger. En mêlant les noix de coco avec des ignames, les habitans composent une nourriture, qu'ils appellent *Poa* : ils réduisent en poudre ces deux fruits, ou, après les avoir broyés ensemble ils les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, & ils en font une espèce de boudin huileux, que les Anglois trouvoient très-bon, sur-tout lorsqu'il étoit grillé. M. Banks ne rencontra dans cette Isle qu'onze ou douze nouvelles plantes ; mais il observa quelques insectes, & une espèce de scorpion qu'il n'avoit pas encore vu.

Les Anglois arriverent à l'Isle d'*Huaine* le 16 Juillet 1769 : étant tout près de la partie Nord-Ouest de cette isle, ils sonderent & ne trouverent point de fond, par quatre-vingt brasses. Quelques pirogues se détachèrent bientôt de la côte : les Indiens qu'elles portoient parurent effrayés ; mais, ayant apperçu Tupia ils s'approchèrent. Le Roi de l'Isle, & sa femme, étoient dans une des pirogues, qui s'avancèrent sur le côté du vaisseau : leurs Majestés, & quelques autres Insulaires, vinrent à bord, après que les Anglois leur eurent

donné des assurances d'amitié : ils furent frappés d'abord d'étonnement, & tout ce qu'on leur montrait leur causoit de la surprise ; mais ils ne firent aucune recherche sur les objets de curiosité que paroissoit devoir leur présenter le vaisseau Anglois, si nouveau & si vaste pour eux. On fit entendre au Capitaine Cook que le Roi s'appelloit *Orée* : ce Prince lui proposa, comme une marque d'amitié, de changer réciproquement de nom, & le Capitaine y consentit : pendant le reste du tems que les Anglois resterent dans cette isle, le Roi s'appella *Cookec*, car il prononçoit ainsi Cook, & le Capitaine porta celui d'*Orée*.

Les Anglois trouverent que ces Insulaires ressembloient beaucoup aux Taïtiens par la figure, l'habillement, le langage, & toutes les autres circonstances, excepté, si l'on peut en croire *Tupia*, qu'ils ne sont pas voleurs ; éloges que ces Insulaires ne méritent pas trop, puisque les Anglois en prirent un en flagrant-délit ; il est vrai cependant que ses compatriotes désapprouverent ce vol, & qu'ils condamnèrent le voleur

à une bastonnade qu'il subit sur le champ.

Les Anglois étant à terre , Tupia , en présence du Roi Cookec , de MM. Banks , Solander , & Monkhouse , se mit nud jusqu'à la ceinture , & pria M. Monkhouse d'en faire autant : il s'assit ensuite devant un grand nombre de naturels du pays qui étoient assemblés dans une grande maison en hangard , (car là , ainsi qu'à Taiti , une habitation est composée seulement d'un toit , soutenu par des poteaux) & les autres Anglois se tinrent par derrière , ainsi que leur dit Tupia. Celui-ci commença alors une harangue ou priere , qui dura environ un quart-d'heure : le Roi , qui étoit placé vis-à-vis de lui , proféroit de tems en tems quelques mots , qui sembloient être des formules de réponses. L'Orateur , pendant le cours de cette réponse offrit en présent à leur *Eatua* ou Dieu deux mouchoirs , une cravate de soie noire , quelque verroterie , deux petites touffes de plumes & des fruits de plane : il reçut en retour , pour l'*Eatua* des Anglois , un cochon , quelques jeunes plantes , & deux petites touffes de plumes , qu'il

fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, que les Anglois regarderent comme la ratification d'un traité entre ces Insulaires & eux, Tupia courut déposer sur le champ ses offrandes dans l'un des morais.

Les Anglois visitant les collines de cette île, trouverent que les rochers & l'argile paroissoient y être brûlés. Ils remarquerent que les habitations de ces Insulaires sont propres, & que les hangards où ils retirent leurs pirogues sont très-grands. Ils en mesurerent un qui avoit cinquante pas de long, dix de large, & vingt-quatre piés de hauteur; le tout formoit une voûte aiguë par le faite, comme celle de nos anciennes cathédrales, soutenue d'un côté par vingt-six poteaux d'environ deux piés de haut, & d'un pié d'épaisseur; de l'autre côté par trente pareils piliers. Sur la plupart de ces poteaux on voit sculpté grossièrement des têtes d'hommes, & plusieurs figures d'imagination, assez ressemblantes à celles que nous voyons quelquefois imprimées avec des planches de bois au commencement & à la fin des vieux livres. Les arbres à pain, & les cocotiers croissent en

abondance dans les plaines ou terrains unis ; cependant les endroits où il y a des marais d'eau salée & des lagunes ne produisent ni l'un ni l'autre.

M. Banks examina une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle étoit cousu avec délicatesse, & revêtu proprement de feuilles de palmiers : cette arche étoit posée sur deux bâtons, & soutenue par deux petites consoles de bois très bien travaillées. Les bâtons sembloient servir à transporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la manière de nos chaises à porteurs : il y avoit à l'un des bouts un trou carré, & au milieu du carré un anneau qui touchoit les côtés en quatre points, & laissoit les angles ouverts, ce qui formoit un trou rond dans un carré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité étoit bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher ; probablement il renfermoit alors quelque chose ; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe étoit enlevée, & en examinant l'intérieur il le trouva vuide. La ressemblance générale de ce coffre, avec l'arche d'alliance des Juifs, est remarquable ; mais ce

Ewharre-ne-Eatua, ou
Maison de
Dieu.

qui est encore plus singulier, c'est que lorsque les Anglois en demanderent le nom, on leur dit qu'il s'appelloit *Ewharée-no-Eatua*, (la maison de Dieu); on ne put leur expliquer autrement sa signification & son usage.

Les Anglois commencerent une espèce de commerce avec ces Insulaires; mais les échanges se faisoient lentement: lorsqu'ils offroient quelque chose pour prix de leurs marchandises, aucun d'eux ne vouloit le prendre sur son propre jugement: il rassembloit pour cela les opinions de vingt ou trente de ses compatriotes, ce qui faisoit perdre beaucoup de tems. Ils acheterent cependant onze cochons, & ils essayèrent ensuite de s'en procurer un plus grand nombre.

Les Anglois porterent à terre pour moyen d'échange, quelques petites haches, qu'ils jugerent devoir être des meubles fort utiles & fort rares dans une isle qu'aucun Européen n'avoit encore fréquentée; & comme ils se proposoient de mettre à la voile dans l'après-midi, le Roi Orée, & plusieurs autres Insulaires, vinrent à bord pour leur faire leurs adieux. Le Capitaine Cook donna au Roi une petite planche d'étain,

d'étain, sur laquelle étoit gravée cette inscription : *Endeavour*, vaisseau de Sa Majesté Britannique, Lieutenant Cook, 16 Juillet 1769, *Huaheine*. Il lui donna aussi quelques médailles ou jettons, ressemblans à la monnoie d'Angleterre, frappée en 1761, & d'autres présens. Le Roi promit au Capitaine qu'il conserveroit le tout soigneusement, surtout la planche d'étain.

§. I I.

Isle Ulietea.

EN quittant l'Isle *Huaheine* les Anglois firent voile pour l'Isle d'*Ulietea*, qui est située au Sud Ouest-quart-d'Ouest, environ à 7 ou 8 lieues d'*Huaheine*. En y arrivant ils apperçurent une ouverture dans le récif, qui est situé devant l'isle : il y avoit en dedans un bon havre, dans lequel ils entrèrent, & mirent à l'ancre par vingt-deux brasses, fond mou.

Ulietea

Les naturels du pays aborderent bien-tôt le vaisseau Anglois sur deux pirogues, dont chacune portoit une femme & un cochon : les Anglois

crurent que les Insulaires vouloient leur donner des marques de confiance , en envoyant ces deux femmes , & que les cochons leur étoient apportés en présent. Ils reçurent les cochons avec des marques de reconnoissance , & donnerent à chacune des femmes un clou de fiche & quelques colifichets , dont elles furent très-satisfaites. Les Anglois apprirent de Tupia que les habitans de *Bolabola* avoient conquis cette Isle , & que s'ils y restoient ces Insulaires viendroient certainement les attaquer le lendemain : ils résolurent , en conséquence, d'aller à terre sans délai.

Le Capitaine Cook , accompagné de MM. Banks & Solander , de quelques Officiers , & de Tupia , débarqua dans l'Isle. Tupia les introduisit , en répétant les mêmes cérémonies qu'il avoit déjà faites à *Huaheine*. Le Capitaine Cook arbora ensuite pavillon Anglois , prit possession , au nom de Sa Majesté Britannique , de cette Isle & des trois Isles voisines , *Huaheine* , *Otaha* & *Bolabola* , que le Anglois appercevoient ; après quoi ils allèrent au grand Morai.

Grand Morai.

Les naturels du pays l'appellent

Tapodeboatea. Il est très-différent de ceux de Taiti. On n'y voit que quatre murailles , d'environ huit piés de haut , & de pierres de corail , dont quelques-unes sont très-grandes : il contient un espace de près de vingt-cinq verges en quarré : cet espace étoit rempli de petites pierres ; on avoit dressé sur le sommet du Morai plusieurs planches sculptées dans toute leur longueur.

A peu de distance de ce morai les Anglois trouverent un autel ou *Ewhat-*
ta , sur lequel ils virent la dernière of-
 frande ou sacrifice. C'étoit un cochon
 d'environ quatre-vingt livres , qui avoit
 été offert tout entier , & rôti. Il y avoit
 aussi quatre ou cinq *Ewharra-no-Eatua* ,
 ou *Maison de Dieu* , garnies de leurs
 bâtons de transport , & semblables à
 celles d'*Huaheine*. M. Banks mit la main
 dans un de ces coffres pour en examiner
 l'intérieur ; il y trouva quelque chose
 d'environ cinq piés de long , & d'un
 pié d'épaisseur , enveloppé dans des
 nattes. Ses doigts se frayerent un pas-
 sage à travers plusieurs de ces nattes ;
 mais enfin il en rencontra une qui étoit
 faite de fibres de cocotiers , si bien tref-

sés ensemble , qu'il ne put la déchirer ; ce qui le força d'abandonner son entreprise , d'autant plus que les Insulaires étoient fort offensés de ce qu'il avoit déjà fait.

De là les Anglois allèrent à une grande maison qui n'en étoit pas beaucoup éloignée. Parmi les rouleaux d'étoffes , & plusieurs autres choses , ils y virent le modèle d'une pirogue , d'environ trois piés de long , auquel huit mâchoires d'hommes étoient attachées. Nous avons déjà remarqué que ces Insulaires emportent ces ossemens pour trophées de guerre. Tupia dit aux Anglois que ces ossemens étoient des mâchoires des habitans d'*Ulietea* : si cela est-vrai les Insulaires les avoient peut-être suspendus avec le modèle d'une pirogue , comme le symbole d'une invasion , formée par les Sauvages , guerriers de *Bolabola* , & comme un monument de leur conquête. Les Anglois , en continuant leur promenade , trouverent un autre *Ewharra-no-Eatua* , & une espèce de figuier , pareil à celui que M. Green avoit vu à Taiti , dont le tronc , ou plutôt l'assemblage des

racines , avoit quarante-deux pas de circonférence.

Pendant que le Capitaine Cook Productions. s'occupoit à lever le plan de la partie de l'Isle qui est au Nord , les Anglois examinerent les productions & les curiosités du pays ; mais ils n'observerent rien de remarquable , si l'on en excepte quelques mâchoires humaines.

Le Capitaine voulant fortir de l'Isle , Rochers de corail. appareilla en gouvernant au Nord de l'intérieur du récif , pour tenter de déboucher , par une ouverture plus large que celle qui lui avoit servi d'entrée. Les vents étoient forts, le tems brumeux, & il se trouva bien-tôt dans le danger de briser sur les rochers de corail , dont plusieurs , dans le voisinage de ces Isles , sont aussi escarpés que des murailles.

Les naturels du pays appellent cette baie *Oopoa*. Prise dans toute son étendue , elle pourroit contenir la plus nombreuse flotte : elle comprend presque toute la longueur du côté oriental de l'Isle , & elle est à l'abri de la mer par un récif de rochers de corail. L'ouverture la plus méridionale de ce récif , ou le canal du havre par où les

Anglois entrèrent , a un peu plus d'une encablure de largeur : elle est située à la pointe la plus orientale de l'Isle.

Les fruits du plane , les noix de coco , les ignames , les cochons & les volailles , sont les principaux rafraîchissemens qu'on peut se procurer dans cette partie de l'Isle. Cependant les cochons & les volailles y sont rares , & ce canton n'est ni si peuplé ni aussi riche en productions que Taiti, ou même qu'Huaheine : on y peut faire de l'eau & du bois ; mais il est difficile d'arriver à l'aiguade.

Après sept ou huit jours de navigation les Anglois se trouverent à l'extrémité méridionale d'*Ulietea* : ils rentrèrent dans cette Isle , & plusieurs des naturels du pays s'approcherent d'eux avec des cochons , des volailles , & des fruits de plane , qu'ils échangerent à très bas prix.

MM. Banks & Solander s'apperçurent que ces Insulaires sembloient tous les craindre & les respecter , & avoir cependant en eux la plus grande confiance : ils se comporterent , comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avoient en eux-mêmes les moyens de leur causer du mal , & l'intention de

n'en pas faire usage. Les hommes, les femmes & les enfans, se rassembloient autour d'eux, & les suivoient par-tout où ils alloient. Loin que personne leur fît de malhonnêteté, lorsqu'ils rencontroient dans leur chemin des mares d'eau ou de boues, ces Indiens se disputoient à qui les porteroit sur leur dos. On les conduisit dans les maisons des principaux personnages; ils y furent reçus d'une manière tout à fait nouvelle: le peuple qui les suivoit couroit en avant, dès qu'ils approchoient de l'habitation, en laissant cependant un espace, suffisant pour leur passage. Quand ils entroient ils trouvoient les Indiens qui les avoient précédés, rangés en haie de chaque côté d'une longue natte, étendue sur la terre, & sur l'extrémité de laquelle étoit assise la famille. Ils rencontrèrent, dans la première maison qu'ils visiterent, des petites filles & de jeunes garçons, habillés avec la plus grande propreté, & qui restèrent à leur place en attendant que les étrangers s'approchassent d'eux, & leur donnassent quelque chose. MM. Banks & Solander eurent du plaisir à leur faire des présens, car ils n'avoient jamais vu des

enfans plus jolis & si bien vêtus. L'un d'eux étoit une petite fille d'environ six ans ; elle avoit une espèce de robe rouge , & autour de sa tête une grande quantité de cheveux tressés , ornement qu'ils appellent *Tamou*, & qu'ils estiment plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent. Cette jeune fille étoit assise au bout d'une natte de trente piés de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la grande foule , n'osoit mettre le pié ; elle s'appuyoit sur le bras d'une femme d'environ trente ans , d'une figure agréable , & qui étoit probablement sa nourrice. MM. Banks & Solander allèrent à cette jeune fille ils lui offrirent quelques verroteries , & elle tendit la main pour les recevoir , avec autant de grace qu'auroit pu le faire la femme la mieux élevée de l'Europe.

Les Insulaires furent si charmés des présens qu'on avoit faits à cette petite fille , qu'ils sembloient uniquement occupés à obliger de quelque manière MM. Banks & Solander. Le maître d'une autre maison leur donna le divertissement d'une danse , différente de celles qu'ils avoient vues ailleurs. Elle fut

exécutée par un homme , qui mit sur sa tête une espèce de grand panier cylindrique d'osier , d'environ quatre piés de long , & de huit pouces de diamètre , garni de plumes , placées perpendiculairement , & dont les sommets étoient courbés en avant : il y avoit tout autour une garniture de dents de goulus , & de queues d'oiseaux du Tropique. Dès que l'Indien fut paré de cet ornement , appelé *Whow* , il commença à danser , en se remuant lentement , & tournant la tête à plusieurs reprises ; de maniere que le haut de son chapeau d'osier décrivait un cercle : quelquefois en pirouettant il s'approchoit brusquement du visage des spectateurs , ce qui les faisoit tressaillir & reculer. Cette farce amusoit beaucoup les Insulaires ; ils pouissoient de grands éclats de rire , sur - tout lorsque le danseur feignoit de vouloir donner un coup de panier à un des étrangers.

Les Anglois , en allant chercher des provisions , que les naturels du pays leur vendoient à plus bas prix dans leurs maisons qu'au marché , rencontrèrent une troupe de danseurs qui les retinrent long-tems , & leur firent beau-

coup de plaisir. Il y avoit deux danseuses, six hommes, & trois tambours : quelques-uns des principaux personnages de l'Isle étoient de ce nombre : ils couroient de place en place , mais ils ne recevoient point de salaire des spectateurs , comme les danseurs ambulans de Taiti. Les femmes portoient sur leur tête une grande quantité de *Tamou* , ou cheveux tressés , ornés de fleurs de jasmin du Cap , en plusieurs endroits , & arrangées avec tant de goût , que cette coëffure étoit très-élégante : elles avoient le cou , les épaules & les bras nus ; leur gorge étoit découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle , & revêtue au-dessous d'une étoffe noire qui leur ferroit le corps. Elles avoient placé de chaque côté de la poitrine , près du bras , un petit plumet noir , ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avoient en outre sur les hanches un vêtement plissé , qui se relevoit sur le ventre , & retomboit par le bas en grand jupon , qui cachoit entièrement leurs piés , qu'elles remuoient avec autant de dextérité que nos danseuses d'Opéra. Les plis de ce vêtement étoient au - dessous de la ceinture , alternativement bruns &

blancs , & ceux du jupon étoient tout blancs.

Dans cet ajustement elles faisoient des pas mesurés , très - bien d'accord avec les tambours , qui battoient avec beaucoup de force & de vitesse : ensuite elles remuoient les hanches , ce qui donnoit à leur habillement un mouvement très - vif. Elles continuerent les mêmes mouvemens pendant toute la danse , quoique leur corps prit différentes attitudes. Elles se tenoient debout ou assises , & s'appuyoient quelquefois sur leurs genoux ou leurs coudes ; elles remuoient en même-tems tous les doigts avec une promptitude qu'il est presque impossible d'imaginer. Le plaisir que goûterent les spectateurs provenoit plutôt de la lubricité des postures & des gestes des danseuses , qui surpassoit tout ce qu'on peut dire , que de leur habileté.

L'une de ces filles avoit un pendant d'oreilles de trois perles , dont l'une étoit très-grosse , mais si terne , qu'elle étoit de peu de valeur ; les deux autres étoient de la grosseur d'un pois. Celles-ci étoient d'une bonne couleur & d'une belle forme , quoiqu'on les eût gâtées

en les perçant. M. Banks voulut les acheter : il proposa à la fille de lui en donner tout ce qu'elle demanderoit ; mais elle ne voulut point les vendre. Ces Insulaires attachent à leurs perles une valeur à peu près égale à celle qu'elles ont parmi nous , si l'on en excepte celles qui ne sont pas trouées. .

Entre les danses des femmes , les hommes exécutoient une espèce de farce dramatique , où il y avoit des dialogues & des danses. Ces Indiens ont aussi un spectacle régulier , partagé en quatre actes.

Le Capitaine Cook reçut trois cochons , quelques volailles , & plusieurs pièces d'étoffes de cinquante verges de long : il n'en avoit pas vu de si grandes dans ces Isles : on eut soin de les développer & de les étendre , afin de faire connoître toute la valeur du don. On lui donna en outre une quantité considérable de fruits de plane , de noix de coco , & d'autres rafraîchissemens de la part d'*Opooni* , ce Roi formidable , ou , dans la langue du pays l'*Earéé-Rahie* de *Bolabola*. Ce Roi fit dire au Capitaine qu'il étoit dans l'Isle , & qu'il

avoit dessein de lui rendre visite le jour suivant.

MM. Banks & Solander allerent , accompagnés de quelques Indiens , sur une montagne , de laquelle ils virent distinctement l'autre côté de l'Isle , & la coupure par où le vaisseau Anglois étoit entré dans le récif , entre les Isles d'*Opururu* & de *Tamou* , lorsqu'ils débarquerent la premiere fois. En revenant de ces montagnes ils apperçurent des naturels du pays qui s'exerçoient , à ce qu'ils appelloient l'*Erowhaw* , c'est-à-dire , à lancer contre un but une espèce de javeline , armée d'une pointe de bois dur. Ces Insulaires n'excellent pas dans cet exercice , quoiqu'ils paroissent l'aimer passionnément ; car de douze hommes un seul atteignit la marque , qui étoit un tronc de plane , placé à environ vingt verges de distance.

Les Anglois étant restés dans leur vaisseau pour recevoir le Roi *Opooni* , ils virent arriver trois jolies filles , que ce Prince avoit envoyées pour leur demander quelque chose en retour du présent qu'il avoit fait au Capitaine Cook. Peut être qu'*Opooni* ne voulut pas s'exposer à aller à bord du bâtiment An-

glois , ou bien il crut que ses Ambassadrices obtiendroient , en retour de ses cochons & de ses volailles , une plus grande quantité de marchandises qu'il n'auroit fait lui-même. Les jeunes filles n'eurent point à se plaindre de leur visite. Les Anglois allèrent voir le grand Roi : ils s'attendoient de trouver dans le Souverain des Insulaires de *Bolabola* , qui étoient les conquérans d'*Ulietea* , & la terreur de toutes les autres Isles , un Chef jeune & vigoureux , d'une figure spirituelle , & d'un courage entreprenant ; mais ils ne trouverent qu'un vieillard foible , décrépît , que les années avoient presque rendu aveugle , si indolent , si stupide , qu'il pouvoit à peine discerner les choses les plus frappantes. Il reçut les Anglois assis , & sans aucune des cérémonies & des formalités qu'avoient employées les autres Chefs à la réception de ces étrangers : ils lui firent leurs présents , qu'il accepta , & il leur donna en retour un cochon. Les Anglois sachant qu'*Otaha* étoit le lieu principal de la résidence de ce Roi , ils lui dirent , que devant y aller le lendemain dans leurs bateaux , ils seroient charmés de l'avoir avec eux :

il consentit à être de la partie : elle fut faite ; mais les Anglois n'en tirèrent aucun avantage.

MM. Banks & Solander s'étant avancés plus avant dans les terres d'*Ulietea*, virent d'autres danses & des farces différentes de celles dont nous venons de parler. Dans une de ces farces les acteurs étoient divisés en deux partis, distingués par la couleur des vêtemens ; l'un étoit vêtu de brun, l'autre de blanc. Le parti brun représentoit un maître & ses domestiques, & le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargea ses gens de garder un panier de provisions. Les blancs exécuterent plusieurs danses pour tâcher de dérober ce panier, & les bruns en exécuterent d'autres pour les empêcher d'y réussir. Après quelques attaques les acteurs, chargés de veiller sur le panier, se placèrent à terre autour de leur dépôt, s'appuyèrent dessus & parurent s'endormir : les autres profitant alors de la circonstance s'approchèrent doucement, & , soulevant leurs adversaires de dessus le panier, ils emporterent leur proie. Les bruns s'éveillèrent bientôt ; ils virent que leur panier étoit

volé ; mais ils se mirent à danser , sans s'embarrasser davantage de la perte qu'ils venoient de faire.

§. I I I.

Petites Isles & Iflots.

UN peu au Sud - Est du canal de l'Isle d'*Ulietea* , est une petite Isle , couverte de bois , appelée par les Insulaires *Oatara*. A trois ou quatre milles , au Nord-Ouest de cette Isle , on trouve deux îlots , appelés *Opururu* & *Tamou* , qui sont dans la même direction que le récif de l'Isle d'*Ulietea* , dont ils font partie. Le canal , par lequel les Anglois débouchèrent , & qui a plus d'un quart de mille de large , se rencontre entre ces Iflots. Il y a d'autres petites Isles plus au Nord - Ouest. Au Nord , & sur la côte orientale de l'extrémité du Sud de l'Isle d'*Ulietea* , sont deux Iflots , appelés *Toahouta* & *Whennuaia* : on assure qu'entre ces deux îlots on trouve un canal qui conduit dans un très-bon havre , situé en dedans du récif de cette Isle.

Au Nord , quart Nord - Ouest ,

Oatara.

Opururu.

Tamou.

*Toahouta &
Whennuaia.*

ou au Nord - Nord - Ouest , à quatre ou cinq lieues de *Bolobola* , on trouve une petite Isle basse , qu'on appelle *Tahai* : elle ne produit que des noix de coco : trois familles forment tous ses habitans. Les Insulaires des Isles voisines vont la visiter quelquefois pour pêcher du poisson sur la côte : il s'y en trouve en grande abondance.

A quelques lieues , au Nord-Ouest , on trouve l'Isle d'*Otaha*. Quoique cette Isle paroisse plus stérile qu'*Ulietea* , les productions y sont les mêmes : les habitans ressemblent à ceux des autres Isles de ce canton. Les Anglois y aborderent fort à propos : leur biscuit étoit rempli de vers ; à chaque bouchée ils avaloient plus de vingt de ces animaux, dont chacun avoit un goût aussi piquant que de la moutarde. Ils achetèrent des cochons , des volailles , des ignames , & des fruits de plane : ils firent bouillir ces fruits, qui servirent de pain à l'équipage. Tupia parla à ces Insulaires , & ils rendoient aux Anglois les mêmes honneurs qu'ils rendent à leur propre Roi : ils se découvrirent les épaules , envelopperent leurs vêtemens autour de leur poitrine , & , afin qu'au-

Otaha.

cun de leurs compatriotes ne manquât à cette cérémonie , ils envoyoit en avant un homme , qui appelloit chaque Insulaire qu'il rencontroit , & lui disoit qui étoient ces étrangers , & ce qu'il avoit à faire.

Isle Maurua.

A peu de distance , se trouve encore au Nord-Ouest une petite île , appelée *Maurua* : elle est par-tout environnée de récif : il n'y a aucun havre qui puisse servir de mouillage. Elle est inhabitée , & ses productions sont les mêmes que celles des Isles voisines. On peut appercevoir , à dix lieues de distance , une montagne haute & ronde , qui s'élève au milieu de cette Isle.

Ulietea , *Otaha* , *Balabola* , *Huaheine* , *Tuhai* & *Maurua* , qui sont contiguës l'une à l'autre , & que le Capitaine Cook appella *Isles de société*.

Elles gissent entre le seizième degré dix minutes , & le seizième degré cinquante-cinq minutes de latitude Sud , & entre le cent cinquantième degré , cinquante-sept minutes , & le cent cinquante-deuxième degré de longitude Ouest du Méridien de Greenwich. *Ulietea* & *Otaha* sont situées à environ deux milles l'une de l'autre : elles sont toutes deux

environnées par un récif de roche & de corail ; de sorte qu'il n'est pas possible à un vaisseau de passer entr'elles : ce récif forme plusieurs excellents havres , dont à la vérité les entrées sont très-étroites ; mais il n'y a plus rien de dangereux pour un bâtiment lorsqu'il est arrivé. Nous avons déjà décrit les havres du côté de l'Est : on en trouve trois sur le côté de l'Ouest d'*Ulietea* , qui est le plus grand des deux : les naturels appellent *Ohamanano* , le havre le plus septentrional , dans lequel les Anglois mouillèrent. Le canal qui y conduit a environ un quart de mille de large ; il est situé entre deux Isles basses & sabloneuses , qui sont les plus septentrionales qu'on rencontre de ce côté. Entre ces deux petites îles il y a un bon mouillage , par vingt-huit brasses , fond mou : ce havre , quoique petit , est préférable à tous les autres , parce qu'il est situé dans la partie de l'Isle la plus fertile , & dans l'endroit où l'on peut se procurer le plus facilement de l'eau-douce. Les deux autres havres gissent au Sud de celui-ci , & non loin de l'extrémité du Sud de l'Isle : on trouve dans tous les deux un bon mouillage ,

par dix, douze & quatorze brasses : il est aisé de les reconnoître, au moyen de trois petites îles couvertes de bois, qu'on voit à leur entrée. Le plus méridional de ces deux havres est situé en dedans, & au Sud de la plus méridionale des Îles : l'autre gît entre les deux petites Îles, qui sont le plus avancées vers le Nord. On dit même qu'il y a un plus grand nombre de havres à l'extrémité Sud de cette Île ; mais ce fait n'a pas été vérifié.

L'Île de *Bolabola* gît au Nord-Ouest quart Ouest d'*Otaha*, à quatre lieues : elle est environnée d'un récif de rochers & de plusieurs petites Îles : le tout ensemble forme une circonférence d'environ huit lieues. On assure que sur le côté Sud-Ouest de l'Île, on trouve dans le récif un canal qui débouche dans un très-bon havre. Cette Île se fait remarquer par une haute montagne escarpée, qui paroît presque perpendiculaire, & se termine au sommet en deux pics, dont l'un est plus élevé que l'autre.

Sil'on en excepte les côtes de la mer, la terre d'*Ulietea* & d'*Otaha* est montagneuse, entrecoupée & irrégulière ; cepen-

dant les montagnes paroissent vastes & agréables, & en plusieurs endroits couvertes de bois.

§ I V.

Isle d'Oheteroa.

CETTE Isle est située au vingt-deuxième degré vingt-sept minutes de latitude Sud & au cent cinquantième degré quarante-sept minutes de longitude Ouest du méridien de Greenwich. Elle a treize milles de circonférence ; elle est plutôt élevée que basse ; mais elle n'est ni peuplée ni fertile, comme les autres Isles de ces Mers.

Oheteroa.

Les habitans de cette Isle sont vigoureux, bien faits, & un peu plus bruns que ceux des Isles voisines : ils ont sous les aisselles des marques noires, aussi larges que la main, & dont le contour est formé par une ligne dentelée : ils portent aussi autour des bras & des jambes, des cercles de la même couleur, mais moins larges : ils n'ont point d'autres marques ou figures sur le reste du corps.

Habitans.

Leur vêtement, ainsi que l'étoffe

Habille-ment.

dont il est composé, est très-différent de ceux des autres Insulaires du voisinage : la matiere premiere de cette étoffe, est la même que celles dont les habitans des Isles voisines forment leur habillement. La plupart de ces étoffes sont teintes en jaune foncé, brillant, & enduites en dehors d'une espèce de vernis rouge ou couleur de plomb sombre : sur cette premiere couche sont peintes, avec une régularité étonnante, des raies de différens desseins ; assez semblables à nos foies rayées. L'étoffe peinte en rouge est ordinairement rayée de noir, & celle peinte en couleur de plomb est rayée en blanc. Leur habit est une jaquette courte qui descend jusqu'aux genoux : il est d'une seule pièce d'étoffe, & n'a d'autre façon qu'un trou au milieu, dont la bordure est cousue à grands points : ils passent leur tête dans ce trou, & les portions d'étoffe qui pendent devant & derriere sont assujetties sur le corps avec une pièce ou ceinture d'étoffe jaune, qui, tournant d'abord autour du cou, se croise sur la poitrine, & retombe du côté des reins, en forme de ceinture ; cette premiere ceinture en couvre une

autre d'étoffe rouge : cet habillement est assez agréable , & a même quelque chose de martial. Quelques-uns de ces Insulaires ont des bonnets de plumes d'oiseaux du Tropique , & d'autres portent autour de leur tête une pièce d'étoffe blanche ou couleur de plomb , en forme de petit turban.

Les ouvrages & instrumens qui se font dans cette Isle , sont supérieurs dans leur genre à ceux des Isles voisines. La teinture de l'étoffe est d'une meilleure couleur ; elle est peinte avec plus de propreté & de goût. Les massues sont mieux taillées & mieux polies : la pirogue , espèce de bateau , quoique petite , est chargée de plus d'ornemens , & la sculpture plus belle ; entre autres décorations on y remarque un petit cordon de plumes blanches qui pend en dehors de la poupe , & qui est entièrement mouillé par l'écume de la mer.

Arts.

L'arbre , appelé *Etoa* , est la principale production du pays : il y en a plusieurs plantations sur la côte , qui n'est pas environnée de récif , comme celles des Isles voisines.

Productions.

Les armes de ces Insulaires sont de grandes lances , faites d'*Etoa* , bois très-

Armes.

dur : elles font bien polies & aiguifées à l'un des bouts ; quelques-unes ont près de vingt piés de long , fans avoir plus de trois pouces de groffeur. Ces Infulaires ont auffi une autre arme, d'environ fept piés de long , faite du même bois , & qui eft tout à la fois un gros bâton & une pique : elle eft polie & aiguifée en large pointe , comme la premiere. Lorsqu'ils s'attaquent les uns & les autres , afin de fe mettre à l'abri de ces armes , ils placent deffous leurs vêtemens , depuis le cou jufqu'à la ceinture , plufieurs nattes qui leur fervent de cuiraffes. Ces armes ne peuvent faire autant de mal que celles de la même efpece , dont fe fervent les habitans des autres Ifles : ces dernieres font garnies à la pointe d'un os de paffenade , & font beaucoup plus pefantes.

Lorsque les Anglois approcherent de terre , ils remarquerent que les naturels du pays étoient armés de grandes lances. Comme les Anglois ne vouloient débarquer qu'après avoir doublé une pointe qu'ils avoient devant eux , à peu de diftance , ils fe tinrent le long de la côte , & les Indiens jugerent probablement

bablement qu'ils leur avoient fait peur. Ces Insulaires étoient alors rassemblés au nombre de soixante ; ils s'affirent tous sur le rivage , excepté deux qui furent envoyés en avant pour observer les mouvemens des étrangers. Ces deux émissaires marcherent quelques - tems vis-à-vis de la pinasse Angloise ; enfin ils sauterent dans l'eau & nagerent vers elle ; mais elle les eut bien-tôt laissés derriere. Deux nouveaux Indiens arriverent à la nage & entreprirent d'aborder de la même maniere , sans pouvoir en venir à bout : un cinquieme Insulaire se mit à courir sur la côte , & , ayant gagné beaucoup de chemin sur le bateau , avant de sauter dans l'eau , il l'atteignit facilement. M. Banks pensant que c'étoit une occasion favorable pour gagner l'amitié de ce peuple , qui regardoit les Anglois comme ses ennemis , pressa inutilement le Lieutenant du vaisseau de le prendre à bord ; il fut aussi laissé derriere , ainsi qu'un sixieme Indien qui voulut encore suivre ses compatriotes à la nage.

Les Anglois entrerent ensuite dans une grande baie , au fond de laquelle ils découvrirent une autre troupe d'In-

diens, armés de grandes lances, comme les premiers. Les Anglois se préparèrent à débarquer & tournèrent vers la côte; mais une pirogue se détacha du rivage pour venir à leur rencontre. Le bateau cessa de ramer lorsque la pirogue s'en approcha: les Anglois appelèrent les Indiens & leur dirent qu'ils étoient amis, & que s'ils vouloient venir à bord ils leur donneroient des clous, qu'on leur montrait pour les attirer. Les Indiens hésitèrent pendant quelques-tems; enfin ils s'avancèrent sous la poupe du bateau, & reçurent, avec un air de satisfaction, les clous qu'on leur offroit; mais, en moins d'une minute, ces Insulaires parurent avoir formé le dessein d'aborder le bâtiment Anglois & de s'en emparer. Trois d'entr'eux sautèrent dedans tout à coup, & les autres voulant suivre leur compatriotes rapprochèrent la pirogue, que le mouvement des premiers, en sautant dans le bâtiment, avoit un peu chassée en arrière. Le premier qui entra dans le bateau se trouva près de M. Banks, lui arracha une poire à poudre qu'il avoit dans sa poche. M. Banks le saisit & lui reprit avec peine ce qu'il venoit de lui voler :

il lui mit les mains sur la poitrine pour le jeter dans la mer ; mais l'Indien qui étoit vigoureux fit une forte résistance. M. Banks voulut tirer son fusil sur cet Indien , mais l'amorce ne prit pas : il ordonna à quelques-uns de ses gens de faire feu par-dessus la tête des assaillans ; ils sautèrent dans l'eau dès qu'ils entendirent les deux premiers coups : un matelot Anglois tira sur un des nageurs , & la balle lui effleura le front ; mais la blessure ne fut que légère , car il regagna la pirogue , & parut aussi actif & aussi vigoureux que les autres. Immédiatement après , la pirogue retourna vers la côte où il y avoit plus de deux cens Insulaires assemblés. Le bâtiment Anglois navigua aussi de côté ; mais on trouva que la terre étoit environnée par-tout d'un banc de sable , sur lequel la mer brisoit avec de fortes lames. L'Officier crut devoir aller en avant le long de la côte , & chercher un meilleur endroit de débarquement. Pendant ce tems la pirogue aborda à terre , & on vit les naturels du pays l'entourer en foule pour s'informer de ce qui s'étoit passé : bien-tôt après un seul homme courut le long du rivage , armé de sa

lance ; lorsqu'il fut vis à-vis du bateau il se mit à danser , à agiter son arme & à pousser des cris perçants. Tupia dit aux Anglois que c'étoit un appel au combat. Le bateau continua de côtoyer le rivage ; le champion le suivit , en répétant de la voix & du geste son défi.

Comme le bateau ramoit lentement le long de la côte , un autre champion s'avança sur le rivage , fit le même défi que le premier. Sa figure étoit plus redoutable que celle de l'autre : il portoit un grand bonnet , fait de queue d'oiseau du tropique ; son corps étoit couvert d'une étoffe rayée en jaune , rouge & brun. Cet Indien dansa , mais avec plus de légèreté & d'adresse que le premier. Les Anglois voyant sa souplesse & son habillement , lui donnerent le nom d'*Arlequin*. Un homme plus âgé & plus grave s'avança bien-tôt sur la côte , & s'adressant à ceux du bateau , il leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Tupia qui entendoit le langage de ces Insulaires , répondit que les Anglois venoient de *Taiti*. Les trois Indiens marcherent alors paisiblement le long du rivage , jusqu'à un banc de

rochers , sur lequel un petit nombre de leurs compatriotes étoit rassemblé : ils s'y arrêterent , & , après avoir conféré quelques minutes entr'eux , ils se mirent tous à prier d'une voix très-forte ; Tupia , qui répondoit , assura aux Anglois qu'ils n'étoient pas leurs amis. Quand leur priere fut faite on leur dit que s'ils vouloient mettre bas leurs lances & leurs massues , dont quelques uns étoient armés , on iroit à terre & on achèteroit ce qu'ils voudroient apporter. Ils y consentirent , pourvu que les Anglois quitassent leurs fusils ; ce que ceux-ci ne voulurent pas , parce que les Insulaires les surpassoient de beaucoup en nombre. La négociation sembla finir ici ; mais bien-tôt les Indiens se hâsardèrent à aller plus près du bateau , & ils en approcherent assez pour faire des échanges. Ils vendirent tranquillement une petite quantité de leurs étoffes & quelques-unes de leurs armes : ils dirent , que si les Anglois vouloient avoir des provisions , il falloit qu'ils passassent à travers d'un canal étroit & débarquassent à terre. Les Anglois , examinant toutes les circonstances , ne crurent pas qu'il fût prudent de former cette en-

treprise ; ils quitterent les Indiens.

La baie , dans laquelle entra le bateau , est située sur la côte occidentale de l'Isle ; le fond est de roches ; mais l'eau y est ordinairement si claire , qu'on voit dans la mer , à vingt-cinq brasses de profondeur , c'est - à - dire , à cent cinquante piés.

ARTICLE XXII.

*Différentes Isles découvertes par
M. de Bougainville depuis son
départ du détroit de Magellan.*

Les quatre
Facardins.

AU Sud-Sud - Est , cinq degrés Est d'une petite Isle , à quatre lieues dans l'Ouest , se trouvent quatre iflots , que M. de Bougainville a nommés *les quatre Facardins*. Cette Isle est bordée d'une plage de sable unie , & tout l'intérieur est couvert de bois touffus.

Isle des
Lanciers.

M. de Bougainville la nomme *l'Isle des Lanciers* : elle est remplie de cocotiers , qui offrent par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs : des millions d'oiseaux voltigent

autour du rivage, & semblent annoncer une côte poissonneuse. L'on n'y trouve point d'anse, pas la moindre *crique* qui puisse servir d'abri aux vaisseaux, & rompre la lame qui est très-forte.

Cette Isle, quoique très-petite, est habitée : les Insulaires sont fort grands & d'une couleur bronzée ; ils sont nus, & ont pour armes de longues piques. Ses Habitans

A peu de distance de cette Isle l'on trouve une terre qui s'étend depuis le Nord-Est-quart-Nord, jusqu'au Nord-Ouest, & l'on apperçoit des brisans le long de cette côte, qui paroît très-basse & couverte d'arbres. Cette Isle n'est formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du Nord Ouest, & laissent une ouverture au Sud-Est entre leur pointe. Le milieu de cette Isle est occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues Sud-Est & Nord-Ouest ; de manière que la terre présente une espece de fer-à-cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est. Isle de la Harpe.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, qu'on apperçoit la mer au-delà de celle du Nord : elles ne paroif-

sont être composées que par des dunes de sable, entre-coupées de terrains bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. On voit dans l'espace de lac que cette Isle embrasse, des sauvages nuds qui naviguent avec des pirogues, dont les unes sont à la voile, les autres avec des pagayes : ces Insulaires ont aussi pour armes de longues lances. M. de Bougainville qui la nomme *l'Isle de la Harpe*, ne put y aborder ; ses habitans lui parurent être grands & bien proportionnés.

Que peut-on penser de ces Insulaires ; s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable qu'un ouragan peut ensevelir d'un moment à l'autre dans les eaux ? Est ce le courage ou l'insensibilité qui les fait rester tranquilles au milieu d'un danger si éminent ? Mais cette terre si extraordinaire est-elle naissante, est-elle en ruine ? Comment est-elle peuplée ?

Archipel
dangereux.

A sept ou huit lieues de cette terre on voit une Isle très-basse qui s'étend du Sud-Est au Nord-Est, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles.

A peu de distance on trouve d'autres Isles basses & en partie noyées : M. de Bougainville en examina quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, elles ne méritoient pas qu'il perdît son tems à les visiter. Il nomma l'*Archipel dangereux* cet amas d'Isles, dont il en a vu onze qui font vraisemblablement partie d'un plus grand nombre. Cet Auteur dit que la navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit sur-tout, des plus grandes précautions.

Dans le Nord-Nord-Est on apperçoit une montagne haute & fort escarpée, qui paroît isolée dans la mer. M. de Bougainville nomma cette montagne le *Boudoir* ou le *pic de la Boudeuse*. A peu de distance de là l'on découvre l'Isle de Taiti, dont nous avons donné la description plus haut.

Après dix à onze jours de séjour à Taiti, M. de Bougainville mit à la voile. A environ dix lieues dans le Nord-Est-quart-Nord de la pointe septentrionale de cette Isle, il apperçut une terre sous le vent qui paroissoit former

Oumaitia.

trois Isles , & qui n'en étoit qu'une seule , dont les sommets avoient paru isolés dans l'éloignement. Par - dessus cette nouvelle terre on en voit une plus éloignée , qu'on nomme l'*Isle d'Oumaitia* ; elle est d'une hauteur médiocre ; on peut l'apercevoir en mer de huit à dix lieues : elle est habitée.

M. de Bougainville observe que les habitans des Isles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux , même à des distances considérables. Dans un moment où le ciel étoit sans nuages , & les étoiles ériancelantes , Aotourou , ce Taitien qu'il amenoit avec lui , après les avoir attentivement considérées , lui fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion , disant que c'étoit sur elle qu'il falloit qu'il dirigeât sa course , & que dans deux jours on trouveroit une terre abondante , qu'il connoissoit , & où il avoit des amis. M. de Bougainville crut même comprendre , par les gestes , qu'il y avoit un enfant. Cet Indien voyant que le vaisseau ne se dérangeoit point de sa route , répéta plusieurs fois qu'on y trouveroit des cocos , des bananes , des poules , des cochons , & sur-tout des femmes ,

que , par des gestes très - expressifs il dépeignit fort complaisantes. Ce Taitien nomma en sa langue , sans hésiter , la plupart des étoiles brillantes qu'on lui montrait , & depuis M. de Bougainville a eu la certitude qu'il connoissoit parfaitement les phases de la lune & les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une des opinions des Taitiens qu'Autourou a clairement fait connoître , c'est qu'ils croient positivement que le soleil & la lune sont habités.

Tandis que les François étoient entre les grandes Cyclades , quelques affaires ayant appelé M. de Bougainville à bord du vaisseau l'Etoile , il eut occasion d'y vérifier un fait assez singulier : le voici. Depuis quelque-tems il couroit un bruit dans les deux navires , que le Domestique de M. de Commerçon , nommé *Barré* , étoit une femme. Sa structure , le son de sa voix , son menton sans barbe , son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge , ni faire ses nécessités devant qui que ce fût ; plusieurs autres indices avoient fait naître & accréditer ce soup-

çon ; cependant il étoit bien difficile de reconnoître une femme dans ce *Barré*, valet infatigable , botaniste déjà fort exercé, qu'on avoit vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter dans ces marches pénibles les provisions de bouche , les armes & les cahiers de plantes , avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliste le surnom de sa bête de somme. Une scène qui se passa à Taiti changea le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser : à peine *Barré*, qui le suivoit avec les cahiers sous son bras , eut mis pié à terre , que les Taitiens l'entourèrent , crièrent , c'est une femme , & voulurent lui faire les honneurs de l'Isle. Le Chevalier de Bourmend qui étoit de garde à terre fut obligé d'aller à son secours & de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce tems il a été difficile d'empêcher que les matelots n'allarmassent quelquefois sa pudeur. Quand M. de Bougainville fut à bord de l'Etoile , *Barré*, les yeux baignés de larmes lui avoua son sexe , & lui dit qu'à Rochefort elle avoit trompé son

maître en se présentant à lui sous des habits d'homme, au moment même de son embarquement ; qu'elle avoit déjà servi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne , & orpheline , la perte d'un procès l'avoit réduite à la misère & lui avoit fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'au reste elle savoit en s'embarquant qu'il s'agissoit de faire le tour du Monde , que ce voyage avoit piqué sa curiosité. M. de Bougainville dit qu'il lui doit la justice de croire qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse ; que cette fille n'est ni laide ni jolie , & qu'elle n'avoit alors que ving - six à vingt-sept ans.

CHAPITRE III.

Nous avons divisé dans le Tome XXV les terres australes en trois parties, l'Australasie, la Polynésie & les Terres Magellaniques ; cette dernière contient les Îles des Etats & de Feu , &c. Comme nous en avons donné la description dans le même Volume XXV , page 81

& suivantes, nous y renvoyons le Lecteur. Quelques - uns nous blâmeront peut-être de n'avoir pas attendu à donner cette description dans cet endroit-ci; mais cet ouvrage ne devant être lu que quand on a les cartes géographiques sous les yeux, nous avons senti que nous devions en parler après avoir fait connoître la pointe de l'Amérique méridionale, & que cette marche étoit beaucoup plus simple. On ne peut cependant douter qu'il ne se trouve beaucoup d'Isles, peut-être même très-considérables, au Sud des terres de Feu & des Etats; mais jusqu'à présent les Voyageurs n'en ont point parlé. Nous finirons donc ici notre description de l'Amérique & de toutes les terres que nous avons mises sous le nom d'*Histoire des Américains*. Pour rendre notre ouvrage complet nous allons passer aux terres Polaires.



TERRES POLAIRES.

ON appelle *Terres Polaires* les terres qui approchent le plus des pôles. Les *Pôles* sont les 2 points opposés l'un à l'autre & éloignés chacun de 90 degrés de l'Equateur ; c'est-à-dire, les deux bouts du Monde. Le mot de Pôle vient du grec *πολεῖν*, qui signifie tourner, parce que les pôles sont les deux bouts de l'axe, sur lequel on suppose que la terre tourne. L'un s'appelle *Arctique* & l'autre *Antarctique*. Le pôle arctique est le pôle septentrional. On le nomme Arctique du mot grec *ἄρκτος*, qui veut dire *Ours*, parce que la dernière étoile de la constellation, que les Astronomes appellent *Petite Ourse*, marque le pôle septentrional. Le pôle antarctique est le pôle méridional ; on lui donne le nom d'Antarctique, qui est composé de deux mots grecs *ἀντὶ*, qui veut dire contre ou opposé, & d'*ἄρκτος* ; c'est-à-dire, opposé à celui de l'Ours.

Du côté du pôle Antarctique on n'est point arrivé au-delà des terres des Etats & de feu ; mais on est presque parvenu jusqu'au pôle Arctique. On a donné aux Pays qui s'y trouvent les

noms suivans , le Groenland , le Spitzberg, la Nouvelle Zemble , la Samojicie , l'Islande, la Laponie, la Norwege & la Sibérie.

ARTICLE PREMIER.

§. I.

Le Groenland.

Sa situation. LE Groenland est borné au midi, par l'Océan; à l'Orient, par la mer glaciale; à l'Occident, par la mer & les détroits d'Hudson & de Davis qui la séparent de l'Amérique. On est en doute si le Groenland ne va pas se joindre à l'Amérique vers le Nord'Ouest, & l'on ne peut déterminer son étendue; on fait seulement que ce pays commence au Cap Farwal, à la hauteur de soixante degrés & demi, & s'étend au-delà du quatre-vingtième, ce qui fait plus de cinq cens lieues de long. Tout le continent est hérissé de montagnes fort élevées, & toujours couvertes de neiges & de glaçons. Entre ces montagnes il se trouve des vallées, dont le sol engraisé par la fiente des oiseaux, qui y sont en grande quantité, produit de l'herbe

La Peirère.

Hubner.

fort longue, & plusieurs plantes.

Climat

Le climat, au rapport des Danois, y est assez tempéré; mais le tems est fort inconstant. Le soleil y est très-chaud & très-brillant en été: l'hiver de cette contrée n'est pas insupportable, quoiqu'il y fasse un froid très-pénétrant, qui est causé par un vent de Nord-Est; ce vent traversant tout le continent, se charge sur les montagnes de particules de glaces, qui font sur le rivage le même effet que des coups de verges. Ces particules glacées sont très-visibles, sur-tout au soleil, où on les voit reluire comme des petits fils d'argent: lorsque le tems est couvert, elles forment un brouillard épais & tombent en pluie très-fine:

Glaces.

Depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai, toutes les côtes de cette terre sont environnées de glaces fort épaisses qui en défendent l'approche & qui ne se fondent pas même en été. On y voit quelquefois des Isles de glaces d'une lieue de tour, & de soixante-dix ou quatre-vingt brasses de profondeur dans la mer. Toutes ces glaces donnent une eau douce.

Le soleil y paroît continuellement sur l'horison depuis le mois de Mai

jusqu'au mois de Juillet. Pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier il ne se montre pas, ou ne paroît que très-peu de tems; un crépuscule de plusieurs heures donne une clarté qui dédommage de l'absence du soleil. On voit souvent, sur la fin de l'été, autour de cet astre, un anneau, ou même deux ou trois, qu'on appelle *Parhélies*.

Aurore boréale.

Outre que les nuits y sont éclairées par la lune, comme ailleurs, elles reçoivent encore une lumière considérable des neiges & des glaces, dont tout le continent est couvert. Au défaut de la lune, l'aurore boréale prend sa place. Cette clarté paroît d'abord aussi-tôt que les jours commencent à diminuer, & son éclat augmente à mesure que les nuits sont longues & obscures: elle brille pendant tout l'hiver, diminue quand les jours allongent, & disparoît tout-à-fait au commencement de l'été. Toutes les fois que le ciel est serein, on voit cette lumière succéder au crépuscule; elle sautille continuellement, & jette toute la nuit une lueur qui surpasse le plus beau clair de lune. Elle se leve toujours au Nord-Ouest, & s'élance vers le Sud, en remplissant souvent tout l'hé-

misphère. Quelque tems qu'il ait fait pendant la journée, l'aurore boréale ne manque jamais de paroître à la chute du jour, pourvu que le tems soit net & calme : sa lumière est ordinairement d'un jaune blanchâtre, & éclaire assez pour qu'on puisse lire aisément.

§. I I.

Découverte du Groenland.

UN Gentilhomme de Norvege, nommé *Torwalde*, & son fils *Eric*, sur-nommé *le Rousseau*, ayant commis un meurtre dans leur pays, s'enfuirent en Islande : *Torwalde* y mourut : *Eric*, homme violent & colere, tua de nouveau un homme dans cette Isle. Pour échapper au supplice dont il étoit menacé, il prit la résolution de s'enfuir dans une terre, qu'on lui dit avoir vue à l'Ouest de l'Islande, à quatre ou cinq jours de navigation.

Eric aborda dans une petite isle, & passa ensuite dans le continent, qu'il nomma *Groenland* ; c'est-à-dire, pays verd, à cause de la verdure de ses pâturages.

Bleffkenius qui a abordé au Groenland , dit au contraire qu'on l'a appelé Pays verd , parce qu'il ne produit aucune verdure.

Trois ans après son arrivée dans ce pays , Eric retourna en Islande & se reconcilia avec les Islandois ; il leur rapporta , que la terre qu'il avoit découverte avoit beaucoup de bétail & d'excellents pâturages ; que la chasse & la pêche y étoient très - abondantes : enfin il leur fit de ce pays un tableau si avantageux , qu'un grand nombre d'Islandois se déterminèrent à l'y suivre.

Cette colonie s'établit sur les côtes orientales du Groenland , les plus voisines de l'Islande.

Quelque - tems après le fils d'Eric , nommé *Leiffe* , étant allé en Norvege , parla au Roi de la bonne terre que son pere habitoit. Ce Souverain , qui depuis peu s'étoit fait chrétien , retint *Leiffe* à sa cour tout l'hiver. Il le fit instruire dans la Religion chrétienne , le fit baptiser , & le renvoya l'été suivant à son pere , accompagné d'un Prêtre , pour instruire les nouveaux Colons. Ce Prêtre baptisa Eric & tout son peuple.

Le zele de ces Néophytes s'étant ac-

eru , ainsi que leur nombre , ils bâtirent quelques Villes , plusieurs Couvents , & un grand nombre de Paroisses. *Gardo* fut la principale de ces Villes , la capitale du Groenland , le siége de ses Evêques.

Dès ce tems - là le Groenland avoit ses habitans originaires , & le petit Etat d'Eric occupoit un terrain d'environ trente ou quarante lieues de circonférence : il payoit un tribut annuel aux Rois de Norvege , qui avoient défendu à leurs sujets d'aller au Groenland sous peine de la vie.

En 1348 une grande peste , appelée *peste-noire* , ayant fait périr une multitude d'habitans des contrées septentrionales , les voyages en Groenland commencerent à devenir fort rares ; d'autres événemens les firent cesser ; c'est ainsi qu'on a perdu alors la connoissance de ce pays.

Le Capitaine Frobisher , Anglois , fut le premier qui aborda au Groenland , ^{Forbisher ,} environ deux cens ans après le dernier ^{Voyage à la} voyage des Norvégiens , en 1576 , ^{Baie d'Hud-} son. 1577 & 1578. Il trouva sur la côte Orientale , à soixante - trois degrés huit minutes de latitude , le détroit qui

porte son nom ; il le remonta jusqu'à trente ou quarante lieues , & crut qu'il traversoit le continent ; mais il paroît qu'il s'est trompé , car si ce passage a existé , il se trouve aujourd'hui fermé par une grande quantité de glaces.

Les habitans du lieu où il prit terre attaquèrent d'abord les Anglois ; mais ils ne tintent pas long-tems ; ils s'enfuirent dans les montagnes. Trois de ces Sauvages ayant été blessés , grimperent sur les pointes les plus élevées des rochers & se précipiterent dans la mer.

Frobisher remarqua que les maisons que ces barbares avoient abandonnées, n'étoient que des tentes faites de peaux de veaux marins , étendues sur quatre grosses perches , cousues fort adroitement avec des nerfs : que toutes ces tentes avoient deux portes , l'une du côté du Sud & l'autre du côté de l'Ouest. Il emmena une femme enceinte & un petit enfant qui étoient restés dans une de ces cabanes , avec une vieille fort hideuse. Cette vieille, dont les Anglois ne voulurent pas se charger , fit tous ses efforts pour empêcher l'enlèvement de la jeune femme ; elle pouffoit des hurlemens épouvantables.

Les Anglois , pendant le tems qu'ils restèrent dans cette Isle , ne purent jamais apprivoiser les Sauvages qui l'habitoient ; ceux - ci employèrent même toutes sortes de ruses pour les faire donner dans les pièges qu'ils leurs tenoient.

§. III.

Les Groenlandois.

L'ORIGINE des Peuples de ce pays est tout-à fait inconnue : ces Insulaires Leur portrait. sont généralement petits & ramassés , leur taille n'excede point quatre piés : ils ont le visage large & plat , le nez camu , écrasé , l'iris de l'œil jaune - brun & tirant sur le noir , les paupieres retirées vers les tempes , les joues extrêmement élevées , la bouche très - grande , le bas du visage étroit , les levres grosses & relevées , la voix grêle , la tête grosse , les cheveux noirs & lissés , la peau de couleur d'olive foncée.

Les femmes sont aussi laides que les hommes ; elles leur ressemblent si fort qu'on a peine à les distinguer. Elles sont beaucoup plus petites ; elles ont les mains & les piés fort courts ; leurs ma-

Otfarius.

melles font si longues & si molles qu'elles donnent à têter à leurs enfans par-deffus l'épaule : le bout de ces mamelles eft noir comme du charbon. Leur couleur eft auffi d'un brun d'olive ; quelques perfonnes ont obfervé deux femmes & une jeune fille Groenlandoifes , amenées en Dannemarck en 1655 , & ont affuré qu'elles n'avoient de poil que fur la tête , & qu'elles n'étoient point fujettes aux indispositions périodiques de leur fexe.

M. Egede.

Ces Infulaires viennent tout blancs au monde ; cette couleur olivâtre eft la fuite de leur malpropreté : la fumée , dans laquelle ils font continuellement , la graiffe & l'huile qu'ils manient tous les jours , dont ils fe barbouillent continuellement le corps & le vifage , eft ce qui donne une couleur brune & olivâtre à leur peau.

Maladies.

Ces peuples font d'une bonne complexion ; ils ne connoiffoient aucune maladie contagieufe avant l'arrivée des Européens. Un Groenlandois qui avoit gagné la petite vérole en Dannemarck , de retour en fon pays , en 1733 , la communiqua à fes compatriotes : le froid du pays empêcha l'éruption des boutons.

boutons. Comme on n'avoit dans ce pays aucune connoissance de cette maladie, ni des remedes qui y sont propres, elle enleva plusieurs centaines d'habitans ; les autres nes'en garantirent qu'en abandonnant les malades & le canton où ils étoient.

Le scorbut est une maladie plus commune, & pour ainsi dire la seule du pays. Ces Sauvages le guérissent avec du cochléaria qui croît sur leur terrain, ou avec une certaine plante, dont les feuilles sont fort épaisses & d'un goût très-piquant.

Ils ne connoissent ni médecins ni chirurgiens ; si quelqu'un d'entr'eux a une blessure, il couvre la plaie avec une fangle de peau : elle se guérit ordinairement en peu de jours. Ils ont une espèce de charlatans ou forciers qui abusent très-souvent de leur simplicité : quand quelqu'un est attaqué d'une maladie considérable, ces charlatans tournent autour de lui, tiennent toutes sortes de postures extravagantes, font des tours d'adresse, à peu près comme nos escamoteurs. Ils feignent d'arracher de la partie affectée du malade une griffe ou un nerf, ou quelqueau-

tre partie d'un animal ; ils la montrent ensuite avec un air satisfait , en assurant un malade que la cause de son mal est ôtée. Presque toujours le malade guérit , soit parce que ce stratagème calme ses craintes , soit parce que sa constitution est forte & bonne , & cette guérison soutient le crédit de l'imposeur. Ces charlatans débitent des chapelets, faits de petits os, ou d'autres matières : ils font mettre ces bagatelles au cou , & leur attribuent la vertu de conserver la santé , de porter bonheur dans les entreprises.

Ces peuples sont rarement malades & parviennent à un âge assez avancé : la seule incommodité à laquelle ils soient sujets , & qui est fort commune parmi eux , est la cécité. Comme ils sont continuellement éblouis par l'éclat de la neige & aveuglés par la fumée , dont leurs habitations sont toujours remplies , la plupart perdent la vue en avançant en âge.

Leur caractère.

En général les Groenlandois sont fort simples , sans être stupides : quoiqu'ils n'aient ni loix ni regles de bienséances & de politesse , ils sont sociables , paisibles & secourables entr'eux. L'union & l'égalité dans laquelle ils vivent est

admirable : leur amitié ne se montre point par des complimens & par des révérences. Quand quelqu'un arrive chez un autre pour lui faire visite on ne le salue point en entrant : on le reçoit sans se déranger ; on lui montre simplement du doigt une place pour s'asseoir ; il s'y place : s'il veut se retirer, il se leve, s'en va, sans autre cérémonial. L'envie, la haine, la trahison, les voies de fait, sont inconnues parmi eux : ils n'ont jamais de guerre avec leurs voisins ; leurs armes ne sont que pour la chasse.

La jeunesse est d'une sagesse exemplaire ; rarement on entend parler de débauches entre les deux sexes. Les Danois ont souvent eu envie de séduire quelques filles du pays ; mais jamais ils n'ont pu en venir à bout.

Ces Insulaires ne prennent aucune Leurs mœurs. précaution pour la sûreté de leurs effets ; cependant il ne s'y fait aucun vol : une espèce d'instinct les porte à éviter tout ce qui peut leur être nuisible & les détermine au bien. Un Groenlandois, ne pouvant seul suffire aux exercices qui lui fournissent sa nourriture, est obligé de se conserver l'amitié des autres, de partager leurs travaux pour

qu'ils partagent les siens , de contribuer à la chasse , à la pêche , s'il veut participer au produit. L'un ne possédant que les mêmes choses que l'autre , il n'est pas tenté de lui ravir un bien qu'il ne desire pas , & qu'il ne seroit point difficile de lui reprendre la nuit , ou en son absence.

Leur façon de penser n'est pas de même à l'égard des étrangers ; ils les estiment beaucoup moins qu'eux , & ils sont persuadés que les autres Nations viennent de la leur. Ils ne leur sont honnêtes & affables que par crainte , parce qu'ils les regardent comme plus forts & plus braves qu'eux : ils les voient sans scrupule lorsqu'ils peuvent le faire avec sûreté , & s'ils reçoivent du bien d'un étranger, ils ne lui en marquent pas la plus légère reconnoissance. On rapporte un trait qui caractérise la haine féroce qu'ils ont pour eux. Quelques-tems avant l'établissement de la colonie Danoise, un matelot s'étant trop avancé dans le pays fut assommé par des Groenlandois : ils sucèrent son sang avec beaucoup d'avidité , par des ouvertures qu'ils lui avoient faites en différents endroits du corps,

§. IV.

Habillements des Groenlandois.

L'HABILLEMENT des Groenlandois est un surtout étroit , fait de peau de daim ou de chien-marin : il a des manches & un capuchon , comme l'habit des Moines ; il descend jusqu'aux genoux ; il est taillé en pointe pardevant & par derriere. En été ils portent le poil en dehors ; en hiver ils le mettent en dedans : leurs culottes & leurs bas sont de la même peau que l'habit.

Habille-
ment
des hommes.

Comme ils ne connoissent ni lin ni chanvre ils ne font aucun usage du linge : leurs chemises sont faites d'intestins de poissons , cousus avec des nerfs fort déliés : ils portent quelquefois des camisoles faites de peau d'oiseaux.

Lorsqu'ils vont à la pêche des baleines ils couvrent leurs habits ordinaires d'une casaque de peau de veau-marin , sans poil & assez large : la culotte & les bottes tiennent à ce surtout , ne font qu'une seule piece , qui est si bien cousue que l'eau ne peut la pénétrer nulle part. Cette casaque a , dans l'endroit

qui est devant la poitrine , une petite ouverture bien bouchée avec une cheville ; cette ouverture leur sert à enfler la casaque en la remplissant d'air : ils la referment exactement & se soutiennent sur l'eau : à mesure qu'ils augmentent le volume de ce surtout , en soufflant par la petite ouverture du haut , on les voit monter sur l'eau , au point qu'ils s'y tiennent droits & qu'ils peuvent presque marcher sur la surface de la mer. S'ils veulent enforcer ils débouchent le petit orifice, descendent à proportion que diminue l'air qu'ils y ont introduit , vont , par ce moyen , sous les eaux à une profondeur considérable , & s'y tiennent très-long-tems. Ces Sauvages sont d'ailleurs excellents plongeurs.

La Peyrere , dans sa relation du Groenland , rapporte que le Gouverneur de Kolding , en Jutland , Province de Dannemarck , avoit un Groenlandois qui alloit sous l'eau comme un poisson , & qui étoit très-adroit à pêcher des perles fines. L'avidité de ce Gouverneur coûta la vie à ce malheureux : son maître l'envoyoit sous l'eau comme un barbet , le faisoit plonger si souvent,

même dans les glaçons , qu'il y mourut.

Les Groenlandoises different peu des hommes dans leurs habillemens : leur ^{Habillement des femmes.} surtout est fait de la même façon , il est seulement un peu plus large & plus élevé sur les épaules. Elles portent des bas & des culottes comme les hommes ; quelquefois en hiver , elles mettent trois ou quatre de ces caleçons l'un sur l'autre : c'est dans ces caleçons que sont leurs poches , & qu'elles ferment ce qu'on leur donne.

Sur le portrait qu'on a vu de ces ^{Leur coquetterie.} femmes on auroit peine à les soupçonner de coquetterie ; cependant l'ambition de paroître charmantes les possède tout autant que les femmes de nos climats : elles ne manquent pas d'employer , pour y parvenir , les moyens les plus analogues à leurs vues & au goût de ceux qu'elles veulent captiver. Elles ramassent tous leurs cheveux en queue , les nouent si serrés & si près de la tête , qu'ils se tiennent droits : des petits morceaux de verre ou d'os de poisson sont les ornemens dont elles les parent ; ils leur tiennent lieu de pompons & d'aigrettes. Leurs oreilles , leur cou , leurs bras , & leurs souliers , sont ornés de

la même façon. L'usage de se farder le visage est aussi pratiqué par les plus coquettes de ces femmes : leur fard consiste à se broder sur les joues , autour des yeux & de la bouche différentes figures avec un fil enduit de noir de lampe , qu'elles passent entre la chair & la peau : ce fil , ainsi inséré , laisse des traces ineffaçables. Malgré le desir de plaire & le soin que ces femmes apportent à leur parure , leur malpropreté ne les rend pas moins dégoûtantes que les hommes , aux yeux des Européens. Les uns & les autres ne se lavent que très rarement ; & , quand cela leur arrive c'est leur urine qui leur sert à cet usage : en tout tems leur langue leur sert de mouchoir & de serviette.

Leur malpropreté.

§. V.

Habitations des Groenlandois.

LES habitations de ces Sauvages n'ont , ainsi qu'on le doit penser , ni goût ni élégance : elles mettent à l'abri des injures de l'air , & rien de plus. Ils en ont de deux sortes , maisons d'hiver & maisons d'été : les premières sont les

plus grandes ; elles ont environ vingt piés en quarré. Dès que l'hiver approche , les femmes , les architectes , les maçons , jettent leur plan & bâtissent. Ces maisons sont construites de cailloux ou de morceaux de roc, si bien liés avec de la terre & de la mousse que le vent ne peut y pénétrer : elles ne portent guere que quatre piés d'élévation ; les fondemens n'en ont que deux ou trois : le toit est formé par des lattes , posées sur le haut des parois & couvertes de gazons. Ces maisons sont éclairées par quelques fenêtres , placées çà & là : des membranes de boyaux de veaux-marins , ou d'autres poissons , bien cousues & jointes avec de petits nerfs leur servent de vitres. L'entrée de ces cabanes est creusée sous terre , n'a pas plus de deux ou trois piés de hauteur , est allongée & disposée en zigzag pour empêcher le vent d'y entrer : cette ouverture est toujours tournée du côté de la mer , & une peau de veau-marin y sert de porte.

Une habitation telle qu'on vient de la dépeindre renferme quelquefois sept ou huit familles , c'est-à-dire toute la parenté , & tout le monde y vit en bonne intelligence. Chaque famille cou-

che ensemble ; le pere & la mere au milieu , les garçons à côté du pere , & les filles à côté de la mere : une peau tendue à la longueur de quatre piés , sépare le lit d'une famille de celui de l'autre. Tous ces lits sont rangés d'un même côté : ils ne sont composés que de quelques planches , portées sur des pierres , à un pié de terre , & garnies de peaux avec leurs poils.

Leurs meubles.

Les maisons des Groenlandois ne renferment aucuns meubles inutiles , tout y donne des leçons de la plus stricte économie : quelques plats , une lampe , un chaudron fait de pierre ; voilà ce qui compose tous les meubles du ménage & les ustensiles de cuisine. Le garde-manger où ils conservent leurs provisions pour l'hiver , est un trou fait en terre à la porte de leurs maisons & recouvert de pierres : ce qu'ils prennent pour le tems froid ils le couchent sur la terre , le couvrent de neige , & cela suffit pour le garantir de la corruption pendant plusieurs mois. Un grand canot renversé contre la maison leur sert de magasin ; c'est là qu'ils conservent leurs effets les plus précieux , qui sont des pelteries. Leur lampe est de figure longue

& assez creuse ; on y entretient perpétuellement pendant l'hiver une flamme claire , par le moyen d'une mèche imbibée d'huile ou de graisse. Un chaudron d'une grandeur proportionnée à la famille est suspendu à une des lattes du toit , au - dessus de la lampe , qui sert à la fois à échauffer la maison , à éclairer & à faire la cuisine. Chaque famille a cette espèce de poêle devant son lit.

Quelques-unes de ces maisons sont tapissées de peaux , dont le poil est contre les parois ; ce qui produit une chaleur si grande que les habitans s'y tiennent le corps nud ; l'air chaud qu'on y respire est si infecté par l'odeur de l'huile , de la graisse , du poisson pourri , par les exhalaisons du corps malpropre de ces Sauvages , qu'il cause des évanouissemens aux étrangers, & ce qui inspire un dégoût insurmontable , c'est la vermine qu'on y voit courir par-tout.

Lorsqu'il leur arrive quelque étranger en visite , ils ne le couchent point avec eux , quand même il seroit de leur nation ; ils détachent une planche & une peau de leur lit , les placent dans

un endroit particulier ; c'est là que l'étranger va se reposer.

Les Groenlandois habitent leurs maisons d'hiver depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai ; alors ils les abandonnent pour quelque-tems s'ils restent dans le voisinage , & pour toujours s'ils trouvent un endroit plus avantageux pour la chasse ou pour la pêche. Ceux qui ont quitté leurs habitations & qui arrivent là par hazard, s'emparent de ces maisons abandonnées & s'y établissent.

Leurs maisons d'été ne sont autre chose que des peaux de chiens-marins , étendues sur des perches , plantées en terre en arrondissant , & rapprochées par le haut , de façon qu'à leur sommet il n'y a pas plus de trois à quatre piés de circonférence. Chaque famille a son habitation particulière , qu'elle tapisse en dedans de peaux de daims ou autres lorsqu'elle en a les moyens. Ces cabanes sont moins malpropres que celles d'hiver ; elles ont de même chacune une lampe , surmontée du chaudron qui sert à faire la cuisine.

§. VI.

Mets & Repas des Groenlandois.

IL est aisé de concevoir que ce peuple , habitant d'une terre qui ne produit rien , est réduit à la nécessité de vivre de viande & de poisson. Ces Sauvages savent supporter la faim dans les occasions avec une constance incroyable ; mais aussi ils dévorent quand ils ont de quoi manger.

Le tems de leur repas n'est point fixé : ils mangent quand ils ont besoin de manger. S'ils sentent de l'appétit pendant la nuit ils se levent pour le satisfaire. Ces Sauvages , comme tous les autres Sauvages , n'ont presque que des idées relatives à l'entretien de leur existence ; tout ce qui peut y servir est ce qui les affecte plus particulièrement. S'ils entrent dans une maison , ils examinent d'abord ce qu'il peut y avoir de bon à manger , & ils le dévorent des yeux. Les daims , les lièvres , les chiens de mer & de terre , les oiseaux , les poissons , font leur principale nourriture. Ils mangent leur viande , tantôt Assaisonne-
mens,

cuite , tantôt crue , sèche ou demi pourrie , suivant que la faim les presse. Dans un besoin pressant ils coupent un morceau de leur habit ou de leurs souliers , le font bouillir dans l'eau & le mangent : ils ne trouvent rien de trop coriace. S'ils ont du poisson frais ils le font cuire à l'eau pure , sans sel ; ils y mettent seulement un peu d'huile ou de graisse de poisson : quand il est à demi cuit , ils boivent le bouillon entr'eux ; ils mettent ensuite le poisson ou la viande à terre , entre leurs jambes , & la mangent. Ceux qui ont des plats s'en servent ; mais jamais on ne les lave , quand même les chiens y auroient mangé. Ces Insulaires font aussi sécher au soleil une grande quantité de saumons ou de loddes pour leurs provisions d'hiver , & ils les mangent secs , sans les faire bouillir. Le sang de chien - marin est pour eux une chère délicate : lorsqu'ils prennent un de ces animaux , ils ont grand soin d'empêcher qu'il ne perde son sang ; ils le conservent précieusement pour eux-mêmes ; ils n'en donnent point à leurs femmes. Quand ils en ont beaucoup , ils le boivent pur ; quand ils en ont peu , ils le jettent dans leur chau-

dron pour donner un bon goût à leurs viandes.

Les Groenlandois mangent seuls: ils se font servir par leurs femmes, qui n'osent toucher à aucuns mets que leurs maris ne se soient levés. Ces hommes grossiers abusent de la supériorité que la force leur donne sur les femmes: ils maltraitent de la maniere la plus brutale celles qui négligent de se prêter à cette indigne servitude, & ces malheureuses victimes de leur férocité n'en conservent pas le moindre ressentiment.

Ils n'ont pour boissons que de l'eau pure & de l'huile de baleine. Les Euro-Leurs boissens. péens ont accoutumé quelques-uns de ces Sauvages à boire de l'eau-de vie, & ils en supportent beaucoup avant que d'être ivres; cela vient sans doute ou de ce que l'huile & la graisse, dont leur estomach est enduit, facilite un passage si rapide à cette liqueur, que les particules spiritueuses n'ont pas le tems de monter au cerveau, ou de ce que ces particules s'enveloppent, s'embarassent dans cette graisse & perdent leur force & leur activité. Ils n'ont jamais pu s'accoutumer à fumer du tabac; il leur paroît trop piquant sur la langue.

§. VII.

Occupations des Groenlandois.

Chasse &
pêche.

CES Insulaires n'ont point d'autres occupations que la chasse & la pêche ; ils y sont infatigables & fort adroits. Le besoin & le défaut de matériaux convenables leur ont fait imaginer des instruments si ingénieux & des artifices si bien raisonnés , qu'ils sont dignes d'admiration. Les hameçons de leurs lignes étoient d'os autrefois ; aujourd'hui les Danois & les Hollandois qui fréquentent ces côtes , leur en fournissent de fer. Ils ont des filets de différentes especes : ceux à petites mailles sont faits de nerfs de daims , tricotés & entrelassés fort proprement ; les autres sont tissus de fil de barbe de baleines , minces & longs. Ils manient tous ces filets avec une dextérité singulière , & prennent beaucoup de poisson. Ils se servent aussi d'un harpon qui a une pointe d'os ou de fer , pour darder les chiens de mer & les baleines. Pour ne pas perdre ces instruments , s'ils manquent le poisson , ou s'ils s'en détachent, ils ont soin de lier

au milieu du harpon une vessie de chien de mer : cette vessie soufflée flottant toujours sur l'eau , leur indique l'endroit où ils peuvent trouver leur instrument.

Les fleches dont ils se servent pour la chasse varient en grosseur , suivant l'espèce d'animaux à qui ils en veulent. Celles destinées pour chasser les daims , les cerfs , les lièvres , & les gros oiseaux aquatiques ont une pointe d'os ou de fer ; les autres propres à la perdrix & autres oiseaux , n'en ont point. Les aîles de ces flèches sont de plumes de corbeaux.

Les femmes aident à leurs maris lorsqu'elles n'ont rien à faire dans l'intérieur de leurs maisons : elles sont chargées du détail de la maison , de faire la cuisine , de l'éducation des enfants , de coudre les habits & les instrumens de la chasse & de la pêche.

Les Groenlandois ont de deux sortes Leurs canots. de canots , les uns pour la pêche , & les autres pour voyager ou pour changer d'habitation. Les premiers sont petits , longs , étroits , & ne portent qu'un homme : ils sont construits par l'assemblage de quelques longues perches , liées avec de minces lames de barbes de baleine , & couvertes de peaux de veaux marins ,

bien cousues avec des nerfs , à l'exception d'un trou au milieu , qui a un rebord de côtes de baleines , pour empêcher l'eau d'y entrer : cette ouverture est pratiquée , de façon qu'un homme seul peut s'y tenir & s'asseoir dans le canot en étendant ses jambes en devant. De ce rebord il s'élève tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps , & qui empêche l'eau de pénétrer dans la barque : toutes ces coutures sont enduites de graisse & de gaudron. On ne se sert pour ces barques que d'une rame, qui est terminée à chaque bout par une espèce de palette , comme celle d'un batoir , en la tournant alternativement à droite & à gauche. La façon dont un Groenlandois est arrangé dans son canot , le met absolument à l'abri du naufrage , & le fait tenir la mer dans un tems où une de nos chaloupes n'oseroit sortir. On voit avec surprise un de ces hommes , & son canot renversés par une vague , se relever fort adroitement & continuer à voguer sans aucune crainte. Ceux qui n'ont point vu ces canots en mer , ne peuvent concevoir la rapidité avec laquelle ils fendent les flots : la

chaloupe la plus légère , dans laquelle quatre hommes employent la force des rames , ne peut les suivre. Ces canots ont environ dix - huit à vingt piés de long ; ils sont si légers , que lorsqu'un de ces Sauvages craint quelque surprise en mer , il vogue à terre , charge son canot sur ses épaules , & s'enfuit aisément jusque sur les montagnes.

Les autres canots , qu'ils appellent *canots de femmes* , parce qu'elles y font les fonctions de rameurs , peuvent contenir vingt ou trente personnes : ils sont faits avec des perches beaucoup plus grandes & plus fortes que celles des petits canots , mais lisses de même , & couvertes de peaux de veaux - marins. Ils ont l'attention de graisser souvent les coutures de ces peaux , avec le résidu que donne la graisse de baleine ou de chien-marin lorsqu'on en tire l'huile. Ces barques ont sur le devant un petit mât qui porte une voile , faite de boyaux de baleine , séchés & cousus très-ferrés. Trois ou quatre hommes peuvent en porter une assez loin , & , sans peine , traverser les glaces ; c'est de ce canot dont ils se servent , ainsi que nous l'a-

vons dit plus haut, pour conserver leur pelleteries.

§. VIII.

Mariages des Groenlandois.

CHEZ les Peuples, où la galanterie, la politesse & l'ambition sont ignorés, les mariages s'y font sans beaucoup de cérémonies. Un Groenlandois qui veut se marier n'a d'autre inquiétude que de savoir si la fille qu'il recherche est entendue au ménage, si elle fait bien coudre: celle-ci, de son côté, demande si son prétendu est adroit à la chasse, s'il y est heureux & assidu.

La mariée n'apportant point de dot, & le marié n'ayant point d'héritages à laisser à ses enfans, ils n'ont point de discussion d'intérêts, point de contrat à passer: l'affaire est presque aussi-tôt conclue que proposée. Un jeune homme a-t-il dessein de prendre une femme? il consulte ses parens & leur nomme l'objet de ses desirs. Si les parens approuvent son choix ils font parler à ceux de la fille. Ces propositions sont faites ordinairement par de vieilles femmes: elles font l'éloge du jeune homme qu'el-

les ont dessein de proposer , & font ensuite leur demande. La fille , qui quelquefois est présente , se retire par modestie. Lorsque les parens acceptent la proposition des vieilles ils rappellent leur fille pour lui en faire part : celle-ci dénoue ses cheveux , s'en couvre le visage , & se met à pleurer , pour paroître marquer quelque répugnance , mais sans accepter ni refuser. Les vieilles la prennent aussi-tôt sous les bras & l'emmenent avec elle. Quand elle est arrivée dans la maison paternelle de son futur époux , elle reste quelque-tems assise , toujours pleurant : les parens la consolent & lui disent qu'elle sera contente de son futur. Il vient ensuite lui parler à son tour : il la prie de venir sans façon se coucher à ses côtés. Elle refuse d'abord ; il redouble ses instances ; elle cède , & la consommation du mariage termine la cérémonie.

S'il arrive qu'une nouvelle mariée ait quelques raisons de quitter son mari, elle retourne chez ses parens , qui la reçoivent , & le mari est obligé de l'envoyer chercher : lorsque la mariée a déserté deux ou trois fois de chez son époux , celui-ci , pour mettre fin à cette

conduite , l'envoie rechercher par les vieilles , & les parens ne peuvent s'opposer à ce qu'on l'enleve de force. Les vieilles mettent la mariée dans un sac , que le mari a fait faire exprès , le nouent par en haut & ne laissent sortir que ses cheveux. Elles traînent ensuite ce sac jusqu'aux piés du mari : il délie le sac, aide à sa femme à en sortir, & l'embrasse ; alors elle est obligée de rester avec lui malgré elle.

Quoique ces Sauvages paroissent n'avoir ni principes ni loix sur le mariage , ils sont cependant dans l'usage de ne prendre des femmes qu'au quatrieme degré de parenté. Chaque Groenlandois n'a ordinairement qu'une femme ; cependant si son humeur ne lui convient point il en prend une autre, & il renvoie la premiere dans sa famille. Quelques-uns ont deux femmes ; mais ils donnent pour raison qu'ils ont trouvé la seconde femme plus propre à gouverner le ménage que la premiere , & qu'ils ont le moyen de les nourrir toutes deux.

Les devoirs du mariage sont sacrés parmi eux ; l'on n'y connoît pas l'adultere : lorsqu'un homme a eu des enfans d'une femme il ne la répudie jamais ; au

contraire , il lui passe ses défauts , & ils vivent dans l'union jusqu'à la mort.

Les femmes supportent , sans se plaindre , les douleurs de l'accouchement : peu de tems après elles se rendent aux soins de leur ménage. Leur tendresse pour leurs enfans n'a point de bornes ; le soin qu'elles en prennent est sans égal. Ces enfans n'ont point d'autre berceau pendant le jour que le dos de leur mere , qui leur donne à teter par-dessus ses épaules : on les sévre à trois ou quatre ans , & ils vivent ensuite dans la plus grande liberté. Quoiqu'il n'y ait pas d'exemple qu'un Groenlandois ait corrigé son enfant, celui-ci n'en est pas plus enclin au libertinage : sans avoir l'apparence de cette soumission aveugle qu'on voit pour les parens , dans les enfans bien élevés de nos climats , ceux de ces Sauvages leur obéissent aveuglément & restent auprès d'eux jusqu'à leur mariage.

§. IX.

*Arts, Sciences & Commerce des
Groenlandois.*

Sciences.

LA façon de vivre de ces Indiens annonce assez qu'ils n'ont aucune idée des Sciences ni des Arts; ils ignorent absolument ce qui s'est passé avant eux; ils ne savent même pas quel est leur âge.

Ils caculent cependant par le cours de la lune, le tems où les baleines reviennent sur leurs côtes, & se trompent rarement. Lorsqu'ils sont sur mer la petite & la grande ourse, les pleïades, leur servent de bouffole.

Commerce.

Chaque famille étant pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, le commerce n'a pas lieu parmi ces peuples: celui qu'ils font avec les étrangers se réduit à très-peu de chose, parce que leurs besoins ne s'étendent pas bien loin. Leurs marchandises sont de la graisse & des barbes de baleines, des cornes de licornes, des peaux de daims, de veaux, de chiens-marins, & d'autres animaux. Ils prennent en échange de grosses étoffes de laine, de grosse toile, des chaudrons

chaudrons de fer-blanc & de laiton , du fer, &c. L'or & l'argent monnoyés n'ont aucun cours dans ce pays ; ils y sont tout-à-fait inconnus ; mais l'utilité & la rareté du fer lui donne une valeur réelle. Un Groenlandois préfère toujours une couple d'aiguilles ou un tympanon d'enfant , à une pièce d'or , qu'elle que soit sa valeur. Les aiguilles leur sont très-utiles , & le tympanon leur plaît beaucoup.

§. X.

Amusements , Usages des Groenlandois.

CES Sauvages aiment avec passion le chant & la musique. Ils ne manquent pas , chaque fois qu'ils s'assemblent , d'ouvrir leurs conférences par un repas : ils se levent ensuite pour chanter & danser au son du tambour. Cet instrument est un cercle un peu large , composé d'os d'animaux ; sur ce cercle est étendue une peau , bien ferrée tout autour. Comme ce tambour n'est par garni de peau par le bas , ils y font entrer un bâton , avec lequel ils font le plus de bruit qu'ils peuvent. Celui de la troupe qui ouvre le jeu prend le tambour , & se

Musique & danse.

met au milieu d'un cercle que les autres forment autour de lui : il chante , & accompagne du son du tambour plusieurs chansons, dont leurs voyages , la pêche & la chasse sont l'objet. Ils traitent aussi dans ces chansons d'autres faits qui les intéressent. Ils chanteront un jour , en présence des Danois , que ceux-ci étoient venus en Groenland pour tromper les pauvres habitans , attrapper leurs belles marchandises , débaucher leurs femmes , &c. Celui qui est dans le milieu du cercle danse & fait mille postures risibles en chantant ; les autres, tant hommes que femmes, chantent avec lui & sautent , tantôt sur un pié , tantôt sur l'autre : quand celui du milieu est las , un autre le remplace , & tous se succèdent ainsi , jusqu'à ce que l'excès de la fatigue les fasse , de concert , renoncer au divertissement.

Toutes leurs conférences, leurs trocs, leurs arrangements de pêche & de chasse se font en dansant & en chantant au son du tambour. Cet instrument sert encore à vider les querelles particulières : si quelqu'un d'entr'eux a reçu quelque offense d'un autre, il remet sa vengeance à la première assemblée : là , en

Dansant & chantant il se plaint de la méchanceté & de l'injustice de celui qui lui a fait quelque tort. Celui-ci se défend à son tour sur le même ton & de la même manière : les spectateurs rient & la dispute est terminée ; le plaignant & l'accusé s'en retournent bons amis. Ils estiment tant leur tambour , qu'ils font mille caresses aux étrangers qui veulent bien en jouer & l'accompagner de leur voix.

Les jeunes gens ont plusieurs jeux & exercices , relatifs à la façon de vivre de leurs peres, tels que l'arc, une espèce de jeu de paume , la course , la lutte , &c.

§. XI.

Religion des Groenlandois.

Ces Sauvages n'ont pas plus de Religion que de principes de Morale : la connoissance d'un Dieu , d'un Créateur, leur est absolument étrangere , ils n'ont pas même dans leur langue de mot pour désigner un Etre suprême.

On trouve cependant sur les côtes les plus orientales de cette Isle quelques vestiges, qui prouvent qu'il y a eu autre-

fois un culte religieux; c'est un nouveau témoignage en faveur de ceux qui prétendent que ces barbares ont exterminé ceux qui habitoient ce canton avant eux, & qui étoient vraisemblablement les descendans de cette colonie Islandoise qui y fut établie par Eric.

Ces barbares n'ont aucune idée d'Idole, de sacrifice ni d'adoration. Tous les jours sont pour eux des jours de travail: on ne voit pas qu'ils fassent jamais le moindre acte de Religion, soit aux naissances, aux mariages ou aux funérailles: ils s'imaginent que tout ce qui existe a été de tout tems, ou s'est formé de soi-même. Si on leur démontre qu'il n'est pas possible que le soleil & les corps naturels aient pu être formés, autrement que par la main d'un Créateur, de même que leurs canots, sont faits par eux, ils conviennent qu'il faut qu'il y ait eu un auteur de toutes choses; mais ils disent qu'ils ne le connoissent pas, qu'ils ne savent ni qui il est ni où il demeure. La présomption de quelques-uns d'eux s'étend cependant au point de dire, que le créateur du ciel & de la terre est le divin être de leur nation.

S'ils pendent à leur cou certains col-

liers , pour se préserver de maladies , ou pour être heureux dans leurs entreprises , ce n'est pas qu'ils conçoivent une vertu surnaturelle , divine ou démoniaque dans ces colliers ; c'est une tradition qu'ils ont reçue : ils pratiquent cet usage seulement , parce qu'ils ont appris qu'il se pratiquoit ; ils ne réfléchissent pas s'il est bien ou mal-fondé.

L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux , est l'immortalité de l'ame ; mais ils ne comprennent point la spiritualité, puisqu'ils lui supposent les mêmes inclinations qu'au corps qu'elle anime , & qu'ils croient que lorsqu'elle en est séparée , elle va revivre dans un pays abondant en pêche & en chasse. De-là , leur est venu la coutume d'enterrer avec les morts tout ce qui servoit à leur besoins.

§. XII.

Funérailles des Groenlandois.

A la mort d'un Groenlandois la famille s'assemble : son plus proche parent est obligé de le porter sur son dos jusqu'au lieu où il doit être enterré : là il étend le cadavre tout habillé dans une

fosse non creusée, mais formée par des gazons & des pierres, élevées à un pié de terre : ils déposent à côté du mort tous ses ustensiles de pêche & de chasse après les avoir mis en pièces. Ils couvrent ensuite le corps de deux peaux de veaux-marins, & la fosse entière de pierres & de gazons. Cette cérémonie est toujours accompagnée de beaucoup de plaintes & de lamentations.

La famille s'assemble auprès du mort trois fois par jour, quelques tems après l'enterrement, ensuite de tems en tems pendant l'espace d'une année. Les parens s'y asseyent à terre, posent leurs coudes sur leurs genoux, leur tête sur leurs mains, & pleurent dans cette situation. Si quelqu'un meurt sans laisser de parens tout le monde l'abandonne, & le corps reste où il est mort. La cause de cette désertion vient de la persuasion où ils sont, qu'un cadavre communique une grande impureté à ceux qui le touchent, à l'exception de son plus proche parent.

A l'égard des enfans qui sont morts ils ont une superstition singulière. Ils mettent à côté de lui la tête d'un chien, dans la crainte que cet enfant ne con-

noissant pas bien le pays des ames , il ne s'égare en chemin. Ce chien doit , suivant eux , lui montrer la bonne voie , ou plutôt le conduire au séjour des ames.

§. XIII.

Langue Groenlandoise.

LA langue de ces Sauvages est d'une singularité qui la rend étrangere à toute autre : elle ne ressemble ni au Norvégeois ni à l'Islandois, ni à la langue des habitans de l'Amérique septentrionale. La prononciation en est extraordinairement difficile : en serrant la langue contre le palais & les dents ils font des contorsions risibles & forment des sons inimitables & inexpressibles. On assure que cette langue a beaucoup de grace par le son des mots : qu'elle est très-ingénieuse & très-expressive pour les tournures ; qu'elle ne paroît pas même aussi rude qu'on le présumeroit , chez un peuple aussi simple , aussi grossier , aussi sauvage que les Groenlandois. Les femmes ont une dialecte particulière.

Hiv

§. XIV.

Histoire Naturelle du Groenland.

Productions.

LE terrain des vallées étant une espèce de tourbe fort grasse, les choux & les raves sont les seules plantes qui y viennent assez bien. On ne voit d'arbres en cette terre qu'en avançant vers le continent, & les seuls qui y croissent sont des saules, des bouleaux & des aulnes. Il s'y trouve aussi quelques buissons de genévriers, de groseilliers, de mûriers ; mais ils ne produisent que de mauvais fruits.

Quadrupèdes.

Les quadrupèdes qui se trouvent dans le Groenland, sont des daims, des rennes, des renards, des loups, des chiens sauvages, des rats & des lièvres. Ces derniers animaux ne diffèrent des nôtres que par leur petitesse & leur couleur, qui est grise en été & blanche en hiver.

Chiens sauvages.

Les chiens sauvages paroissent faire une espèce particulière ; ils ont le nez allongé, les oreilles élevées & fort pointues : ils ne peuvent aboyer, ils ne font que gronder & hurler : leur pol-

tronnerie les rend peu propres à la chasse.

Auprès du continent il y a plusieurs petites Isles, dans lesquelles les Groenlandois entretiennent plus de quatre mille de ces chiens. Ils les nourrissent avec une espèce de mousse de mer, des moules & de la graisse de chien de mer, lorsqu'ils en ont trop pour eux-mêmes; ensuite ils chassent ces chiens comme le gibier, les tuent, les laissent sécher à l'air & les mangent avec beaucoup de plaisir.

Les oiseaux terrestres du Groenland sont des moineaux, des pies, des corbeaux, des perdrix ou gelinotes blanches, des aigles, des faucons.

La perdrix est blanche & tachetée de noir sur les ailes; ses pattes sont revêtues de petites plumes qui les garantissent du froid. Ces oiseaux sont plus accoutumés à courir qu'à voler, & l'on n'a point de peine à les prendre. La perdrix, contre l'ordinaire de ces oiseaux, passe l'hiver dans le pays: elle se nourrit de la même herbe que paissent les rennes & les chevreuils de cette contrée. On remarque qu'elle amasse sa nourri-

ture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas dans son nid.

Oiseaux
aquatiques.

Les oiseaux aquatiques les plus remarquables de cette Isle sont le ratsher ou conseiller, le lumb, la mouette, le bourg-maitre, le strundjager ou chasseur-merde, le perroquet - plongeon, le kirmew, le mallemucke.

Le *Ratsher* ou *Conseiller* a été nommé ainsi à cause de sa beauté, de son air grave & majestueux. Cet oiseau a le bec aigu, étroit & mince; son pié est formé par trois ongles, joints ensemble par une membrane noire; ses jambes, peu hautes, sont de la même couleur, ainsi que ses yeux: lorsqu'il vole sa queue longue & large forme un très-bel éventail; son corps est bien proportionné, & d'une blancheur qui surpasse celle de la neige: cette couleur contrastant agréablement avec le noir de son bec, de ses yeux, de ses pates, en fait un des plus beaux oiseaux du monde. Il se repaît de poisson & de fiente de cheval ou veau - marin: il se perche même sur le corps de cet animal, quoique vivant. Cet oiseau est si peu farouche qu'on peut le tuer à coups de croisse de fusil.

Le *Lumb*, qui est gros comme un canard, n'a de remarquable que son attachement pour ses petits. De son nid, situé sur le plus haut des rochers, il les transporte ordinairement dans l'eau en les prenant dans son bec. Il les aime si fort qu'il se laisse tuer plutôt que de les abandonner : lorsqu'on les attaque ils les fait nager auprès de lui & les couvre de ses aîles.

La *Mouette* ou *Kutgchef*. Le mot de *kutgchef* que cet oiseau semble prononcer en criant, lui a fait donner ce nom. Il est aussi gros qu'une mouette ordinaire : les matelots le prennent avec des hameçons amorcés de graisse de baleine & attachés au bout d'une ligne. Ce qu'on remarque de particulier à l'égard du *kutgchef*, c'est que le *Strundjager* le poursuit jusqu'à ce qu'il ait fienté ; alors ce dernier reçoit cette fiente, l'avale avant qu'elle tombe dans l'eau, & laisse le *kutgchef* tranquille. Celui-ci nage toujours la tête haute & contre le vent. Lorsque les *kutgchefs* sont en troupe, ils se pressent les uns contre les autres pour mieux résister au vent ; de cette manière ils fendent l'air avec une vitesse incroyable, & leur vol est ferme &

assuré. Cette espèce de mouette a fort peu de chair, excepté aux cuisses & à la poitrine.

Le *Bourg-Maitre* a été nommé de cette maniere, parce qu'étant le plus gros des oiseaux aquatiques de ce canton, il est considéré comme le roi de tous les autres. Il a le bec crochu, étroit, épais, jaune, & relevé en bosse dans sa partie inférieure : il niche dans les plus hautes fentes des rochers, hors de la portée du fusil ; il paroît terrible aux mallemukes : dès que ceux-ci voyent le bourg-maitre béqueter une baleine, où ils sont l'un & l'autre, ils se laissent battre par cet oiseau sans lui résister.

Le *Strundjager* ou *Chasse-merde*, est de la grosseur d'une mouette ; son plumage est ordinairement brun sur le dos & blanc sur le ventre. Le nom de strundjager lui a été donné de l'inclination qu'il a pour la fiente de la mouette : c'est la seule singularité qu'il offre.

Le *Perroquet - plongeon* a le bec le plus singulier. Quoiqu'on lui ait donné le nom de perroquet, il n'a cependant rien qui lui ressemble : son bec est fort large, rempli de petites rayes de diverses couleurs, pointu par-dessus &

par-dessous : la pointe de dessus est un peu courbée , & celle de dessous est oblique : ces deux parties du bec ont environ trois pouces de large & autant de long chacune : au - dessous & au-dessus du bec quatre entailles se joignent ensemble, représentent de chaque côté un demi-cercle : le vuide qui est dans ces entailles offre la même figure ; le plus haut de ces intervalles est noir , quelquefois bleu , & aussi large que les trois autres : au-dessous , & de chaque côté de ce même intervalle , est un trou un peu long ; c'est , sans doute , ce qui forme ses naseaux. L'entre-deux , dans la partie inférieure du bec , qui correspond à celle d'en haut , est un peu plus large : près de cette partie supérieure , du côté de l'œil , est un cartilage long, blanchâtre , & rempli de trous ; au-dessus de ce cartilage , vers le dedans du bec , est une espèce de nerf qui s'étend aussi à la partie inférieure , & qui sert à ouvrir & fermer le bec. Cet oiseau a les pattes formées de trois doigts , liés par une peau rouge , armés chacun d'un ongle extrêmement court , mais très - fort ; ses jambes sont assez courtes , de couleur rouge , & la mar-

che ressemble à celle de l'oie ; un petit cercle rouge entoure les yeux : ce cercle est surmonté d'une sorte de petite corne toute droite ; au dessous de l'œil est encore une autre petite corne noirâtre. Sa queue est courte ; la partie supérieure de sa tête , jusqu'aux yeux , est noire ; le reste est d'un beau blanc , ainsi que le cou ; un cercle noir semble lui faire un collier : son dos & le dehors de ses ailes sont noirs aussi ; mais le ventre est blanc. Ces oiseaux se tiennent long-tems sous l'eau & se nourrissent de petits poissons. Leur chair est d'assez bon goût.

Le *Kirmew* a le bec fort mince, fort pointu , & aussi rouge que du sang : les griffe & la peau de ses piés sont aussi de cette couleur. Il paroît fort gros , surtout dans le tems qu'il se pose à terre , parce que sa queue & ses ailes sont d'une grandeur extraordinaire ; mais après l'avoir plumé on ne lui trouve pas plus de chair qu'à un moineau. Le dessus de sa tête est noir & a la figure d'un capuchon : tout son corps est d'une couleur argentée , ou d'un blanc gris , à la réserve des côtés du dessous des ailes , de la queue , qui sont aussi blancs que

la neige : les plumes des aîles sont noires d'un côté. Cette diversité de couleurs dans toutes les parties du corps , rend le kirmew un oiseau fort agréable : ses œufs sont fort bons , & ont à peu près le même goût que ceux des vanneaux : le jaune en est rouge & bleuâtre ; cet œuf a une de ses extrémités fort pointue. Le kirmew vole courageusement contre ceux qui approchent de son nid , les mord , & fait de grands cris.

Le *Mallemucke*. Son nom est composé de deux mots allemands, *malle* & *mucke*. Le premier signifie *fou* & le second *moucheron* : ce nom a été donné à ces oiseaux, parce qu'ils se laissent tuer facilement & qu'ils s'attroupent comme des mouchérons ; il y a beaucoup de variété dans leurs couleurs, les uns sont tout gris, les autres moitié gris moitié blancs ; peut-être cette différence est-elle celle du mâle à la femelle. Ils volent comme la mouette , en frisant l'eau , & ne remuant les aîles que fort peu : lorsqu'ils sont posés , ils ne peuvent prendre leur essor , s'ils ne trouvent quelque pente , à cause de la longueur de leurs aîles : il n'est peut-être pas d'oiseau plus vorace que celui-ci : dans le tems de la pêche des baleines

il se perche sur ces animaux , quoique vivants , & leur enleve de gros morceaux de graisse à coups de bec. Son adresse à se procurer une grande force , n'est pas moins remarquable que sa voracité : en étendant sur l'eau ses aîles , qui sont fort grandes , il s'aide de ses larges pattes , & enleve , au moyen de ces appuis , des morceaux de graisse beaucoup plus pesants qu'on ne pourroit se l'imaginer. Tandis que les pêcheurs sont occupés à dépecer une baleine , ces animaux viennent en si grande bande , qu'on est obligé de les chasser ; mais ils sont si avides de la graisse de ce poisson , & si stupides , que , quoiqu'on les frappe à grands coups de bâtons , ils ne s'envolent point & se laissent assommer : il est vrai que leurs plumes sont si ferrées , si épaisses , qu'il faut plus d'un coup de bâton pour en tuer un. Ces oiseaux avalent tant de cette graisse qu'on les voit quelquefois s'agiter violemment dans l'eau pour rendre ce qu'ils ont mangé : ils ne l'ont pas plutôt rendu qu'ils s'en remplissent de nouveau , jusqu'à ce qu'ils tombent par un excès de satiété : lorsqu'une baleine est blessée , on voit une prodigieuse quantité de

mallemuckes suivre la trace de son sang : si elle est morte ils se reposent sur son corps & servent à la faire déconvrir. Cet oiseau n'a que très-peu de chair ; elle est d'un mauvais goût & fort coriace ; on ne peut en manger qu'après avoir pendu l'animal par les jambes l'espace de deux ou trois jours , pour laisser écouler l'huile dont il est rempli , & l'avoir fait tremper quelques heures dans l'eau douce.

Tous ces différens oiseaux ne viennent dans cette Isle qu'après l'hiver ; ils n'y demeurent qu'autant que le soleil est sur l'horison. Dès que cet astre commence à disparoître , & que le froid augmente , ils s'en retournent ; chaque espèce s'attroupe à part , prend son vol pour un autre climat.

Les rivières & les ruisseaux sont remplis de truites , d'écrevisses , sur-tout de saumons.

Poissons
d'eau-douce.

La mer qui baigne ces parages est extrêmement poissonneuse ; il n'y a point d'espèce de poisson qui ne s'y trouve en abondance ; mais nous ne d'écrirons ici que ceux qui peuvent intéresser par une forme ou des propriétés singulieres : tels sont les veaux ou chiens - marins ,

les chevaux ou bœufs-marins , la baleine , le poisson à scie , la licorne , le hanneton-marin & l'entonnoir de mer.

Le *Veau* ou *Chien-marin* a la tête semblable à celle d'un chien , les oreilles écourtées , la forme d'un veau , & fix à huit piés de long : leurs quatre piés ressemblent à des pattes d'oies , sont garnis de cinq griffes , jointes par une membrane noire : au-dessous du museau , & sur les yeux , en forme de sourcils , ils ont une barbe & quelques poils ; mais rarement plus de quatre en ces derniers endroits. Leur peau est couverte d'un poil court : ils sont de diverses couleurs & marquetés comme les tigres ; leurs dents sont aussi affilées que celles d'un chien , & peuvent couper un bâton gros comme le bras. Ces animaux vont à terre paître l'herbe & se reposer ; leur queue est fort courte ; ils aboyent comme des chiens enroués ; leurs petits miaulent comme des chats. Lorsqu'on veut les tuer on avance sur la glace en faisant de grands cris ; alors ils levent le museau & allongent le cou comme des levriers : on leur donne des coups de bâton sur le museau , ils sont bien-tôt étourdis ; mais

les tuer promptement ; sans cela , ils se relevent & se défendent en mordant. Il y en a même qui courent après ceux qui les attaquent avec autant de vitesse qu'une personne , quoique leurs pattes de derriere ne leur servent qu'à se traîner , & qu'ils paroissent plutôt ramper que marcher. Outre qu'ils ont une odeur insupportable , ils lancent encore quelquefois derriere eux une fiente empestée , qui fait arrêter ceux qui les poursuivent. Leur graisse sert à faire la meilleure huile de poisson : leur chair est de mauvais goût & très-huileuse.

Les *Veaux* ou *Chiens de mer* sont de la plus grande utilité à tous les Sauvages du Nord : la chair leur sert de nourriture , le sang de médecine , la peau d'habillement & de cordages pour leurs bateaux. Ils trouvent encore dans les intestins , les nerfs , les fibres , les tendons , & les os de cet animal , de quoi faire des vitrages , des voiles , du fil à coudre , de la ficelle , & les ustensiles de leurs ménages , de chasse & de pêche.

Le *Cheval* ou *Bœuf-marin* ou *Vache-marine* ressemble beaucoup à l'animal qu'on vient de décrire , à l'exception qu'il est gros comme un bœuf : sa peau a environ

un pouce d'épaisseur sur-tout auprès du cou : quelques-uns l'ont couverte d'un poil gris ou jaune , d'autres d'un poil rouge. Leur gueule est comme celle d'un lion. Ils ont à la mâchoire d'en haut deux dents recourbées , pesantes , solides , légèrement cannelées , & longues d'un pié , quelquefois de deux , & même davantage : ces deux dents sont si blanches qu'elles ont été long-tems aussi estimées que l'ivoire. Les bœufs-marins ont les yeux fort élevés au-dessus du nez & bordés de sourcils , comme les quadrupèdes terrestres : ces yeux , qui sont aussi rouge que du sang , sont affreux quand ils sont fixés sur quelque objet. Ces animaux sont furieux , pleins de courage : ils se rassemblent quelquefois en grand nombre sur la glace : pendant qu'ils y dorment il y en a toujours un qui fait sentinelle. On a souvent remarqué , que lorsqu'on est tout près d'eux , il y en a un qui donne un coup de dent à celui qui en est voisin ; celui-ci à un autre , & de proche en proche , ils se trouvent tous éveillés dans un instant ; alors ils se dressent sur les pattes de devant , portent des regards affreux sur les chaloupes qui les approchent ,

& sautent dans l'eau en poussant des mugissemens effroyables.

Ces animaux ne pouvant pas toujours vivre dans la mer, se reposent souvent à terre, dans des endroits escarpés, sur lesquels ils grimpent à l'aide de leurs dents : tant qu'ils ont quelque force ils se défendent réciproquement ; s'ils voyent un d'eux pris ou blessé, ils vont droit à la chaloupe, sans crainte ; ils s'efforcent d'y entrer pour délivrer le prisonnier, ou pour venger le mal qu'on lui fait : ils grincent les dents en mugissant d'une façon terrible, tâchent de mordre ; quelques-uns même plongent sous la chaloupe, cherchent à la percer avec leurs dents, ou à la renverser. Ces animaux sont intrépides ; ils défendent & attaquent avec une telle opiniâtreté, qu'ils réduisent souvent les pêcheurs à la nécessité de prendre la fuite ; mais ils les poursuivent jusqu'à ce qu'ils les aient perdus de vue.

Lorsqu'on a tué un bœuf-marin, on lui coupe la tête pour lui arracher les dents. Sa langue, qui est pour le moins aussi grosse que celle d'un bœuf, est passablement bonne étant bouillie toute fraîche ; mais si on la garde deux ou

trois jours, elle devient rance & huileuse.

La *Baleine*. Ce mot, suivant Bochart, signifie en Syriarque *Seigneur des poissons* : il y a bien des espèces de baleines ; souvent même l'on comprend sous ce nom tous les poissons monstrueux. Le *cachela* est aussi une baleine, qui donne l'ambre gris, & ce qu'on appelle le *blanc de baleine*, elle a une gueule armée de dents ; elle surpasse toutes les autres espèces en grosseur & en longueur.

Nous ne parlerons ici que de l'espèce de baleine qui occasionne les voyages du Nord, & à qui on donne proprement le nom de baleine.

Ce poisson est le plus gros & le plus grand de tous les habitans de la mer, &, peut-être, de tous les animaux. Sa conformation intérieure est semblable à celle des animaux terrestres : elle a le sang chaud ; elle respire par le moyen des poulmons, & vient souvent prendre l'air au-dessus de l'eau. Sa figure est monstrueuse : aux deux côtés de sa mâchoire supérieure, sont de longs poils qui pendent en forme de barbe, & s'ajustent obliquement dans la mâchoire

inférieure , comme dans un fourreau , embrassant pour ainsi dire la langue des deux côtés : cette barbe a dix à douze piés de longs ; c'est-delà que l'on tire ces côtes de baleine , qui servent à faire des busques , des corps d'enfants , &c. sur la tête s'élève une espèce de loupe qui a deux trous l'un vis-à-vis de l'autre , courbés en maniere d'S. Lorsque la baleine est blessée c'est par ces trous qu'elle fait jaillir l'eau avec une impétuosité si grande , que le bruit s'en fait entendre aussi loin que celui d'un gros canon , & ressemble au sifflement d'une mer agitée. La couleur de ces animaux est fort belle au soleil ; les petites ondes qui passent sur leur dos ont l'éclat de l'argent. Il y a des baleines toutes blanches , quelques-unes marbrées de noir & de jaune : on en voit d'autres tout-à-fait noires , mais non pas d'un noir égal ; les unes sont d'un noir luisant , d'autres d'un noir terne.

Leur grandeur commune est de cinquante à quatre-vingt piés : on en tire communément soixante-dix ou quatre-vingt barrils de graisse. Corneille le Brun rapporte , qu'un Capitaine François , de Bayonne , lui dit avoir pris

une baleine qui avoit des dents de cinq pouces de long , au lieu de côtes , qu'il avoit rempli sept barrils & demi du fel qu'elle avoit sur le derriere du cou : il ajouta qu'on rafinoit ce fel à Bayonne pour le transporter ensuite en pays étranger , que ce fel avoit une vertu admirable pour éclaircir le teint des femmes & leur donner un certain air de jeunesse.

Le courage de cet animal ne répond point du tout à sa grosseur ni à sa force. Dès qu'il apperçoit un homme ou une chaloupe , il se cache sous l'eau & prend la fuite ; mais lorsqu'il est forcé de se défendre , les hommes & les chaloupes ne l'embarassent pas ; il fait tout sauter en mille piéces. Toute la force d'une infinité d'autres poissons n'est rien en comparaison de celle de la baleine : lorsqu'on l'a dardée & qu'on l'a poursuivie , elle fait souvent filer plusieurs centaines de brasses de cordes de cinq à six pouces de diametre , & , nageant avec plus de rapidité qu'un oiseau ne vole , elle étourdit ceux qui la poursuivent ; cependant , quelle que soit sa force , elle ne peut nuire à un vaisseau : quant elle y donne un coup de queue elle n'en-
dommage

dommage pas le bâtiment ; elle l'arrête quelquefois dans sa course en s'y attachant.

Les os de la baleine , quoiqu'aussi durs que ceux des quadrupèdes , sont poreux comme une éponge , fort creux & remplis de moëlle : l'intérieur de ces os ressemble assez à des rayons de miel. La partie génitale des baleines mâles est un nerf , proportionné à la grandeur de cet animal : il a sept à huit piés de long , est entouré d'une double peau , & ressemble à un couteau qui est dans son étui. La partie génitale de la baleine femelle ne differe point de celle des quadrupèdes terrestres : on distingue une mamelle avec des trayons , semblables à ceux de la vache ; ils sont de même remplis de lait. On assure que pour s'accoupler ces animaux se tiennent droits , la tête hors de l'eau.

Willougby rapporte , que les baleines s'étant une fois accouplées , ne manquent pas de se faire réciproquement toutes les caresses qu'inspire l'amour le plus affectueux , & d'entretenir ainsi leur union jusqu'à la mort : il ajoute que lors de l'accouplement, ces animaux s'embrassent avec leurs nageoires com-

me avec les bras , & qu'ils restent une demi-heure , & quelquefois plus , dans les ravissémens de ces tendres étreintes.

Les femelles n'ont qu'un ou deux petits à la fois ; on ignore le tems qu'elles les portent. Lorsqu'ils naissent ils ont environ vingt piés de long : ces animaux sont tourmentés , sur-tout dans les chaleurs , par une espèce de poux , faits à peu près comme les écrevisses : ces insectes ne se tiennent qu'aux endroits où la baleine ne peut se frotter : ils s'y attachent si fortement qu'il faut couper le morceau de la peau pour les enlever.

La baleine n'a rien de bon à manger , qu'un peu de chair vers sa queue , & la langue , qui n'est qu'un gros morceau de graisse , dont on peut remplir plusieurs tonneaux : cette chair de baleine passe pour être aussi bonne & aussi délicate que le lard frais. On croit que ces animaux ne vivent que de petits insectes qui paroissent sur la mer , & qui ne sont pas plus gros que des mouches. Il est certain au moins qu'il y a toujours une quantité de ces insectes marins autour des baleines , & que le passage étroit de leur gosier ne leur permet d'avaler que de fort petits animaux

qu'elles ramassent avec leurs barbes : ceci ne doit s'entendre que de la baleine proprement dite.

Des voyageurs assurent , qu'aux environs de Hitland on prit une baleine , dans laquelle on trouva plus d'un tonneau de harangs. Cette espèce de baleine est connue sous le nom de *Nord-caper* , parce qu'elle se tient près du Nord-cap , par où passent les harengs lorsqu'ils descendent du Pôle. Le *Nord-caper* a une ruse remarquable pour se nourrir. Après avoir ramassé dans un endroit serré autant de harengs qu'il lui est possible, en leur donnant la chasse; d'un coup de queue il excite un tourbillon très-rapide , capable même d'entraîner de petits canots , & cette espèce de tempête étourdit & comprime tellement ces petits poissons , qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule , qu'il tient ouverte ; il les y attire en respirant l'eau qui les porte dans son estomach comme dans un gouffre.

Les détails de la façon de pêcher la baleine , quoique peu agréables , forment un objet assez intéressant dans le commerce : nous croyons devoir les insérer dans cette ouvrage.

Pêche de la
Baleine.

De toutes les pêches qui se font dans les mers, celle de la baleine est sans contredit la plus difficile & celle qui apporte le plus de profit.

Quelque utile qu'elle soit, il s'est passé bien des siècles sans que les hommes aient osé la tenter; il paroît même qu'elle a été entièrement inconnue des anciens. Si Pline rapporte, que l'Empereur Claude a donné au peuple Romain le plaisir d'une espèce de pêche, où l'on prit une baleine, il observe en même-tems, que ce monstre marin avoit échoué au port d'Ostie; qu'aussitôt qu'on l'apperçut dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes & des filets, & que ce Prince, accompagné des archers de la garde Prétorienne en fit monter un certain nombre dans des esquifs & des brigantins qui lancerent plusieurs dards à cet animal, dont il fut blessé à mort; que dans le combat il jeta une si prodigieuse quantité de sang par son évent ou tuyau, qu'il fit couler à fond un des esquifs; mais cette histoire est rapportée comme un fait rare & singulier; ainsi il demeure toujours constant que l'usage de cette pêche n'étoit pas commun.

Rien encore ne le prouve mieux que le peu d'avantage qu'on retiroit d'une baleine morte. Tuba, Roi de Mauritanie, écrivant au jeune Caius César, petit-fils d'Auguste, lui manda, qu'on avoit vu des balcines en Arabie, où elles étoient échouées ; qu'elles avoient 600 piés de long & 360 de large, il ajoute, que les Marchands Afiatiques recherchoient avec grand soin la graisse de la baleine & des autres poissons de mer ; qu'ils en frottoient leurs chameaux pour les garantir des grosses mouches, appellées *Taons*, qui craignent fort l'odeur de ces graisses. Voilà, selon Pline, tout l'avantage qu'on tiroit alors de la baleine.

Le même Auteur fait ensuite mention de quarante-deux sortes d'huiles ; & l'on n'y trouve point celle de baleine. On savoit encore si peu tirer parti de cet animal, sous les regnes de Vespasien, de Tite, de Domitien, de Nerva, que Plutarque rapporte que plusieurs baleines échouerent, en donnant de travers sur les côtes de la mer, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail. Il ajoute que lui-même en avoit vu dans l'Isle d'Ancyre ; qu'une entre les autres,

que les flots avoient jettée sur le rivage proche la ville de Brêmes , avoit tellement infecté l'air par sa putréfaction , qu'elle avoit mis la peste dans la ville & dans les environs.

Les Basques, principalement ceux qui habitent le pays de Labour, sont les premiers Européens qui ayent entrepris la pêche de la baleine. L'âpreté des mers du Nord , & les montagnes de glaces qu'il leur a fallu traverser , ne les ont point arrêtés. Voici , selon quelques Ecrivains , ce qui les a décidés à entreprendre cette pêche.

Il paroît tous les ans sur leurs côtes , aux approches de l'hiver , de ces baleines qui n'ont point d'évent & qui sont fort grasses : ils en pêcherent , & s'en contenterent pendant fort long-tems ; mais l'observation qu'ils firent ensuite , que ces monstrueux poissons ne paroissent dans les mers de ce pays qu'en certaines saisons , leur fit nâître le dessein de découvrir leur retraite. Quelques Biscayens du Cap-Breton s'embarquerent & firent voile vers les mers de l'Amérique. L'on assure que ce fut eux qui découvrirent les premiers les Isles de Terre - Neuve , la terre ferme du

Canada , environ cent ans avant les voyages de Christophe Colomb , & qu'ils donnerent le nom de *Cap-Breton* à ces Isles , nom qu'elles portent encore aujourd'hui.

Quelles que soient les opinions à ce sujet , il est certain que les Biscayens découvrirent dans les mers qui sont au Nord de l'Amérique , un grand nombre de baleines ; mais ayant en même-tems reconnu que ces mers sont encore plus abondantes en morues:ils préférèrent la pêche de ce poisson. D'ailleurs celle de la baleine leur étoit devenue domma-geable, parce qu'ayant tourné leur route du côté du détroit de Davis, plutôt que vers les côtes du Groenland, dans les trois dernières années qu'ils y furent ce détroit se trouva absolument dépourvu de ce poisson.

Ce sont ces Biscayens qui les premiers ont enhardi à cette pêche les peuples maritimes de l'Europe , principalement les Hollandois qui en font un des plus importants objets de leur commerce. Ils y employent aujourd'hui trois ou quatre cens navires & environ deux à trois milles matelots ; ce qui leur produit des sommes très- considérables. Ils fournissent

presque seuls toute l'Europe d'huile & de fanons de baleine : ils envoient tous les ans dans nos ports sept à huit mille baïls d'huile & du savon à proportion.

L'huile de Baleine est bonne à brûler, à faire le savon. Elle sert à la préparation des laines, des draps ; aux Corroyeurs, pour adoucir leurs cuirs ; aux Peintres pour délayer certaines couleurs ; aux gens de mer pour engraisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux, aux Architectes & aux Sculpteurs, pour une espèce de détrempe avec du blanc de céruse ou de la chaux, qui, en durcissant, fait croûte sur la pierre & la garantit des injures de l'air. A l'égard des fanons de baleines, leur usage s'étend à une infinité de choses utiles ; on en fait des busques, des parasols, des corps, & autres ouvrages.

Aujourd'hui les dangers que l'on court à la pêche des baleines, sont si bien prévus, qu'on les compte pour très-peu de chose. Rien de plus admirable que les moyens inventés par les hommes pour servir leurs intérêts, & se mettre à couvert dans les occasions les plus périlleuses.

Lorsqu'on est arrivé à l'endroit où se

fait le passage des baleines , on commence par bâtir le fourneau destiné à fondre la graisse & la convertir en huile. Le navire se tient toujours à la voile : à ses côtés sont les chaloupes , prêtes à voguer au premier cri d'un matelot , qui est en vedette au haut du mât de hune. Dès qu'il apperçoit une baleine il en donne avis aux gens de l'équipage , qui se disposent aussi-tôt dans les chaloupes , munis de cordages , de coutelas , de lances & de harpons. Sept à huit cens chaloupes se trouvent ordinairement dans le même quartier pour cette pêche.

Les lances sont composées d'un fer d'environ quatre piés de longueur , & d'un manche de bois qui en a environ huit.

Le harpon, aussi de fer, est de figure triangulaire , semblable à une flèche ; le dos en est épais comme celui d'un couperet , afin qu'il ne puisse couper par ce côté , ni se détacher aisément , si la baleine cherchoit à s'en débarrasser. Le cas arrivant , les gens d'une autre chaloupe lui lancent un harpon ; & elle appartient aux derniers.

La longueur de ce harpon est de :

I v.

trois piés : il a un manche de bois ; plus épais par le haut que par le bas , & creux comme un entonnoir : par ce moyen le harpon étant plus lourd par le bas que par le haut , sa pointe tombe toujours perpendiculairement sur le poisson.

On attache cet instrument à une corde de six à sept brasses de long & d'environ un pouce de grosseur , faite du chanvre le plus fin , sans être gaudronné. Cette harpoire , qui tient au fer , près du manche , est liée par une bonne épissure à un funil d'environ cent vingt brasses , bien gaudronné , & fait d'un chanvre gros & rude.

Les meilleurs harpons sont d'acier trempé , de manière qu'ils puissent plier sans rompre. Le tems le plus favorable pour lancer le harpon , est lorsque la baleine rejette l'eau , ou quand la mer vient briser contre les glaces. Le bouillonnement de l'eau & le sifflement des vagues , empêchent que les baleines , qui se plaisent dans ces endroits , où elles se frottent contre les glaçons , n'entendent le mouvement des rames. Lorsque la mer est calme , il est très-difficile de les approcher.

Lorsqu'on est arrivé à portée d'une baleine , le harponneur se tient debout sur le devant de la chaloupe, tenant le harpon de la main gauche avec la première des deux cordes , le lance avec violence de la main droite. Le grand point est d'attraper la baleine au-dessous de l'ouïe, ou dans l'endroit du dos qui est le plus gras. La raison en est, qu'outre que ces endroits sont les plus sensibles , ce sont ceux où le harpon entre le plus aisément: la tête offre beaucoup moins de prise ; les os y sont très-durs , & il ne s'y trouve que fort peu de graisse. La précaution avec laquelle la baleine la présente lorsqu'elle est vivement poursuivie , donne lieu de croire qu'elle n'ignore pas que cette partie est la plus propre à résister aux coups. On s'efforce aussi de la percer de la lance aux parties naturelles , parce qu'elle y est extraordinairement sensible ; l'on a même observé, qu'un coup de lance dans cet endroit , lorsqu'elle est prête à mourir , lui fait trembler tout le corps.

La baleine étant blessée , plonge avec une telle force , que le bord de la chaloupe incliné se trouve au bord de l'eau ; & , comme elle est entraînée fort loin ,

& plus vite que le vent , elle seroit en danger d'être submergée , si l'on ne laissoit filer la corde avec une grande attention , car il faut qu'elle file précisément par le milieu de la chaloupe ; autrement elle couleroit bas. On doit aussi avoir la précaution de mouiller continuellement l'endroit où coule la corde , de peur que la rapidité du mouvement ne lui fasse prendre feu. Sitôt que le harpon est lancé , tous ceux qui sont dans la chaloupe abandonnent leurs rames ; ils font face à la baleine : un d'entr'eux , sur le derrière de la barque , la dirige avec l'aviron , directement du côté où l'animal file , & veille sur les matelots , afin qu'ils s'en approchent ou s'en éloignent : les autres sont occupés à lâcher la corde , & , quand ils n'ont pas la force de la tenir , ils la roulent autour du banc. Plusieurs chaloupes suivent , ayant chacune quatre à cinq paquets de funins de cent à cent-vingt brasses de long , roulés avec beaucoup de précaution , de crainte qu'ils ne se mêlent en filant : lorsque la corde d'une chaloupe ne suffit pas , on y attache celle des autres.

Une baleine , frappée du harpon , re-

jette l'eau d'une telle force , qu'on peut l'entendre de plus d'une lieue ; mais lorsqu'elle a perdu son sang , elle ne la jette plus que par gouttes. Cette eau est mêlée d'une espèce de graisse qui surnage comme de l'écume , & que les malle-muckes viennent avaler avec beaucoup d'avidité. Lorsque la baleine jette cette dernière eau, l'on entend un bruit, semblable à celui d'une bouteille que l'on emplît sous l'eau , & la mort de cet animal est prochaine.

Il y a des baleines, qui , dès qu'elles ont été frappées , font rejaillir leur sang jusqu'à ce qu'elles meurent ; elles en couvrent toutes les chaloupes : quelques-unes qui ont été blessées mortellement , s'échauffent , par les efforts qu'elles font , à un tel degré , qu'elles sont couvertes d'une sueur , que les oiseaux de mer viennent béqueter pendant qu'elles sont en vie.

La plaie qu'a reçue la baleine , jointe aux efforts que font les matelots, l'oblige de revenir sur l'eau. Quelquefois elle ne paroît qu'étonnée ; mais souvent aussi elle est furieuse ; alors battant de la queue & des nageoires avec une violence terrible , les chaloupes sont dans le

plus grand danger : les femelles , surtout lorsqu'elles sont pleines , se défendent bien plus long tems que les mâles : on tâche cependant de lui lancer un second & un troisieme harpon. Toutes les chaloupes qui accompagnent celle d'où le premier a été lancé , tendent que la baleine remonte , pour la percer à coups de lances. On la tient à flots par plusieurs endroits ; c'est alors qu'on la frappe à coups de coutelas , que l'on enfonce dans la graisse des lances , que l'on remue de côté & d'autres pour aggrandir le trou. La perte de son sang est si considérable , que par-tout où elle passe la mer en est rougie. Si la baleine enfonce , ce moment est le plus périlleux ; car toutes les chaloupes , excepté celle qui a lancé le harpon , & qui , quoi qu'entraînée par la baleine , s'en trouve ordinairement fort loin ; toutes ces chaloupes , disons-nous , venant la frapper de leurs lances , en sont extrêmement près , & ne peuvent guere éviter d'en recevoir des coups de queue d'autant plus dangereux , qu'un seul suffit pour briser la barque & faire noyer les pêcheurs.

Quand la baleine coule à fond , on

tire la corde ; par la pesanteur on juge de la force qui reste à cet animal. Lorsque la corde est lâche , pour ne pas faire pancher la chaloupe ; on la tire peu à peu , & on a grande attention de la plier en rond pour la filer, sans s'embarrasser, dans le cas où la baleine feroit encore des mouvements violents.

Lorsqu'on tue une baleine à coups de lances , on tire les cordes , jusqu'à ce qu'on s'en soit approché , mais à une distance qui n'empêche pas les autres chaloupes de l'attaquer ; alors on a grand soin que les cordes des autres chaloupes ne soient pas coupées toutes à la fois , parce que les baleines les plus grasses enfoncent lorsqu'elles sont mortes , au lieu que les maigres flottent sur l'eau.

Quand la baleine fuit à fleur-d'eau , on observe de ne pas lui lâcher trop de corde , parce que si elle faisoit beaucoup d'efforts en se débattant , elle pourroit l'accrocher à quelque rocher , & alors se débarrasser du harpon ; mais si, par ces mouvemens, la corde s'entortille autour de sa queue , le harpon en devient plus ferme , on ne craint pas qu'il se détache.

Si la baleine meurt avant d'être amarrée, on coupe les funins, de peur que le poids de son corps qui va d'abord à fond, n'entraîne les chaloupes avec elle; alors on perd la baleine avec tout ce qui y est attaché. Pour prévenir ces accidents on la suspend par des funins: dès qu'on s'apperçoit qu'elle tire à la fin, on la conduit à un des côtés du bâtiment, auquel on l'attache avec de grosses chaînes de fer pour la tenir sur l'eau.

Les baleines mortes qui flottent sur l'eau, seroient faciles à prendre, si elles ne se corrompoient en peu de tems, & n'exhaloient une odeur insupportable. Plus ces baleines restent dans l'eau, plus elles s'élèvent: il y en a qui nagent un pié au-dessous de l'eau; d'autres, dont on voit la moitié du corps; alors elles ne tardent pas à crever avec un bruit extraordinaire.

Lorsqu'il y a beaucoup de petits glaçons qui se serrent les uns les autres, il est dangereux de poursuivre la baleine; car, dès qu'elle apperçoit la glace, elle ne manque pas de s'y réfugier. Alors le harponneur tire la corde: s'il la trouve pesante il en fait filer davan-

tage : si elle s'enfuit en ligne droite , elle entraîne toutes les chaloupes : si elle se cache sous un gros glaçon , & si la glace est spongieuse , en sorte que la baleine puisse reprendre haleine , le harponneur prend son couperet , la coupe , & le harpon reste dans le corps de la baleine : cette perte est quelquefois considérable , parce que la baleine emporte toutes les cordes de quatre ou cinq chaloupes , & quelquefois plus.

Il arrive souvent que la baleine tire les chaloupes avec une telle force , qu'elles vont se briser les unes contre les autres , ou contre les glaçons.

Aussi-tôt que la baleine a été emmenée à côté du bâtiment , & amarée par de grosses chaînes , les Charpentiers montent dessus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles , pour les empêcher de glisser : ils font en outre , pour leur plus grande sûreté , attachés avec une corde qui tient au bâtiment ; alors ils tirent leurs couteaux , qui sont faits exprès , coupent le lard de la baleine , qu'on porte à mesure dans le bâtiment , où on le réduit en petits morceaux , & on le met dans une chaudière pour le fondre. Après qu'on

a tourné & retourné la baleine pour en ôter tout le lard, on en tire les barbes ou fanons, cachés dans sa gueule. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile; le Capitaine, le Pilote, les Charpentiers, ont par-dessus les autres une gratification sur le produit des barbes ou fanons.

Poisson à scie ou *Xiphias*. Il est ainsi nommé d'un os long & large, en forme de scie, qui lui sort du museau, & qui a de chaque côté plusieurs dents pointues, comme celles d'une scie. Ces poissons ont depuis deux jusqu'à vingt piés de long : ils sont remarquables par leur antipathie pour la baleine. Ils s'attroupent, l'attaquent, & ne la quittent point qu'ils ne l'aient tuée : ils en mangent la langue. Lorsqu'on voit un combat entre la baleine & le poisson à scie, on est sûr de la voir tuer & de la prendre sans aucun danger.

La *Licorne de mer* ou le *Narwal*, est aussi gros qu'un bœuf & ressemble au veau-marin : les uns ont la peau noire, les autres sont d'un gris pommelé ; tous sont blancs sous le ventre : leur grandeur est depuis vingt jusqu'à soixante piés. Une longue corne, ou plutôt une dent,

leur fort de la mâchoire supérieure ; ils la tiennent levée en nageant. Cette dent est faite en ligne spirale ou colonne torse ; elle diminue de grosseur à mesure qu'elle s'éloigne de sa racine : elle est proportionnée à la grandeur de l'animal, & porte jusqu'à quatorze piés de long. Ces poissons vont quelquefois se coucher sur le bord du rivage, alors ils sont aisés à prendre. La licorne est à la baleine, ce que le Rhinocéros est à l'Éléphant : elle se bat contre elle, la perce avec sa dent. On assure que des navires en ont été heurtés avec tant de force , qu'ils se sont ouverts & ont été coulés à fonds.

Le Hanneton - marin, d'après la description qu'on en donne , est tout-à-fait singulier. Il est fait à peu près comme une navette, large & épais par le milieu, mince & pointu par les deux bouts , de la grosseur d'un hanneton : sa tête est large, ronde, fendue dans le milieu , & garnie de petites cornes de la grosseur d'une paille. Sur le devant il a deux rangées de trois petits boutons de chaque coté : on ne peut distinguer si ce sont des yeux : sa bouche est jaune & noire. Ce petit poisson est si transparent

qu'on lui voit les entrailles : tout son corps est de la couleur d'un blanc-d'œuf, & se dissout dans les mains.

Poisson glaireux ou Entonnoir de mer.

Il a vers le haut une ouverture comme une plume d'oie ; c'est peut-être sa bouche : ce tuyau entre comme un entonnoir dans une cavité ; c'est pourquoi on l'a nommé *Entonnoir de mer*. De ce trou descendent jusqu'à la moitié du corps quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres ; deux coupées en travers, & deux qui ne le sont point : les premières sont de la largeur, environ de la moitié d'une paille ; les autres sont une fois plus larges & ressemblent au dos d'un serpent : du milieu de l'entonnoir partent encore quatre autres raies ; elles descendent plus bas que les autres & ressemblent aussi au dos d'un serpent. Ces huit raies colorées en rouge, jaune & bleu, font le même effet que l'arc-en-ciel. Cet insecte paroît comme une fontaine qui auroit huit jets d'eau : au dedans de l'entonnoir on voit comme un nuage qui se partage, & qui paroît être les entrailles de l'animal. Tout son corps est aussi blanc que du lait & pèse environ

quatre onces : il se dissout dans les mains comme le hanneton-marin , mais sans causer aucun mal : il differe en cela des orties de mer d'Espagne ; celles-ci s'attachent à la peau , la brûlent , y font venir des ampoules , ou causent des érépipèles.

On ne fait pas encore bien positivement ce que les montagnes & les rochers du Groenland renferment ; on voit seulement à leur surface quantité d'amiathes. Le Lecteur ne sera pas fâché que nous entrions dans quelques détails sur cette production curieuse. Montagnes

L'amiante est composée de filets L'amiante.
déliés plus ou moins longs , posés longitudinalement les uns contre les autres en forme de faisceau : ces filets sont si fins qu'on les a comparés à du lin.

Il y a plusieurs sortes d'amiathes , qui , quoique de même nature , varient par leurs couleurs , par les différentes longueurs de leurs filets , & par leur adhérence plus ou moins forte : il y en a de jaunâtres ou rousâtres : on en voit de couleur d'argent ou grisâtres , comme le talc de Venise. Il y en a aussi de parfaitement blancs & plus ou moins

luisants. Quelques-uns des filets quiforment le tissu de cette matiere, n'ont que quelques lignes de longueur ; d'autres ont six pouces & même douze : ces derniers sont communément les plus blancs , les plus brillants & les plus rares ; on les prendroit pour de la soie si on ne les examinoit pas de près : chaque fil se détache aisément des autres. Il y a d'autres amianthes où ces fils sont collés , & , pour ainsi dire , liés les uns aux autres : quelquefois ils tiennent à des matieres d'une autre nature ; il s'en trouve dans des morceaux de cristal de roche : enfin il y a de l'amianthe qui paroît n'être pas encore dans son état de perfection , ce n'est en quelque sorte qu'une mine ou une pierre d'amianthe.

La plupart des Auteurs donnent à ce minéral le nom de *pierre* , *lapis amianthus* ; mais ce n'est pas une pierre calcinable , puisqu'on a cru qu'elle étoit incombustible : elle résiste , il est vrai , à l'action du feu ; mais il n'y a en cela rien de merveilleux , puisque ce minéral n'a pas seul cette propriété.

L'amianthe réunit une propriété beau-

coup plus singulière : les filets sont si flexibles , & peuvent devenir si souples , qu'il est possible d'en faire un tissu presque semblable à ceux que l'on fait avec les fils de chanvre , de lin ou de soie. On file l'amianthe , on en fait une toile ; cette toile , non - seulement ne brûle pas au feu , mais elle s'y blanchit & en sort plus nette. Voilà ce qui a toujours paru étonnant , & ce que beaucoup de personnes ne veulent point croire. Le feu la nettoie , en ce qu'il consume toutes les matières étrangères dont elle est chargée ; mais fut - il assez violent pour calciner les pierres , il n'auroit pas encore la force de vitrifier l'amianthe : cependant chaque fois que cette toile reste au feu quelques - tems , elle y perd un peu de son poids.

- On a donné à cette matière différents noms , qui ont rapport à ses propriétés. On la nomme *Amianthe* , *Asbeste* , *Salamandre* , parce qu'elle résiste au feu ordinaire. Comme elle se file , ainsi que le lin & la laine , on lui a donné des noms , auxquels on a ajouté une épithète , pour faire entendre que ce lin ou cette laine ne se consume point au feu. Voilà d'où viennent les noms de *lin*

incombustible, *linum asbestenum*, *linum vivum*, plume ou laine de Salamandre, parce qu'on a cru que la Salamandre étoit à l'épreuve du feu. L'amiante a eu d'autres noms, tirés de sa couleur & de sa forme; nous les supprimons parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant. On a aussi ajouté à ces noms ceux des pays où l'on trouvoit cette matiere, *linum Carbasum*, *Cyprium Judum*, &c. Tounnefort a fait mention de l'amiante de Caristo, dans l'Isle de Négrepont: il dit, que c'est de toutes les espèces d'amiante celle qui mérite le moins d'attention. On a aussi trouvé de l'amiante à Eisfield, dans la Thuringe, dans les mines de l'ancienne Baviere, à Namur dans les Pays-Bas, dans l'Isle d'Anglesey, annexe de la principauté de Galles, à Alberdeen en Ecosse, à Montauban en France, dans la vallée de Campan aux Pyrennées, en Italie, en Pousole, dans l'Isle de Corse, en Egypte, &c. L'amiante est bonne pour faire des mèches dans les lampes; elle doit même paroître plus propre à cet usage que les filets d'argent dont on fait des mèches dans les réchauds à l'esprit-de-vin. Ces mèches métalliques
ôtent

ôtent toute apparence de merveilleux à celles d'amiante ; mais celles-ci sont préférables aux mèches ordinaires , parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumière. On peut croire que ceux qui ont fait des recherches sur les lampes perpétuelles , n'ont pas manqué d'y faire entrer l'amiante pour beaucoup. C'étoit déjà quelque chose d'avoir une mèche qui brûlât sans se consumer : mais on ne s'en est point tenu là ; on a prétendu que l'amiante devoit encore fournir de l'huile ; & que , si on trouvoit moyen d'extraire cette huile , elle ne se consumeroit pas plus que la mèche.

Les anciens savoient faire des toiles d'amiante. Quoique Plin ait été mal instruit sur l'origine & la nature de ce minéral , qu'il prenoit pour une matiere végétale , il ne peut nous jeter dans l'erreur par rapport à l'usage que l'on en faisoit de son tems. Il dit avoir vu dans les festins des nappes de lin vis , c'est-à-dire d'amiante , qu'on les jettoit au feu pour les nettoyer lorsqu'elles étoient sales ; que l'on brûloit dans ces toiles les corps des Rois , pour empêcher que leurs cendres ne se mêlassent à celles

du bûcher. Ces toiles devoient être fort chères, puisque cet Ecrivain ajoute que ce lin valoit autant que les plus belles perles. Il dit aussi qu'il étoit très-roux, & qu'on ne le travailloit que difficilement, parce qu'il étoit très-court. Cela prouve que l'amiante, que l'on connoissoit du tems de Pline, & qui venoit des Indes, étoit d'une mauvaise qualité; cependant on avoit le secret d'en faire des toiles. Jesus-Christ dit, que le mauvais Riche avoit une robe faite de cette toile. Cet art a été ensuite ignoré pendant long-tems, & encore à présent on ne le connoît qu'imparfaitement.

On confond souvent l'alun de plume avec l'amiante, &, si cet alun étoit plus commun, on le prendroit pour l'amiante, parce que ces deux matieres se ressembtent beaucoup. Il est cependant aisé de les distinguer : l'alun de plume est fort piquant au goût, l'amiante est insipide.

M. Ciampi, Maître des Brefs à Rome, a donné un Traité sur la maniere de filer l'amiante. Il faut commencer, dit cet Auteur, par la faire tremper dans l'eau chaude pendant

quelque-tems ; ensuite on la divise , on la frotte avec les mains , on l'agite dans l'eau pour la bien nettoyer , en séparant la partie la plus grossiere , la moins flexible , & les brins les plus courts. Cette premiere opération finie , on la fait tremper de nouveau dans l'eau chaude , jusqu'à ce qu'elle paroisse imbibée & amollie ; alors on la divise , on la presse entre les doigts pour en séparer toute la matiere étrangere. Après avoir répété cette opération cinq ou six fois , on rassemble tous les fils qui sont épars on les fait sécher. L'amiante étant ainsi préparée , on prend deux petites cardes , plus fines que celles avec lesquelles on carde la laine des chapeaux , on met de l'amiante entre les deux , & on tire peu à peu avec les cardes quelques filamens. Ces fils sont toujours trop courts pour être filés , sans y ajouter une filasse d'une autre nature , qui contienne les fils d'amiante , qui les réunisse , qui les lie ensemble. On prend du coton ou de la laine : à mesure qu'on prend ce fil , mêlé d'amiante & de laine ou de coton , on doit avoir attention qu'il y entre plus d'amiante que d'autre matiere , afin que le fil

puisse se soutenir avec l'amiante seules ; car, dès qu'on en fait de la toile, ou autres ouvrages, on la jette au feu pour faire brûler la laine ou le coton.

D'autres Auteurs disent, qu'on fait tremper l'amiante dans de l'huile pour la rendre plus flexible. Quoi qu'il en soit, celle dont les filets sont les plus longs, est la plus facile à employer, & les ouvrages que l'on en fait sont d'autant plus beaux, que l'amiante est plus blanche. On peut faire aussi une sorte de papier avec les brins d'amiante les plus fins, qui restent ordinairement après qu'on a employé les autres. Lorsque ce papier est écrit & sale, on le jette au feu : l'écriture disparoît, & on peut ensuite y écrire de nouveau.

Espèce de
Marbre.

D'autres montagnes contiennent une espèce de pierre molle, qui, selon M. Egede, n'est qu'un marbre imparfait. Il y en a de diverses couleurs, même de blanche, tachetée de noir. Cette dernière pierre est plus enfoncée dans les montagnes, & comme elle est fort aisée à travailler, les naturels du pays en font les ustensiles de leurs ménages, qui se réduisent à une lampe, quelques plats & un chaudron.

Le même Auteur dit avoir trouvé un morceau de pierre qui ressembloit à de la mine de plomb. Tout le Groenland est , selon lui , rempli de mines de fer. Dans quelques endroits on y ramasse des pierres sonores comme du métal ; en d'autres , des pierres jaunes , marquetées de rouge ; ce qui fait présumer qu'il s'y trouve de bons métaux , & vraisemblablement du cuivre & de l'argent.

Les eaux douces de ce pays sont assez bonnes : elles proviennent presque toutes des neiges fondues. Près de l'endroit où aborda Frobisher , on rencontre une source d'eau , si chaude en hiver , qu'au rapport des Groenlandois , un morceau de glace qu'on y jette se fond sur le champ. Cette eau est d'une odeur & d'un goût extrêmement forts : le terrain qui environne cette source est couvert d'herbe toute l'année.



ARTICLE II.

Le Spitzberg.

§. I.

Sa situation. IL paroît , par le rapport de tous les voyageurs ; que cette terre est une Isle, qui s'étend depuis le soixante-seizieme degré de latitude , jusqu'au quatre-vingtieme ; ce qui fait cent lieues communes de France.

Sa description. On croit que le nom de Spitzberg lui a été donné à cause des montagnes aiguës qui s'y trouvent ; ou , peut-être , parce que le Capitaine Hollandois qui l'a découverte s'appelloit Spitzberg.

L'excès du froid qui regne dans cette Isle , la rend absolument inhabitée : elle est remplie de montagnes , toutes couvertes de glaces & de neige : ces montagnes sont si élevées qu'on les découvre de douze milles en mer. Lorsque le tems est couvert , leurs sommets se perdent dans les nuages. Quelques-unes ne sont formées que d'une seule

pierre , depuis le bas jusqu'en haut ;
 elles paroissent comme des murailles
 ruinées. Cette pierre a des veines de
 diverses couleurs, ainsi que le marbre ;
 elle donne , en forme d'exsudation ,
 une eau qui colore la neige en rouge.
 Entre ces montagnes naturelles il s'en
 élève d'autres , formées par la glace ,
 & aussi hautes que les premières. La
 neige qui couvre toutes ces montagnes
 donne une lumière aussi vive que le
 soleil dans un tems serein. La couleur
 bleue de ces éminences de glace, coupée
 par une couleur de feu qu'offre le pié
 des montagnes naturelles , l'éclat de la
 neige , les crevasses qui se trouvent
 dans les rochers , & qui font une om-
 bre dans cette blancheur , forment un
 spectacle très-agréable à la vue.

C'est le pays du monde le plus froid :
 les cadavres ne s'y conformment pas
 aisément. Un corps qui avoit été enterré
 dix ans auparavant , ainsi que l'indi-
 quoit une croix , qu'on trouva placée
 sur une sépulture , fut trouvé très sain :
 il ne paroissoit aucune altération sur sa
 figure , ni même dans ses habillemens.

Le climat.

En 1633 les Hollandois laisserent
 dans cette Isle sept des leurs , pour

prendre connoissance du pays & des avantages qu'on pouvoit en tirer. Ces hommes qui y avoient très-bien passé l'hiver , furent remplacés , en 1634 , par sept autres , qui moururent tous. Au bout de vingt ans leurs corps furent trouvés très-frais.

L'été y est court : pendant trois mois on n'y distingue point la nuit d'avec le jour , si ce n'est que la lumière du soleil , pendant la nuit , ressemble à un beau clair de lune , & qu'on peut fixer ce premier astre aussi aisément que le second. Alors on ne voit jamais sur l'horison que la moitié , ou un peu plus du disque de la lune. La lune en ce tems paroît pleine ; elle reste plusieurs jours sur l'horison : toutes les vingt-quatre heures un crépuscule éclaire pendant quelque tems , & est aussi-tôt remplacé par l'aurore boréale , semblable à celui dont nous avons donné la description à l'article du Groenland.

Malgré la présence continuelle du soleil , pendant trois mois , dans ce climat , la chaleur ne s'y fait sentir que très-peu de tems. A la fin de Mai cet astre a si peu de force , le froid est si piquant , que les larmes en tombent des

yeux. On a vu le 13 Juin les glaces si épaisses le long des côtes , & à l'entrée des baïes , que les vaisseaux ne pouvoient y entrer : la neige même avoit si peu fondu , que les rennes ne trouvant pas à paître , étoient tout-à-fait décharnées. Suivant Martenz , il arrive souvent , lorsque le tems est couvert , qu'il neige & qu'il gèle pendant ces trois mois d'été. Il rapporte , que le 24 de Juillet, la chaleur du soleil étoit si vive , que le gaudron des jointures de son vaisseau se fondit du côté qui étoit à l'abri du vent : que le 25 le tems fut fort couvert & qu'il fit très-froid.

On peut pourtant se faire une idée de l'été de ce pays , par le peu de tems que les plantes mettent à parvenir à leur perfection. Au moins de Juin on ne voit aucune verdure ; au mois de Juillet on voit beaucoup d'herbes en fleurs , & d'autres dont la semence est déjà mûre.

C'est sur les côtes du Spitzberg qu'on va à la pêche de la baleine , & qu'on prend les plus grosses. Les vaisseaux y arrivent ordinairement au commencement de Juin , & repartent à la mi-Août.

Histoire Naturelle de
cette Isle.

On ne trouve dans cette Isle ni ruisseaux ni sources d'eau douce : la seule dont on y fait usage est celle qui provient de la fonte des glaces & des neiges.

Après avoir donné une idée de ce climat rigoureux , nous allons passer à la description des plantes & des animaux.

Parmi dix à douze plantes qu'on y remarque , il n'en est aucune qui offre quelque chose de singulier , si ce n'est la plante *Roche*.

Elle est de la même espèce que celle que les Hollandois nomment *Wies* , dont le nom latin est *Fucus*. Cette plante a sa racine ronde & fibreuse : elle croît parmi les rochers : sa tige a plus de six piés de long ; elle est jaune , large & plate comme une feuille : on en voit sortir quelques feuilles aussi larges que la tige , & qui semblent autant de nouvelles branches : ces feuilles sont jaunes ; elles ont six piés de long , & la figure d'une langue. Au sommet de la tige sont de petites feuilles , longues , étroites , jaunes , transparentes comme de la colle-forte ; peut-être ces petites feuilles sont-elles les fleurs de ces plantes. Tout près de ces feuilles il en croît

d'autres qui sont oblongues & creuses : celles-ci paroissent comme de petites vessies enflées ; elles sont environnées d'autres feuilles plus petites & fort ferrées. Dans ces feuilles enflées il ne se trouve que de l'air , qui cause un peu de bruit quand on presse ces petites vessies entre les doigts.

L'opinion commune des matelots est que la graine de cette plante produit les limas de mer ; mais il y a apparence que ces limas viennent d'œufs , déposés sur les feuilles de cette plante. Quand le vent est à l'Est ou au Nord , cette plante est toujours roide & sèche ; quand il regne un vent d'Ouest ou de Sud , elle devient humide & mollassé.

Si la rigueur du climat ne laisse croître que peu de plantes , il n'en est pas de même des animaux , on en voit de toutes les espèces.

Parmi les animaux terrestres du Spitz-
berg , l'Oiseau de neige & l'Oiseau de Oiseaux
terrestres.
glace , méritent une attention particulière.

L'Oiseau de neige est ainsi nommé , parce qu'on ne le voit jamais que sur la neige. Il est de la grosseur d'un moineau ; il ressemble à la linotte , par la couleur ,

la figure, le bec, les jambes & les piés. Sa tête est aussi grosse que son cou : les plumes du dos & des ailes sont grises. Il en vient de grandes troupes sur les vaisseaux ; & on les prend aisément à la main. On a observé, que dès qu'ils se sont rassasiés de la nourriture qu'on leur jette sur les vaisseaux, ils ne se laissent plus prendre ; ce qui prouve que cette familiarité, commune aux oiseaux qui habitent les pays stériles, ne leur vient que de la faim.

L'Oiseau de glace tire son nom du séjour continuel qu'il fait sur les glaces. Il est à peu près de la grosseur d'un pigeon : son plumage paroît doré, & jette un éclat éblouissant au soleil. Il fait son nid sur les rochers, & on assure qu'il n'a jamais qu'un œuf.

Tous les oiseaux aquatiques qu'on voit dans cette île, sont les mêmes que ceux du Groenland : ils ont les piés larges & en cartilages, comme les oies. La plupart sont des oiseaux de proie, & ne sont pas aussi bons à manger que les autres : leur chair excite des vomissements, quand on n'a pas eu la précaution de les pendre en l'air par les piés. Cette position leur fait rendre une

huile que leur donne la graisse de baleine , dont ils se nourrissent. Ces oiseaux , excepté les Kirmews & les Studjugers , font leurs nids sur des rochers très-élevés, pour garantir leurs petits des ours & des renards. Vers la fin de Juin , lorsque leurs petits sont éclos, on en voit de si grandes volées au haut des montagnes , qu'elles forment un nuage qui cache le soleil. Le bruit que font ces oiseaux empêche qu'on ne s'entende parler.

On ne connoît que trois sortes de quadrupedes dans le Spitzberg , les ^{Quadrupedes.} rennes , les renards & les ours blancs. Nous donnerons la description des rennes à l'article de la Laponie.

Le *Renard* de cette Isle ne differe de ceux de l'Europe que par la couleur : on en voit de blancs , de gris , de noirs.

L'*Ours blanc* est ici un animal amphibie , & d'une forme toute différente de ceux qu'on voit dans l'Europe. Ils ont la tête longue , semblable à celle d'un chien, le cou assez allongé , & sont plus agiles & plus déliés que les autres ours : leur grandeur est beaucoup plus considérable ; quelques-uns ont jusqu'à huit piés de long : ils aboyent comme

des chiens enroutés : leur poil est long & aussi doux que la laine : leur museau, les griffes dont leurs pattes sont armées, sont noirs. La graisse de leurs pattes, lorsqu'elle est fondue, est un bon sudorifique, un remède souverain contre les douleurs de reins : celle des autres parties du corps est comme du suif ; elle devient, après qu'on l'a fondue, aussi liquide que l'huile, & on s'en sert dans les lampes. La chair de ces ours est grasse & blanchâtre, comme celle du mouton, mais d'un assez mauvais goût. Ces animaux ont la tête extraordinairement dure ; des coups qui assomeroient un bœuf leur font à peine une légère impulsion. Ils nagent très-bien, plongent de même ; ils ont l'odorat beaucoup plus étendu que la vue. Leurs dents brûlées & réduites en cendres, sont un bon remède pour rendre au sang sa fluidité.

Les jeunes ours se tiennent près des vieux, ils se défendent mutuellement, jusqu'à se faire tuer plutôt que de s'abandonner. Ils vivent d'oiseaux & de leurs œufs, de baleines mortes, & de toutes sortes d'animaux, même de ceux de leur espèce. Dès que la nuit des trois

mois commence les ours disparaissent; ils ne reviennent que lorsque le soleil reparoît sur l'horizon.

Ils attaquent les hommes , dévorent ceux qu'ils peuvent surprendre. Ces animaux paroissent friands de cette chair : ils déterrent un cadavre s'ils viennent à le sentir. M. Erich Pontopidan , Evêque de Bergen , dit que les femmes enceintes sont particulièrement de leur goût , qu'ils les sentent à l'odorat, ou par instinct ; qu'ils font tout leur possible pour en tirer le fœtus, qui est pour eux un morceau très - délicat , sur-tout s'il se trouve que ce soit un mâle.

Un autre voyageur qui passa l'hiver dans la nouvelle Zemble , rapporte des exemples terribles de la férocité de ces ours. Trois matelots de son équipage furent déchirés & mangés par ces animaux : ils venoient quelquefois plusieurs ensemble attaquer les Hollandois jusques dans leurs vaisseaux & dans la cabane qu'ils avoient bâtie pour passer l'hiver. La force de cet animal est si grande , qu'on en a vu enlever un taureau , une vache , & les empor-

ter dans ses pâtes de devant , marchant sur celles de derriere.

Pour achever ce que nous pourrions dire sur l'Histoire Naturelle du Spitzberg , ils ne nous reste plus qu'à parler des amphibies , des poissons qu'on voit sur les côtes , & des insectes de mer. Ce sont les mêmes que ceux du Groenland. Le Lecteur peut voir la description que nous en avons donnée dans cet article.

ARTICLE III.

Isle Mayen.

CETTE Isle n'a de remarquable qu'une montagne, extrêmement élevée, & un phénomène des plus singuliers qu'on y a observé il y a quelques années.

L'Isle Mayen tire son nom du Capitaine Jean Jacobs May , Hollandois , qui la découvrit en 1614. Son étendue n'est que de huit à dix lieues du Sud-Ouest au Nord-Est : sa largeur varie selon la hauteur où l'on aborde : en quelques endroits elle peut avoir deux

ou trois lieues de large , & en d'autres un quart de lieue : elle se rétrécit à mesure que l'on avance du Nord - Est au Sud-Ouest. Cette Isle est entièrement couverte de rochers , absolument nuds & stériles.

Elle étoit autrefois fréquentée par les Européens qui alloient à la pêche de la baleine dans ces parages : aujourd'hui que ces animaux ont abandonné ces côtes , on n'y aborde que rarement pour se mettre à l'abri du gros tems , ou pour chercher des secours contre le scorbut.

La côte orientale de cette Isle , au rapport des navigateurs , est environnée de glaces toute l'année , jusqu'à dix milles en mer. A la difficulté du passage, près de cette côte , se joint encore le danger , auquel on est exposé par un vent terrible , qui vient d'une montagne nommée *Beerenberg* ; c'est-à-dire, montagne des ours.

Cette Isle paroît être un gros fragment de terre , détaché du continent , ou produit par des feux souterrains , ou quelque autre accident extraordinaire : elle est inhabitée & tout-à fait inhabitable. Au Nord de cette Isle on voit le

mont des ours , ainsi appelé , à cause de la grande quantité de ces animaux qui y sont en tout tems. Ce mont est si élevé , que sa cime se perd dans les nues: dans un tems serein les navigateurs le découvrent à la distance de trente-deux lieues. Cette montagne est , ainsi que celles qui sont dans cette Isle, nue & stérile ; son sommet est continuellement couvert de glaces , de neiges : elle contient tout l'espace qu'il y a entre les deux côtes orientales & occidentales : en cet endroit est la plus grande largeur de l'Isle. Il ne s'y trouve ni herbes ni brossailles, ni terre pour servir de matrice aux végétaux : on voit seulement au pié de cette montagne , une croûte mince , qui est formée par la fiente des oiseaux de proie qui s'y rassemblent en grand nombre pour donner la chasse aux crabes de mer , qui se trouvent en abondance dans les bas-fonds qui environnent cette Isle. Cette fiente produit beaucoup d'herbes médicinales , très-salutaires aux marins qui passent ici dans leur voyage du Groenland.

Le récit d'un incendie singulier , arrivé en 1732 , va terminer cet article. Ce phénomène pourra à la fois intéres-

fer les Naturalistes & les Physiciens. Voici comment le rapporte M. Anderson dans son Histoire Naturelle de l'Islande.

Un Capitaine de vaisseau de Hambourg, nommé Jean-Jacques Laab, allant en Groenland, & étant à l'ancre, à cause du vent contraire, à trois lieues au Sud de la montagne des ours, vit, le 17 Mai, des flammes d'une longueur prodigieuse qui s'élevoient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs. Cet incendie étoit accompagné d'un terrible bruit souterrain : un brouillard très-étendu & fort épais sembla mettre fin à ces accidens. Le Capitaine, ne pouvant quitter l'endroit où il étoit retenu par le vent, voyant le danger auquel cet incendie exposoit son vaisseau, fut saisi de la plus grande frayeur ; cependant ce feu ne dura que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point, elle ne jeta aucune pierre ni matière combustible ; mais une fumée noire & épaisse continua jusqu'au vingt-un du mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il étoit à peine à quinze lieues de l'île,

que le Capitaine eut une nouvelle frayeur : son vaisseau fut entierement couvert d'une énorme quantité de cendres , que le vent pouffoit derriere lui. Il craignit d'abord que ces cendres n'eussent entraîné avec elles quelques charbons ardents , où des minéraux enflammés qui auroient pu mettre le feu au vaisseau ; mais les trouvant froides , & n'y voyant rien de combustible , il se tranquillisa. Tant que le vaisseau fut sous le vent, on fut occupé à le nettoyer, parce que de tems en tems il recevoit de nouvelles charges de cendres.

» On m'apporta (ajoute M. Anderson)
 » un peu de cette cendre ; je la trouvai
 » d'un gris clair , & fort douce à l'at-
 » touchement : l'ayant mise sous le mi-
 » croscope , elle parut remplie de petits
 » grains de sable , ou plutôt de petits
 » morceaux de pierre brisée.

Un autre Capitaine de vaisseau, nommé Alicke Payens , compatriote du précédent, passa quinze jours après proche de cette Isle. Ayant entendu parler de cette aventure , il aborda à l'Isle , & eut assez de courage pour aller visiter l'endroit incendié. Il remarqua que la montagne n'étoit crevée en aucun en-

droit , qu'elle n'avoit rien jetté que des cendres , dont tout le terrain étoit couvert dans l'espace de deux lieues : on y entroit jusqu'à mi jambes. Comme il ne découvrit rien de nouveau , il s'en retourna fort fatigué à son bord.

ARTICLE IV.

La Nouvelle Zemble.

ON a peu de connoissances de ce Sa situation; pays : les Géographes sont peu d'accord sur le véritable état de cette terre. Les uns nous la représente comme une Île, séparée de notre continent par le détroit de Weigats , & toujours bordée de ce côté par des montagnes de glaces d'une hauteur étonnante. Les autres nous la donnent pour une péninsule; ils assurent qu'elle tient par un isthme , au côté occidental de la Sibérie , près de l'embouchure du fleuve Oby. Tous s'accordent à la placer depuis le soixante-neuvième degré de latitude , jusque près du soixante-dix-septième. Sa longueur est d'environ deux-cens lieues ,

sur soixante à soixante-dix de large.

Le nom de nouvelle Zemble signifie en langue Russe nouveau pays.

*Description
Historique de
l'Empire
Rusien.*

Le Baron de Stralhenberg remarque, que la nouvelle Zemble est l'Isle de *Tazata*, que Pline place dans la mer septentrionale ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée anciennement, d'après le fleuve *Taas*, qui est navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve se décharge vis-à-vis la nouvelle Zemble, dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigats. Les Russes lui donnent le nom de *Guba*, *Tasowskaia*; c'est-à-dire, golfe du *Taas*. C'est du nom de ce fleuve qu'on avoit appelé l'Isle qui en est tout près, *Tasata*, ou Isle de *Taas*.

Les Hollandois sont les premiers Européens qui y ayent abordé en cherchant dans la mer du Nord un passage pour aller à la Chine & au Japon.

Les voyages les plus connus sont ceux de Jacques Heemskork & Guillaume Barents, en 1596, & du Capitaine Wood, Anglois, en 1676. Ces Navigateurs perdirent leurs vaisseaux dans les glaces : ils s'y trouverent réduits à l'état le plus déplorable. Les

premiers sur-tout éprouvèrent , pendant dix mois , tout ce que la misère peut avoir de plus affreux dans une région si horrible.

Le récit d'une situation aussi cruelle présente une peinture intéressante. Nous allons en donner l'esquisse.

Heemskork & Barents, partis de Hollande le 18 Mai 1596, s'étoient avancés jusqu'au soixante-seizieme degré sur les côtes de la nouvelle Zembie. Des glaces, survenues tout à coup, mirent un obstacle insurmontable à leur retour dans leur patrie. Leur vaisseau étoit à demi fracassé par les glaçons énormes qui venoient le heurter avec violence, & qui formoient tout autour des montagnes aussi hautes que dangereuses. On étoit au commencement de Septembre, déjà l'hiver faisoit sentir ses rigueurs : heureusement la terre-ferme n'étoit pas éloignée. Il ne leur restoit d'autres ressources pour se garantir du froid terrible de ces climats, que de descendre à terre & de bâtir une hutte pour leur servir de retraite.

Ce fut pour ces navigateurs une agréable surprise, de trouver dans une terre, où l'on ne découvroit pas une seule

plante, beaucoup de bois, même jusqu'à des arbres entiers, & très-beaux, que la mer avoit amoncelés sur les côtes. Cette découverte leur procuroit les moyens de se mettre à l'abri de ce qu'ils avoient à craindre dans un desert si affreux, le froid & les bêtes féroces.

Comme il paroît surprenant que sur ces côtes stériles, ainsi que sur celles du Groenland, du Spitzberg, on rencontre une grande quantité d'arbres flotans, nous croyons devoir faire part au Lecteur des opinions des différens voyageurs sur ce sujet.

*Voy. à la baie
de Hudson.*

L'opinion de M. Ellis, qui a adopté celle de M. Egede, Missionnaire, est que les arbres que l'on trouve sur les côtes du Groenland, paroissent venir de la côte orientale de ce continent, d'où ils sont chassés par un vent de Nord ou Nord-Est, sur la côte occidentale, où les Danois ont des habitations.

Arbres flotans.

Cette conjecture, fort incertaine, relativement au Groenland, perd toute probabilité à l'égard de la nouvelle Zemble, du Spitzberg, de l'Islande, qu'il faudroit supposer deux choses : la première, qu'il croît des arbres sur
les

les côtes orientales du Groenland ; la seconde , qu'une partie de ces arbres , qu'on trouve sur les côtes occidentales , est repoussée sur celles du Spitzberg , de l'Islande & de la nouvelle Zemble , par un vent du Sud, ou Sud-Ouest ; mais ces suppositions seroient contre l'expérience , puisqu'il est constant que ces vents ne soufflent presque jamais dans ces contrées , & que les côtes orientales du Groenland , ainsi que l'espace , compris entre le Spitzberg & la nouvelle Zemble , sont continuellement remplis d'énormes montagnes de glaces qui en rendent l'accès inabordable.

Le sentiment de Gouldon , Navigateur Anglois , qui , au rapport de Wood , a fait plus de trente voyages au Groenland , est bien plus probable : il dit , qu'il est à présumer que le bois que l'on trouve sur les côtes du Groenland , & des autres contrées septentrionales , vient de la terre de Jesso qui est le Japon , ou de quelqu'autre pays voisin. La raison qu'il en donne résulte d'une observation fort juste , qui pourroit devenir un nouveau témoignage en faveur de ceux qui croient à l'existence d'un passage à la Chine par le Nord.

Tome XXVI.

L

Voyage au Nord , premier volume.

Gouldon ajoute avoir observé que le bois que l'on trouve dans les parages du Nord , est rongé jusqu'à la moëlle par des vers de mer ; d'où il conclut qu'il ne peut venir que des pays chauds, puisqu'on est assuré que les vers ne rongent point dans un climat froid. Revenons aux Hollandois.

Le 24 Octobre , tout l'équipage , au nombre de seize personnes , prit possession de la cabane : on s'occupa d'y voiturer sur un traîneau toutes les provisions qui étoient à bord du navire. Le soleil , dont la vue faisoit alors le seul plaisir de nos navigateurs , commençoit à les abandonner : chaque jour diminueoit , d'une façon également sensible & effrayante. Cette circonstance les fit redoubler de travail pour transporter dans la hutte tous les vivres qui leur restoit. Ce ne fut qu'après des travaux extraordinaires & des combats terribles , qu'ils eurent à essuyer contre des ours , qu'ils parvinrent enfin à voir leur cabane bien approvisionnée. L'espérance qu'ils conservoient de dégager leur vaisseau au retour de l'été , & de revoir leur patrie , leur fit serrer avec soin les ancres , les agrès , & tout

ce qui appartient à la manœuvre.

Le 2 Novembre ils ne virent qu'une partie du globe du soleil ; le 4 il ne parut point du tout. La lune alors avoit pris sa place , & , lorsqu'elle fut à son plus haut période , elle paroissoit continuellement jour & nuit. Le six fut un jour si sombre , qu'on ne le put distinguer de la nuit : l'horloge qu'on auroit pu consulter étoit arrêtée. Les Hollandois restèrent tous aulit très-long-tems : quand ils se leverent ils ne purent distinguer positivement si le peu de clarté qu'il faisoit venoit du soleil ou de la lune ; on reconnut cependant ensuite qu'on étoit au plus haut du jour.

Ces Navigateurs supportoient des peines & des maux qui étoient encore augmentés par un avenir terrible , que leur faisoit craindre la disette de vivres.

Le 8 , après avoir fait état de ce qu'il leur restoit pour vivre , on régla les rations de biscuit à quatre livres cinq onces pour huit jours , ration qui n'étoit auparavant que pour cinq. A l'égard de la viande & du poisson , on en avoit assez abondamment ; mais le vin commençoit à manquer , & ce qui restoit de biere étoit sans force & sans

qualité. On avoit fait des trappes pour les renards , & l'on en prenoit quelques-uns. Les ours s'étant retirés en même-tems que le soleil , ne reparurent qu'à son retour.

Le 12 on prit le parti de régler la distribution du vin , à chacun deux petites tasses par jour : la seule boisson qu'on eût d'ailleurs étoit de l'eau de neige fondue.

Le 18 , Barents distribua à tous les gens une pièce de gros drap pour s'en servir contre le froid , ainsi que chacun l'aviseroit. Il en fut de même des chemises & des draps pour les lits : on chercha à se soulager par toutes sortes de moyens ; mais on avoit beaucoup de difficulté à blanchir le linge : à peine étoit-il hors de l'eau que la gelée le roidissoit , de façon qu'il étoit impossible de le tordre : si on l'exposoit au feu , le côté qui y étoit opposé restoit toujours gelé ; c'étoit un travail pénible que de tourner sans cesse ce linge , ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler.

Le 26 , & les jours suivans , il tomba une si grande quantité de neige , que la hutte s'en trouva entièrement couverte :

il fut impossible d'en sortir , quelques besoins qu'on eût. Le 29 on dégagëa une porte , on fit un trou , par lequel chacun sortit en rampant.

Les trappes étoient aussi couvertes de neige : elles furent dégagées , & , dès le même jour , il s'y prit un renard. Cette chasse étoit d'autant plus précieuse, que ces pauvres gens trouvoient à la fois dans cet animal , un aliment que la faim leur faisoit dévorer avec avidité , & des fourrures , propres à faire des bonnets , très-utiles pour les garantir du froid.

Le premier Décembre la hutte se trouvant de nouveau ensevelie sous la neige , les Hollandois avoient à se défendre à la fois de deux fléaux insupportables , la faim & la fumée : les ténèbres redoubloient encore l'horreur de cette situation. Tous , à l'exception du cuisinier, demeurèrent au lit pendant trois jours , sans avoir d'autre soulagement contre le froid , que quelques pierres chauffées qu'ils se donnoient tour à tour dans les lits.

Le 3 fut un jour de consternation pour ces malheureux : l'horrible fracas que faisoient les glaces de la mer , qui

sembloient s'amonceler près de la hutte; faisoit craindre , à chaque instant , que ces montagnes ne vinssent la fracasser & les ensevelir sous ces ruines.

Leur désastre ne faisoit qu'accroître au lieu de diminuer : le 6 parut être à la fois le comble & le terme de leur misère. La gelée fut si vive, le froid si pénétrant, que les plus vigoureux en furent abattus.

Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé , jusqu'au vin de Xerès , dont la chaleur est si connue. Aux jours de distribution on étoit obligé de le faire dégeler ; chacun en avoit une demi-pinte pour deux jours : de l'eau de neige fondue suppléoit à son défaut. Qu'on juge si une pareille boisson étoit propre à soutenir ces infortunés dans l'état déplorable où l'excès du froid les avoit réduits.

Le bois leur manquoit , le froid ne diminuoit point ; ils ne savoient quels moyens employer pour remédier à cette fatale circonstance. Ils se ressouvinrent qu'il étoit resté du charbon de terre à bord du vaisseau : on prit le parti d'aller le chercher. On brûla une grande quantité de cette matière ; cha-

cun goûtoit le plaisir d'échapper au froid mortel qui les pressoit. On boucha bien exactement toutes les ouvertures de la hutte , pour se procurer une nuit chaude & agréable. Cette disposition leur rendit la gaieté ; mais ils ne s'attendoient point au malheur qui les menaçoit , & qui manqua de les faire périr tous ensemble.

Bien-tôt la vapeur maligne que le charbon avoit exhalée , produisit les effets les plus funestes : tous se trouverent attaqués d'étourdissemens & de vertiges , qui leur ôtoient non - seulement la force de se remuer , mais même celle de se plaindre. Quelques-uns s'étant cependant traînés à la porte , parvinrent , non sans peine , à l'ouvrir.

Le premier qui sortit tomba sans connoissance sur la neige. Dès l'instant que la porte fut ouverte , le froid , qu'ils regardoient comme le mal le plus cruel , leur fit le plus grand bien ; ils se rétablirent en peu de tems. Barents leur donna à chacun un verre de vin : tous convinrent qu'un quart-d'heure plus tard leur perte étoit inévitable ; que la grande foiblesse qu'ils avoient essuyée

les auroit réciproquement mis hors d'état de se donner le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12 le tems fut clair & ferein , & le froid fut si grand qu'il est impossible d'en rendre l'intensité. Dans la hutte même le cuir des souliers gela aux piés , devint aussi dur que de la corne & hors d'état de servir. Pour y suppléer les Hollandois se firent des chaufsons avec des peaux de mouton qu'ils avoient apportées ; ils en mettoient trois ou quatre paires l'une sur l'autre , encore avoient-ils beaucoup de peine à se réchauffer les piés. S'ils restoient dehors un peu de tems , il s'élevoit sur leur visage , les levres , & les oreilles , des pustules qui geloient aussi tôt. Il falloit qu'ils brûlassent leurs bas & leurs chaufsons pour sentir un peu de chaleur aux piés.

C'est dans ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage entra dans l'année 1597. L'air s'étant un peu adouci , la porte qui avoit été fermée pendant plusieurs jours fut ouverte : on alla chercher du bois , on le fendit , on mit ordre à ce qui étoit le plus nécessaire.

Dans cet état pénible les matelots se

souvinrent qu'ils étoient à la veille des Rois ; ils prièrent Barents de leur permettre de célébrer cette fête. On fit des billets, on les tira ; un canonnier fut roi. Deux livres de farine qu'ils avoient furent employées à faire des beignets , qu'on fit cuire à l'huile ; ils furent mangés avec autant de délices que les mets les plus délicats : ils burent tout le vin qui leur restoit , & les Rois furent célébrés comme si chaque matelot eut été chez lui tranquillement. Au milieu des travaux , des inquiétudes , des peines , on conserve toujours un goût pour les plaisirs.

Le 24 ils revirent une partie du disque du soleil. Cet événement donna lieu à quelques contestations ; Barents, Pilote très - expérimenté , prétendoit que cet astre ne devoit se montrer que quatorze jours plus tard.

Après avoir continuellement essuyé de très-rudes gelées , s'être livrés à des travaux excessifs pour se procurer du bois, s'être défendus contre les fréquentes attaques des ours qui leur causoient de grands embarras, ils arriverent enfin au mois de Juin. Les glaces s'ouvrirent, mais le vaisseau resta engagé ; ce qui les

détermina à s'embarquer dans la chaloupe & dans une scute.

Barents, dont la santé s'étoit affoiblie depuis long-tems, rappella toutes ses forces pour composer un mémoire qui contenoit les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la nouvelle Zemble, du séjour qu'ils y avoient fait, & de leur départ. Il déposa ce mémoire dans une boîte, qu'il pendit dans la cheminée de la hutte, pour instruire ceux qui pourroient y aborder, par quelle aventure ils trouvoient les misérables restes d'une cabane qui avoit été habitée pendant neuf à dix mois.

Ces petits bâtimens ayant été chargés, on leva l'ancre, & on fit voile le 14 Juin. Les malheureux Hollandois trouverent de nouveaux obstacles dans les glaces; ils ne parvinrent, qu'après des efforts & des peines incroyables, au Cap Candenoës, où ils trouverent des Russes de qui ils tirèrent quelques secours.

Aux travaux de la navigation se joignirent alors les douleurs du scorbut dont ils étoient attaqués : heureusement ils trouverent sur les côtes où ils aborderent beaucoup de bistorte, plante

antiscorbutique ; elle leur fit le plus grand bien & ranima leur courage.

Le deux Septembre ils arriverent heureusement à Kola , petite ville de la Laponie Russe : delà ils se rendirent à Amsterdam , où ils arriverent le premier Novembre. Leur retour , après le danger qu'ils avoient couru , & le séjour qu'ils avoient fait dans un pays , jusqu'alors inconnu , n'inspira pas moins d'admiration pour leur courage , que d'étonnement pour la singularité de leur aventure.

Le naufrage du Capitaine Anglois , dont nous avons parlé , sans former un tableau aussi frappant que celui qu'on vient de voir , ne peut cependant manquer d'intéresser. Des exemples de l'industrie des hommes , suggérés par la nécessité , présentent toujours des leçons admirables , & apprennent en même-tems à ne jamais désespérer du fort.

Wood étoit parti d'Angleterre , accompagné du Capitaine Flawes qui montoit le *Prospère*. Ces deux Navigateurs avoient ordre de chercher un passage pour les Indes orientales , entre la nouvelle Zemble & la Tartarie. Leur

voyage fut sans succès. Une violente tempête ayant séparé , le 29 Juin , Wood de Flawes , le premier perdit son vaisseau , une pinasse & deux hommes sur les côtes de la nouvelle Zemble. Il eut beaucoup de peine à se tirer du danger , ainsi que tout le reste de l'équipage , qui consistoit en soixante-dix hommes. Tous avoient été successivement amenés à terre dans la chaloupe ; mais leur sort n'en étoit pas moins à plaindre. L'avenir leur présentait une mort assurée , dans un désert où tout leur manquoit. Une heureuse circonstance , qui vint de leur malheur même , les sauva.

La tempête , qui avoit brisé leur vaisseau , en jeta sur le rivage où ils avoient débarqué quantité de débris , qui leur servirent à bâtir des tentes pour se garantir du froid. Un grand nombre de tonneaux de farine , de barils d'eau-de-vie , une barrique de bière , une tonne d'huile , furent aussi jettés sur le rivage. Ces secours ranimèrent leur courage & leurs espérances. Voici comme Wood décrit la suite de leur débarquement.

« Nous nous transportâmes avec nos provisions sur une montagne , où les

» natifs du pays, c'est-à-dire, des ours
» blancs, d'une grandeur prodigieuse,
» vinrent nous rendre visite. Un de nos
» gens tira un coup de fusil sur un de ces
» messieurs, & l'attrapa apparemment,
» car il se sauva bien vîte. Nous nous
» dépêchâmes ensuite de dresser une
» tente pour nous garantir du froid &
» pour serrer nos provisions, avec du
» cannevas que nous avions ferré à cet
» effet. Nous l'étendîmes sur des avirons
» & des barres, & nous fîmes un fossé
» tout autour de cette tente, pour nous
» éviter des visites pareilles à celles que
» nous avions d'abord reçues. Pendant
» ce travail nous eûmes fort à souffrir de
» la rigueur du tems. Nous étions mouil-
» lés, il faisoit très-froid, & le feu nous
» manquoit : notre unique recours fut à
» Dieu, que nous priâmes de nous en-
» voyer le vaisseau de Flawes. Le
» trente Juin il fit un vent frais, ac-
» compagné de grands brouillards : la
» mer qui étoit toujours grosse continua
» pendant quelques jours d'envoyer à
» terre des avirons, des barres, des
» planches, des morceaux de bœuf &
» de cochon, qui étoient sortis des ton-
» neaux défoncés par la tempête, &

» toutes fortes de bois , restes de notre
 » malheureux vaisseau. Nous sauvâmes
 » de ces débris autant qu'il nous fut
 » possible , & nous nous en servîmes à
 » dresser plusieurs tentes & à faire du
 » feu.

» C'est ainsi que nous passâmes huit
 » jours dans la plus triste perplexité.
 » L'espérance que nous avions de dé-
 » couvrir le *Prospère* , étoit fort contra-
 » riée par un brouillard épais qui nous
 » déroboit la vue des objets à vingt
 » pas. Pour nous tirer d'un état si dé-
 » plorable il ne nous restoit de ressource
 » que dans notre chaloupe ; mais elle ne
 » pouvoit contenir que trente hommes
 » & nous étions soixante-dix. Nous son-
 » geâmes à l'allonger de douze piés , à
 » l'élever & y faire un pont , afin de
 » nous embarquer tous ; mais après
 » avoir considéré que les matériaux &
 » les ouvriers manquoient , les matelots
 » ne voulurent pas consentir qu'on la
 » coupât ; ils dirent qu'ils aimoient
 » mieux aller par terre jusqu'à Weigats ,
 » résolution que le péril éminent où
 » l'on se trouvoit, pouvoit seule inspirer,
 » mais dont l'exécution étoit évidem-
 » ment impraticable ; cependant , si

» d'un côté je ne voyois aucune appa-
 » rence de pouvoir nous sauver par
 » terre, de l'autre il n'y avoit pas moins
 » de difficultés par mer, puisque, avant
 » de pouvoir embarquer trente hommes,
 » il falloit qu'il y en eût quarante de
 » morts. Je laisse à penser l'extrémité où
 » nous nous trouvions alors, si la pro-
 » vidence ne nous eut secourus, & dans
 » quelle agitation d'esprit je devois être,
 » puisque toutes mes pensées ne pou-
 » voient s'arrêter que sur quelque chose
 » de tragique. Les brouillards, la neige,
 » la pluie, la gelée, nous incommo-
 » doient beaucoup : enfin le 8 Juillet,
 » le tems s'éclaircit dans la matinée.
 » Quel plaisir pour nous ! Nous apper-
 » çûmes, non loin de nous, le vaisseau
 » du Capitaine Flawes. Nous fîmes des
 » signaux, il les entendit & nous envoya
 » sa chaloupe. La crainte d'être encore
 » surpris par les brouillards, nous fit
 » hâter de nous rendre à son bord. Nous
 » laissâmes à terre tout ce que nous
 » avions tiré du naufrage, & nous abor-
 » dâmes heureusement le *Prospère*, qui
 » nous débarqua en Angleterre à la fin
 » du mois d'Août. »

Il résulte du rapport des différents

Voyageurs que la nouvelle Zemble est le plus misérable pays qui soit au monde, un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige. Les seuls endroits qui en soient exempts, sont des fondrières inaccessibles où il croît une sorte de mousse qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, & c'est à quoi se bornent toutes les productions de cette Isle.

»Après avoir creusé environ deux piés en terre, dit Wood, nous ne trouvâmes que de la glace aussi dure que du marbre;» chose dont on n'avoit jamais entendu parler auparavant, & qui tromperoit ceux qui s'imaginent que dans la nécessité de passer l'hiver dans ce pays, ils pourroient faire des caves sous terre pour s'y loger & se garantir du froid.

La neige dans tous les autres climats se fond beaucoup plutôt sur le bord de la mer que dans les autres endroits; c'est ici le contraire. La mer bat contre des montagnes de neige, qui, dans quelques lieux sont très-hautes. Elle a formé des cavernes profondes dans cette neige, qui paroît comme suspendue au-dessus de cet élément; ce

qui présente un objet tout-à-fait effrayant. Notre observateur monta sur le sommet des montagnes ; il n'y trouva point de neige ; il ne vit que des ours blancs , des espèces de lapins gros ^{Quadrupes ,} comme des rats , des lemmers , des oi- ^{Oiseaux.} seaux semblables aux alouettes , & les traces de quelques bêtes sauvages. A chaque quart de mille on* rencontre un petit ruisseau de fort bonne eau , quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue. Vers le rivage de la mer où ces ruisseaux tombent , on apperçoit du marbre noir , rayé de blanc : l'eau de la mer , près de la glace & de la terre , est la plus salée , la plus pesante , la plus claire qui soit au monde : à quatre-vingt brasses , qui font quatre cens quatre-vingt piés, on voit parfaitement le fond & les coquillages.

Après avoir donné une idée de la nouvelle Zemble & de ses productions , nous désirerions pouvoir en faire autant de ses habitans ; mais il n'y a que peu de Voyageurs qui aient parlé des Zem- bliens , & le portrait qu'ils nous en ont donné est si imparfait , que l'existance de ses habitans paroîtroit , pour ainsi dire , une chimère.

Habitans.

Le plus grand nombre des Auteurs & des Voyageurs modernes prétendent, que la nouvelle Zemble n'a point d'habitans naturels, que les hommes qu'on y trouve sont des Samojedes qui y passent à la mi-Mai, qui s'y occupent tout l'été à la pêche & à la chasse.

Ces Sauvages disent qu'il n'y a d'habitans que ceux de leur nation, qui y vont & qui y restent l'hiver lorsqu'ils ne peuvent en revenir. Ils assurent qu'il en périt souvent par un vent du Nord, qui éteint la chaleur naturelle en peu de tems, quelques précautions que l'on prenne pour se garantir des effets du froid. C'est ce qui rend cette Isle absolument inhabitable.

A R T I C L E V.

La Samojicie.

Sa situation. **L**A Samojicie est une Province de l'Empire de Russie, qui fait partie du Gouvernement de Sibérie. Elle forme une bande de terre qui s'étend depuis les environs d'Archangel jusqu'au fleuve

Léna , c'est-à-dire , depuis le quarante-cinquième degré de longitude orientale du Méridien de Paris , jusqu'au cent vingtième. Sa largeur est beaucoup moindre ; elle varie suivant les sinuosités que font le détroit de Weigats & la mer glaciale. Sa plus grande largeur est , en quelques endroits, de cent vingt lieues, puisqu'elle s'étend depuis le soixante-cinquième degré jusqu'au soixante-dixième , sous lequel se trouve le cap le plus avancé.

Toute la Samojicie , que les habitants appellent *Sambtūdi* , est un pays aussi affreux que la nouvelle Zemble. Par-tout ce n'est que marais glacés , déserts épouvantables , montagnes couvertes de neige & de glaces ; cest , de tous les pays habités de notre continent , celui qui est le plus foid & le plus horrible. Sa proximité du pôle , le voisinage de la nouvelle Zemble & du détroit de Weigats , qui est toute l'année couverte de glaçons énormes , sont les causes du froid excessif qui se fait sentir en tout tems dans ce pays.

Climat.

Un Navigateur dit , qu'au 15 Septembre son vaisseau étant à l'ancre sur les côtes de la Samojicie , il y faisoit si

froid , que la voile du petit hunier , mise en banniere pour sécher , étoit aussi roide que du fer , & que lui , étant sur le tillac , l'humidité de son haleine tomboit en frimats sur sa barbe.

Temps où elle
a passé sous
la domina-
tion des Rus-
ses,

Cette contrée , selon presque tous les Historiens , a passé sous la domination Rusienne sous le regne de Fédor Iwanowitz. On prétend qu'un homme nommé Onello présenta le plan du commerce qu'on pourroit faire dans ce pays ; c'est ce qui donna l'idée de le conquérir. On ajoute que cette conquête ne s'acheva que sous son successeur Boris Godunou, qui y fit construire quelques Forts & quelques Villes.

Il y a cependant lieu de croire que ces faits ne sont pas exacts , car il existe des Ordonnances, publiées dans les premières années du regne de Pierre le Grand , concernant les arrangements à prendre pour percevoir le tribut des Samojedes, où il est fait mention expresse des Lettres-Patentes , accordées à ces peuples , environ soixante ans avant le regne du Czar Fédor Iwanowitz. Ces Lettres , par lesquelles il leur est permis de lever par eux-mêmes le tribut qu'ils avoient à payer en pelleteries, sont à la

date de 1525 , & Fédor Iwanowitz n'a commencé à régner qu'en 1584.

Pour concilier ces Lettres-Patentes de 1525 avec le récit des Historiens, c'est de diviser les Samojedes en deux Nations , séparées par les monts Poyas , que la ressemblance a sans-doute fait appeller du même nom. L'une habite entre l'Oby & la Léna , vers la mer glaciale , & au delà des monts Poyas ; l'autre habite , depuis les environs d'Archangel & la riviere de Dwina , jusqu'au détroit de Weigats , & en deçà des monts Poyas. Il est vraisemblable que ceux-ci ont été connus les premiers, & qu'il a pu en être fait mention en 1525. A l'égard des autres on peut en placer la découverte sous le regne du Czar Fédor Iwanowitz , ainsi que le rapportent les vóyageurs Hollandois.

Il est d'ailleurs certain qu'il n'a jamais été question de construire aucune ville ni aucun fort pour les assujettir ; qu'aujourd'hui même il n'en existe point dans les pays habités par ces peuples. C'est dans des petites villes , situées au voisinage , & habitées par des colonies Russes que l'on reçoit le tribut , appelé *Jessak* , qui consiste en une fourrure de

^{'Histoire}
généalogi-
que des Ta-
tars.
^{Stralhen-}
berg.

Tribu.

vingt-cinq kopekes , que tout homme capable de se servir de l'arc , doit livrer tous les ans ; chaque sorte de pelleterie étant évaluée à un prix certain.

*Stralhen-
berg.*

Lorsque ces peuples vont remettre leurs tributs aux Russes, ils font des paquets de peaux d'hermines, d'écureuils, & autres pelleteries, chacun de neuf pièces, parce qu'ils considèrent beaucoup ce nombre : les Russes défont ensuite ces paquets, y mettent dix pièces de pelleteries, parce que, à l'imitation des Grecs, avec lesquels ils ont toujours été liés, ils préfèrent ce nombre à celui de neuf.

Leur origine.

Tout ce qu'on peut savoir de l'origine de ces peuples, qui n'ont d'autres annales qu'une tradition, ne peut être que très-incertain. Selon eux ils viennent de la *Sorcomi-Zemla* ; qui est la Finlande ou la Laponie ; ainsi les Samojedes pourroient bien être de même origine que les Huns qui sont venus d'Asie, au moins faisoient-ils partie de ces peuples Hyperboréens, dont les anciens Auteurs ont tant parlé.

Habitans.

On donne le nom de Samoyedes ou Samojedes à tous les peuples qui habitent cette langue de terre, qui est de-

puis les environs d'Archangel jusqu'au fleuve Léna. Quoique chaque peuple ait un nom particulier , que l'on joint au premier , nous ne nous arrêterons point à ces distinctions. Il suffit qu'ils se ressembtent tous par les traits , la taille , les usages & les mœurs , pour que nous donnions leur histoire en général. On observera que s'il se trouve quelque différence dans le caractère de ces peuples , elle est en raison de leur proximité des états policés & de la fréquentation qu'ils ont avec des peuples civilisés. Le Samojedes qui habitent les environs d'Archangel , sont , de tous ces Sauvages , les moins féroces & les plus sociables.

Samojedes , suivant plusieurs Auteurs , signifie *mangeurs d'hommes*. Ils prétendent que ces peuples ont été appelés ainsi , parce qu'ils mangeoient autrefois les prisonniers qu'ils faisoient en guerre , & même leurs parens & leurs amis après leur mort.

Les notions que l'on a sur les Samojedes sont très - imparfaites. Presque toutes les relations nous les représentent comme une nation Sauvage , grossière , sans autres lumières que celles de l'inf-
Leur portrait.

tinct. Ces Sauvages , pour la plupart , sont au-deffous de la moyenne taille ; cependant un Voyageur , qui a parcouru ce pays , assure qu'il n'en a vu aucun qui n'eut plus de quatre piés ; qu'il en a rencontré qui passoient la taille moyenne & qui avoient jusqu'à six piés ; ce qui ne s'accorde point avec ceux qui les mettent pour ainsi dire au rang des Pigmées. Les Samojedes ont le corps dur , nerveux , d'une structure large , quarrée : ils ont le visage aplati , les yeux noirs , dont l'ouverture est étroite & allongée , le nez tellement écrasé , que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure , qu'ils ont très-forte & élevée : ils ont la bouche grande & les lèvres minces , les oreilles grandes , plates , rehaussées ; leurs cheveux sont noirs comme le jéai , durs , forts , & leurs pendent sur les épaules : leur teint est d'un brun jaune ; ils ont les jambes courtes , mais déliées & extrêmement tournées en dehors ; leurs piés sont fort petits.

Les hommes n'ont que fort peu ou presque point de barbe ; ils n'ont point de poil , ainsi que leurs femmes , sur
aucune

aucune partie du corps , excepté à la tête ; cependant il reste à examiner si c'est par un défaut naturel qu'ils se trouvent sans poil , ou plutôt par une qualité particulière à leur race , ou par le soin que prennent les deux sexes de se l'arracher par - tout où il pourroit en paroître , y attachant , peut-être , quelque idée de honte ou de difformité.

Ceux qui prétendent que les femmes ^{Leurs femmes.} Samojedes ne sont point sujettes aux infirmités périodiques de leur sexe se sont trompés : le contraire est prouvé par des informations exactes ; ce qu'il y a de vrai , c'est qu'elles ne les ont que foiblement & en petite quantité. Une autre particularité sur ces femmes , également constatée , c'est qu'elles ont toupes , ainsi que les Lapons , les mamelles plates & petites , molles en tout tems , lors même qu'elles sont encore vierges , & que le bout en est noir comme du charbon. On pourroit croire que c'est l'effet du mariage prématuré des filles de Samojicie , s'il n'étoit constant qu'elles ont ce défaut commun avec les Lapons , quoique ces dernières ne se marient jamais avant l'âge de quinze à vingt ans.

Habillemens.

La phyfionomie des femmes Samojedes reflemble parfaitement à celle des hommes , excepté qu'elles font un peu plus déliées , qu'elles ont le corps plus mince , les jambes plus courtes , les piés beaucoup plus petits ; d'ailleurs il eft fort difficile de diftinguer les deux sexes par l'habit : l'un & l'autre portent des vêtemens aflez femblables à ceux des Lapons , par la forme & par l'étoffe. Des peaux de rennes , le poil tourné en dehors en font toute la matiere. Cet habillement confifte en une efpece de robbe , au haut de laquelle tient un bonnet qui tombe fur les épaules en forme de capuchon , & dont les manches font fermées par deux mitaines, auffi de fourrures, qu'ils y coufent, & en des culottes & des bas d'une feule pièce. Ce vêtement , ferré par une ceinture , leur couvre très-bien le corps : il s'ôte comme une chemife. Il eft fi commode , dans un climat auffi rude , que les Rufles , & autres qui fe trouvent obligés de faire des voyages dans ces contrées , prennent le parti de s'en fervir.

La feule diftinction qu'on remarque aux habits des femmes , eft une fuite

de cette espèce de coquetterie qui semble tenir à leur sexe. Elles cherchent à embellir leur parure par quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles bordent leur robe. Celles qui ont le plus de prétentions prennent aussi le soin de tresser leurs cheveux en deux ou trois parties, d'y attacher des petites pièces de cuivre avec une bandelette de drap rouge, & de laisser flotter ces tresses sur leurs épaules.

La façon de bâtir des Samojedes, ainsi que de tous les peuples sauvages du Nord, a beaucoup de rapport à celle des Lapons, ou, pour mieux dire, c'est la même. De simples tentes, de misérables huttes, ouvertes de tous côtés, font tout leur abri contre les rigueurs d'un climat si rude.

Ces cabanes sont composées de morceaux d'écorce d'arbres, cousus ensemble, couverts de quelques peaux de rennes. Des bâtons de moyenne grosseur, plantés en quarré, font les supports de ces bâtimens ; ils leur donnent une forme pyramidale. Ils ménagent au haut de cette tente une ouverture, pour donner passage à la fumée. On voit par cette description si

l'on est bien fondé à ajouter foi à tout ce qu'on rapporte de leurs cabanes souterraines ; cependant Jean Perry dit positivement que dans les grands froids les Samojedes habitent dans des huttes qu'ils creusent sous terre ; que pour cet effet ils choisissent un terrain sec & élevé , qu'ils creusent assez profondément , qu'ils garnissent de bois le haut & les côtés , & , qu'après avoir bien affermi le tout, ils couvrent le dessus de gazons fort serrés ; qu'ils laissent seulement une ouverture pour le passage de la fumée , & qu'ils ont soin de boucher cette ouverture lorsque le bois est en charbon : que cette même ouverture leur sert aussi à sortir lorsque la neige les empêche de se servir de leur porte.

La description que Perry nous donne de ces cabanes , ne diffère pas beaucoup de celle qui la précède : il se peut bien faire que l'Auteur n'ait pas fait attention que ces cabanes étoient enfoncées en terre pour une plus grande solidité.

Comme il leur est très-facile de plier ces tentes , & , par le moyen de leurs rennes , de les transporter d'un endroit à l'autre ; c'est , sans contredit, la ma-

niere la plus convenable à leur vie errante. Le terroir ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture, ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure pour chercher le bois qui leur est nécessaire, & la mouffe dont ils ont besoin pour la nourriture de leurs rennes : c'est-là une des raisons, qui, jointe à l'intérêt de leurs chasses, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre ; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre. Comme les déserts sont d'une étendue immense, ils peuvent changer de place aussi souvent que le demandent leurs besoins sans se porter aucun préjudice les uns aux autres.

En été ils établissent, par préférence, leur séjour dans les environs des rivières pour profiter de la pêche avec plus de facilité ; mais ils ont une attention de se tenir éloignés à quelque distance les uns des autres. Il ne paroît pas qu'il leur soit jamais entré dans l'esprit de former des sociétés.

L'usage des chevaux & des voitures roulantes leur est inconnu ; ils ne se servent que de rennes & de traîneaux.

Traineurs,

Ces traîneaux sont fort différents de ceux des Lapons : ils paroissent bien plus commodes & moins dangereux. Ils ont ordinairement huit piés de long sur trois ou quatre de large, & s'élevent sur le devant comme des patins. Le conducteur est assis sur le derriere, les jambes croisées : devant lui est attachée une petite planche, arrondie par le haut, qui joint celles des planches paralleles qui composent la voiture. Par derriere il y en a une autre un peu plus élevée, qui sert d'appui à celui qui la conduit ; il tient à la main un grand bâton, garni par le bout, dont il se sert pour pousser & faire avancer les rennes. On y attelle communément deux de ces animaux : la bride qui sert à les conduire est attachée à une courroie qui leur sert de collier.

Leur nourri-
ture.

On imaginera sans peine que la nourriture de ces peuples doit répondre à la stérilité du pays qu'ils habitent, à la vie isolée qu'ils mènent. En hiver c'est de la chasse qu'ils tirent la principale partie de leur subsistance : en été, c'est de la pêche. Ils sont peu difficiles sur le choix des animaux qu'ils prennent à la chasse : quels qu'ils soient ils les jugent

propres à s'en nourrir : ils n'ont pas même de répugnance à manger les cadavres des animaux qu'ils trouvent morts.

Ces peuples font cependant quelques exceptions parmi les animaux : les chiens , les chats , l'hermine , le petit-gris , sont les seuls qui servent à leur nourriture. On ne fait qui peut avoir occasionné ces exceptions ; ils ne savent eux-mêmes en rendre raison.

Pour ce qui est de la chair de renne , dont ils font leur plus grand régal , ils la mangent toujours crue : c'est pour eux un breuvage délicieux que le sang tout chaud de ces animaux : ils prétendent que c'est un préservatif assuré contre le scorbut. Plusieurs Écrivains leur ont attribué l'usage de tirer le lait des rennes & d'en faire leur boisson , comme les Lapons : c'est une erreur ; les Samojedes ignorent absolument cette méthode : leur breuvage ordinaire est l'eau ou l'huile de baleine.

De quelque espèce que soit le poisson qu'ils prennent , ils le mangent aussi tout crud : pour le conserver ils le font sécher au soleil ; pour le manger ils le font tremper dans l'huile de baleine.

L'heure de leur repas n'étant point

Repas. fixée , ils tiennent une chaudiere perpétuellement suspendue sur leur feu & remplie de toutes sortes de viandes. Chaque personne de la famille va librement satisfaire son appétit , aussi souvent que bon lui semble.

Leur mal-propreté. L'usage du linge leur étant inconnu , ils ne se servent ni de mouchoirs ni de serviettes. Pour suppléer à ce défaut ils ont des raclures de bouleau fort déliées. Lorsqu'ils mangent ou qu'ils suent , ils s'essuyent avec ces raclures.

Leur occupation. La seule occupation des hommes de ce pays , c'est de pourvoir à la nourriture de chaque famille. Il se trouve cependant quelques Samojedes qui s'occupent à faire des rames , des chaises , des instrumens à vuidier l'eau qui entre dans les bateaux , & plusieurs autres ustensiles qu'ils vont vendre à Archangel ; mais ceux là habitent aux environs de la Mer Blanche , & sont aux gages des habitans de cette ville. Le commerce qu'ils ont avec les Russes les rend infiniment différens des autres Samojedes , qui n'obéissent uniquement qu'au besoin.

Les femmes n'ont d'autre occupation que de coudre les habits , élever les

enfans , avoir soin du feu , veiller à ce que chaque chaudiere soit en bon état.

Après que les hommes & les femmes ont rempli ces devoirs , rien ne les intéresse plus au monde ; ils s'abandonnent au sommeil. Des peaux de rennes , étendues autour du feu , leur servent de lits : c'est-là qu'ils se livrent au repos , qui paroît seul faire leur passion. Ce goût pour l'oïveté leur est commun avec tous les Sauvages ; il semble faire le caractère distinctif de l'homme , abandonné à la simple nature.

Leurs lits.

Les rennes sont , comme parmi les Lapons , les seules richesses de ces peuples : ils ne connoissent ni l'usage des monnoies ni la différence établie entre le prix & la valeur des métaux , à l'exception de quelques-uns qui habitent des contrées voisines des Russes , dont ils peuvent avoir pris quelques connoissances. Ceux-là vont , en hiver , à Archangel , par le moyen de leurs rennes ; ils y conduisent de l'huile de poisson & d'autres marchandises , qu'ils livrent à quelques marchands ou paysans Russes,

Leur richesse.

La possession de plusieurs rennes domestiques , n'empêche point les Samojedes de faire la chasse aux rennes sau-

Chasse des rennes.

vages : leur maniere de les prendre est assez curieuse. Cette chasse ne se fait qu'en hiver : plusieurs chasseurs se rassemblent à cet effet. A l'aide de leurs patins , qui sont de la même forme que ceux des Lapons , ils poursuivent les rennes avec une vitesse incroyable. Le bâton dont ils se servent pour se soutenir & s'élancer , est garni par le haut d'une petite pêle , avec laquelle ils jettent de la neige aux rennes qu'ils chassent. De cette façon ils tournent insensiblement ces animaux du côté où ils ont tendu leurs pièges. Dès qu'ils sont pris ils les percent à coups de flèches , dont ils sont toujours pourvus.

Ils ont encore un autre stratagème pour prendre les rennes sauvages. Un Samojede , couvert de peaux de rennes , se place au milieu d'un troupeau de rennes domestiques , en attendant que quelques rennes sauvages viennent se mêler parmi elles. Si-tôt que le chasseur apperçoit une de ces dernières , il se glisse doucement , & en rampant jusqu'à ce qu'il soit près d'elle ; alors il la perce d'une espèce de dard qu'il tient à sa main.

Mariages. C'est de leurs rennes dont ils se servent pour acheter les filles dont ils veu

lent faire leurs femmes : rien n'est plutôt terminé que leur discussion sur ce point : nulle cérémonie ne précède ni ne suit cette union conjugale. Un homme qui veut avoir une femme va trouver le pere de la fille sur laquelle il a des vues : illui offre cent & jusqu'à cent cinquante rennes. S'ils sont d'accord le prétendant donne les rennes & le pere livre sa fille ; mais le premier peut la renvoyer s'il n'en est pas content , & reprendre tout ce qu'il a donné. Il est un motif bien singulier pour lequel un homme peut renvoyer sa femme : c'est lorsqu'il lui trouve du poil à d'autres endroits du corps que sur la tête.

Il est vrai que lorsqu'un homme prend une fille pour sa femme , elle doit être à l'abri de cet inconvénient. Un Samojede la prend ordinairement à l'âge de neuf à dix ans ; & il est fort commun parmi eux de voir des femmes meres à l'âge de onze à douze ans , aussi sont elles stériles dès qu'elles ont atteint trente ans.

Aux causes physiques de la petitesse de la taille & de la stérilité des Samojedes , qui sont les mêmes que chez les Lapons , ne pourroit-on pas ajouter

M v j

encore cette coutume de marier les filles avant l'âge de maturité , & la liberté qu'ont les hommes de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent payer ? Ne seroit - ce pas aussi une des véritables raisons de la privation naturelle de poil dans les deux sexes ? On fait combien cette sécrétion a d'analogie avec la génération , & combien un épuisement anticipé , ou un abus prématuré & excessif des plaisirs vénériens , peut entraîner de modifications sur ce point, ainsi que sur la voix.

Quoiqu'en payant leurs femmes au prix convenu , il soit permis aux Samojedes d'en mesurer le nombre sur leurs facultés , il est rare cependant qu'ils en prennent plus de cinq ; la plupart même n'en ont que deux. Un Samojede n'épouse point ses parentes , à quelque degré qu'elles soient.

Leurs femmes étant accoutumées à accoucher sans douleurs , il les soupçonnent aussi-tôt d'infidélité , & d'avoir eu un commerce avec quelqu'homme d'une nation étrangère , s'ils voyent arriver le contraire. En pareil cas ils les battent , les maltraitent , pour leur faire confesser la faute. Si la femme

s'avoue coupable , ils la renvoient immédiatement à ses parens , qui rendent tout ce qu'ils avoient reçu.

Ceci est précisément opposé à ce que rapportent plusieurs Auteurs sur ce sujet , & qui donnent comme une chose certaine , que les maris offrent leurs femmes & leurs filles au premier veau. Mais nous ajouterons , d'après le Voyageur que nous suivons, que les femmes Samojedes ont beaucoup de pudeur , puisqu'on est obligé d'user d'artifice pour les engager à laisser voir leur nudité ; cependant il est assez difficile de concevoir pourquoi ces femmes attachent à cette action une idée de honte , à moins qu'on ne veuille présumer que c'est des autres nations , avec lesquelles ces Sauvages communiquent , qu'ils ont reçu des leçons de pudeur & de retenue.

Aussi-tôt qu'un enfant est né ils lui Enfans.
donnent le nom du premier objet qui s'offre à leur vue , soit homme , soit bête , riviere , &c. Il n'y a pas même de singularité dans la façon de les enterrer après leur mort. Si un enfant , encore à la mammelle , vient à mourir , on l'enveloppe dans un morceau de

peau de rennes , ou dans un morceau d'étoffe , & on le pend à un arbre dans les bois : s'il a plus d'un an , on le met entre quelques planches & on l'enterre.

Bruyn a observé , lorsqu'il étoit dans ce pays , que , quoique les Samojédes soient tous fort laids , leurs enfants sont assez jolis. Il en vit un de huit semaines , couché dans un petit berceau de bois jaune : cet enfant étoit très-blanc , & avoit une physionomie agréable. Il étoit enveloppé dans de la toile grise ; on l'avoit attaché avec des cordes sur l'estomach , sur la ceinture , sur les piés ; il avoit la tête & le cou nuds.

Religion. Les Samojédes admettent l'existence d'un Etre suprême , créateur de tout , souverainement bon : ils supposent qu'il ne prend aucun intérêt aux choses d'ici bas , qu'il n'exige aucun culte ; c'est pourquoi ils ne lui adressent point de prières.

Ils admettent encore un autre Etre éternel , invisible , & extrêmement puissant , quoique subordonné au premier. Ils lui attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie : ils le craignent extrêmement ; cependant ils ne lui rendent aucun culte.

Le soleil & la lune sont pour eux d'autres Dieux subalternes. Ils regardent ces Astres comme des Divinités intermédiaires , dont l'entremise leur est nécessaire pour participer aux bienfaits de l'auteur de toutes choses. .

Ils ont aussi de petites Idoles qu'ils portent sur eux ; mais ils semblent en faire peu de cas : ils ne s'en chargent que par l'attachement qu'ils ont pour les coutumes de leurs ancêtres , & pour les traditions , dont leurs Prêtres sont les dépositaires & les interprètes.

Il paroît que l'idée qu'ils ont de l'immortalité de l'ame , se réduit à une espèce de métempfycose. Quant un Samojede meurt , on met dans son tombeau ses habits , son arc , ses flèches , & tout ce qui lui appartient , dans la crainte qu'il n'en ait besoin dans un autre monde.

Enfin on ne trouve chez les Samojedes aucune des cérémonies religieuses , établies parmi les autres nations ; cependant ils ont des espèces de Prêtres. Ils les appellent *Koedefnick* , ou *Jabedes*. Quoiqu'ils leurs supposent des relations avec le méchant esprit , ils ont beaucoup de vénération pour eux. Tout

Leurs Prêtres.

le ministère de ces Prêtres se réduit à leur donner des avis & des Idoles de leur façon : ils ne font aucunes fonctions aux mariages , à la naissance des enfans , ni aux funérailles.

Lorsqu'un de ces Prêtres meurt , on lui élève un monument de poutres , entassées & ferrées de tous côtés , pour empêcher les bêtes sauvages d'en approcher ; ensuite on l'étend dessus , habillé de ses meilleurs habits : on pose à ses côtés son arc , son carquois & sa hache ; on attache aussi à ce monument une renne ou deux, si le défunt en avoit en propriété ; on les y laisse mourir de faim.

Leurs qualités personnelles.

Les Samojedes ont la vue perçante , l'ouïe fine , la main sûre. Ils sont d'une légèreté incroyable à la course ; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable. Des voyageurs Hollandois rapportent , que quelques Samojedes ayant été amenés à Moscou , on leur ordonna de tirer de l'arc , & qu'ils causerent le plus grand étonnement par leur adresse. Ils mettoient une fort petite pièce de monnoie dans un arbre , & alloient se placer si loin , que tout autre qu'eux avoit peine à appercevoir

le but ; cependant leurs flèches portoient dans la pièce , chaque fois qu'ils tiroient.

Toutes ces qualités , qui leur sont d'une nécessité absolue pour leur existence , se perfectionnent par une exercice continuel ; mais ils ont le goût grossier , l'odorat foible , le tact rude & émouffé ; cela vient , sans doute , de ce que les objets qui les environnent , sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

L'ambition & l'intérêt sont inconnus en Samojicie : ces deux grands ressorts , Leur caractère. qui mettent en mouvement la plus grande partie du genre humain , n'entrent pour rien dans le système de ces peuples. Il est facile de croire que leur manière de vivre doit être conforme à la simplicité de leurs notions , à la stérilité du pays qu'ils habitent.

Cependant plusieurs Auteurs disent , que les Samojedes ont des Princes , des Juges , des maîtres auxquels ils obéissent. Mais ils n'en ont jamais connu , & actuellement il n'en existe point chez eux. Ils payent sans répugnance le tribut qui leur est imposé , sans connoître d'autre sujétion envers le Souverain ;

ils le payent de bon gré , parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs parens , parce qu'ils savent , qu'en cas de refus , on sauroit les y forcer.

Les Samojedes sont indépendants les uns des autres : s'ils ont quelque déférence , ce n'est que pour le plus vieux de chaque famille & pour leurs Prêtres ; mais cette déférence est spontanée ; elle ne les assujettit en aucune façon.

Quelque misérable que soit la manière de vivre des Samojedes , ils sont gais , exempts d'inquiétude , & satisfaits de leur sort. Quelques-uns d'entr'eux ayant eu occasion de voir les villes de Moscou , de Pétersbourg , & d'être témoins des commodités , des agrémens de la vie civilisée , n'ont point du tout paru en être épris : ils ont constamment préféré leur manière de vivre à tout ce qu'ils avoient vu de plus attrayant. L'aversion qu'ils ont pour la servitude , pour la dépendance , & pour tout ce qui pourroit traverser leur penchant à la paresse , ne leur laisse entrevoir que malheur & disgrâce dans tout autre genre de vie.

Ils semblent cependant prendre quel-

que plaisir à fumer du tabac , à boire des liqueurs fortes quand ils en trouvent hors de chez eux ; mais ils en quittent l'usage sans marquer le moindre regret.

Cette stupide insensibilité , qui leur est si naturelle , fait que rien ne les étonne. Quelque nouveau que soit pour eux un objet , il ne les frappe pas : leur attention est à peine réveillée ; rien ne paroît capable d'exciter leurs desirs. Voici un fait que rapporte notre Auteur à cette occasion.

» Je fis un jour , dit-il , assembler ex-
 » près , dans une chambre , plusieurs
 » Samojedes des deux sexes , pour les
 » examiner de plus près & avec plus de
 » facilité. J'avois laissé à dessein sur une
 » table de l'argent , des fruits , des li-
 » queurs fortes , dont je leur avois d'a-
 » bord fait goûter : j'avois rassemblé
 » enfin tout ce que j'avois cru de plus
 » propre à tenter leurs desirs , & j'avois
 » abandonné la chambre à leur discrétion , en faisant retirer mes domesti-
 » ques , & me retirant moi-même dans
 » un coin , d'où je pouvois les examiner sans être vu. Mes observations
 » n'eurent que peu de sujets. Tous mes

« Samojedes ne sortirent point de leur
 « indifférence. Ils restèrent tranquille-
 « ment assis par terre , les jambes croi-
 « sées , sans toucher la moindre chose.
 « Il n'y eut que les miroirs qui parurent
 « leur causer une espèce de surprise; mais
 « elle dura peu : un instant après il sem-
 « bla qu'ils avoient tout oublié , &
 « qu'ils n'y faisoient pas la moindre at-
 « tention ».

Leurs mœurs.

Plusieurs Auteurs prétendent , com-
 me nous l'avons dit , que ces peu-
 ples mangeoient autrefois les prison-
 niers qu'ils faisoient en guerre , mê-
 me leurs parens , leurs amis , après leur
 mort. Quoi qu'il en soit , cet usage bar-
 bare ne subsiste plus parmi ces Nations.
 Nous voyons au contraire , par toutes
 les relations que nous avons , que ces
 anciens Antropophages sont aujour-
 d'hui d'un commerce doux , facile , &
 qu'ils exercent l'hospitalité.

Les Samojedes sont aussi simples
 dans leur morale que dans leurs dogmes :
 ils ne connoissent aucune loi ; ils igno-
 rent même jusqu'aux noms de vice &
 de vertu : s'ils s'abstiennent de faire du
 mal , c'est par un simple instinct. Ils
 prennent soin de leurs enfans , jusqu'à

ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Voici ce que M. de Voltaire dit, dans son Histoire de Russie, en parlant de ces peuples.

» Les Samojèdes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique. Ils ne rendent aucun culte à l'Etre suprême. Ils approchent du Manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des Mages, en ce seul point, qu'ils reconnoissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble, en quelque manière, excuser cette créance, si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés. On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres. Etant presque sans passions, ils sont sans injustices. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites. Le sentiment seul les dirige, & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas ».

Tous les usages que ces peuples observent entr'eux ne peuvent être que l'effet d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres : l'on pourroit regarder cette tradition comme une loi ; mais on ne trouve pas que cette tradition leur défende d'assassiner , de voler , ou de se mettre par la force en possession des filles ou des femmes d'autrui ; cependant il n'y a pas d'exemples que de pareils crimes , aient jamais été commis parmi eux. Ils pensent qu'il n'est pas bon de s'approprier le bien d'un autre : ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser d'ôter la vie à ses pareils. Quant aux femmes , ils disent que celles qu'ils ont la commodité d'acheter , peuvent aussi bien contenter leurs desirs que d'autres qu'ils pourroient trouver plus à leur gré , mais qu'ils ne pourroient posséder que par la violence. On voit que ces peuples n'ont d'autres besoins que ceux de la simple nature ; que l'indifférence qu'ils contractent sur le choix des objets leur tient lieu de principes , & les fait agir conséquemment sans aucune règle de conduite.

Leur langage.
gc.

Les Samojedes ont un langage par-

ticulier qui tient beaucoup de celui des Tartares & des Lapons.

Les végétaux qu'on trouve en Samo- Productions.
jicie sont des génévriers, des pins, des sapins, d'autres arbres & abrisseaux de cette espèce, & des navets d'une grosseur extraordinaire & d'une beauté surprenante. Les uns sont violets, d'autres gris, blancs, jaunâtres, tous tachetés d'un rouge, semblable au vermillon, & aussi agréables à la vue qu'un œillet. Il y croît encore des mousses de toute espèce, & particulièrement de celle qui sert de nourriture aux rennes; il paroît même que c'est la production la plus commune du pays.

Les quadrupèdes & les oiseaux qu'on Quadrupèdes, Oiseaux.
y voit, sont les mêmes que nous décrirons après à l'article de la Laponie, excepté le pingouin, qui est un oiseau singulier.

Le *Pengouin* ou *Pingouin*, est de la Le Pingouin.
grosseur d'un cigne: il est de différentes couleurs: son œil est gris & assez gros: il a le bec pointu, d'un brun jaunâtre; les piés de la même couleur, & formés comme ceux de l'oie. Il a la peau si dure qu'il faut l'écorcher pour le manger; elle est épaisse comme celle d'un

cochon : cet oiseau est si gras qu'il a peine à marcher. Il n'a point d'ailes , mais deux petits ailerons comme de cuir qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras ; ils sont couverts par le haut de plumes blanches , mêlées de plumes noires. Le Pingouin ne se sert de ses ailerons que pour nager : il vit presque toujours dans l'eau ; il ne vient à terre que pour faire son nid & élever ses petits. Il marche la tête droite & fort élevée : il laisse pendre ses ailerons le long de ses côtés, comme si c'étoient des bras : on le prendroit , à une certaine distance , pour un petit homme. Sa chair a le même goût que celle du canard sauvage.

Les Voyageurs ont remarqué qu'il y a beaucoup de variété dans cette espèce d'oiseaux. Ceux que l'on trouve dans le détroit de Magellan , & dont nous avons parlé , dans le Chily , sont différents de ceux du Cap de Bonne-Espérance , & ces derniers ne ressemblent point du tout à celui que nous venons de décrire. C'est ce qui a fait dire à Ray qu'il n'est pas croyable que tous ces oiseaux soient de la même espèce.

ARTICLE

ARTICLE VI.

L'Islande.

§. I.

Description de l'Islande.

M. *Horrebows*, qui a été envoyé dans sa situation cette Isle par le Roi de Dannemarck, dit, après un scrupuleux examen, qu'elle est à soixante-quatre degrés six minutes de latitude, & qu'il a trouvé qu'en comptant sur le Méridien de Londres elle en est à vingt-cinq degrés de longitude à l'Ouest, & plus à l'Est de quatre degrés qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

L'Islande est une des plus grandes Son étendue; Isles de l'Europe; elle ne le cede en grandeur qu'à l'Isle de la Grande-Bretagne, qui comprend les Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse. Sa longueur d'Orient en Occident est de cent vingt milles, & sa largeur, du midi au Nord, de quarante. Ce grand pays est fort inégal; il est hérissé, d'une extrémi-

Climat.

té à l'autre, de rochers & de montagnes immenses qui sont contiguës, soit du Sud au Nord, soit de l'Est à l'Ouest; mais il se trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles, & d'une grandeur considérable. Le climat de cette Isle est très-sain; on y voit peu de brouillards. Les Islandois ont un printemps, un été, un automne, un hiver: dans le jour le plus court de l'hiver, on voit, dans la partie la plus septentrionale de cette Isle, le soleil pendant une heure. Les chaleurs n'y sont point excessives dans l'été, ainsi que ledit M. Anderson. Dans cette saison, lorsqu'il fait beau, il se leve communément pendant la nuit un vent de terre qui domine dans toute l'étendue du pays. Entre neuf & onze heures du matin succède un petit vent de mer qui dure jusqu'à cinq heures après midi, quelquefois jusqu'au soir. Ce vent de mer, ainsi que celui de terre, rafraîchissent fort doucement, ne donnent ni pluie ni aucun mauvais tems. L'hiver n'est point insupportable dans cette Isle: quand il a gelé deux ou trois semaines au plus, le tems se radoucit, le peu de neige qui est tombé se fond, & le bétail trouve

aisément de la pâture dans la campagne. Quelquefois cependant il tombe plus de neige dans la partie du Nord de cette Isle, que dans celle du Midi; mais c'est par un vent de Nord, & dans le tems qu'il arrive des glaces du Groenland.

L'abôrd de l'Islande est assez facile, excepté à l'entrée de quelques Ports, tels que ceux de *Quebeck*, de *Grindavins*, de *Bælsand*, où le rivage est hérissé d'écueils & de bancs, dont les Mariniers savent se garantir. Vers l'Occident de cette Isle, dans le *Bicdiefiord*; en dehors du quartier de *Bale*, il se trouve plusieurs petites Isles couvertes d'excellents pâturages. On voit peu de ces Isles du Sud au Nord; il y en a encore moins vers l'Orient, où *Papoë* est presque la seule.

Les montagnes de ce pays ne sont pas d'un accès aussi difficile que le prétend M. Anderson : les habitans des contrées du Nord les traversent sans peine avec plusieurs centaines de chevaux, pour aller chercher des provisions de Stocfish dans les cantons du Midi & de l'Occident. Quelquefois on trouve au haut de ces montagnes une surface plate, de trois ou quatre lieues

d'étendue , des pâturages excellens ;
des lacs & des étangs très-poissonneux.

Singularité
de Joekelens
ou monta-
gnes de gla-
ces.

Près de ces montagnes , que l'on traverse , on en voit de plus élevées , qu'on appelle *Joekelens* , c'est-à-dire , montagnes , dont la pointe est continuellement couverte de glaces & de neige : il en sort en été de grands ruisseaux , dont les eaux sont troubles , noires , & pour la plupart de très-mauvaise odeur.

Dans le voisinage de ces Joekelens , il y a encore d'autres montagnes plus élevées , où cependant les neiges & les glaces ne subsistent pas toute l'année : c'est vraisemblablement dans les propriétés du salpêtre , qui s'y trouve en quantité , qu'on en doit rechercher la cause.

La nature de ces Joekelens n'étonne pas moins que les phénomènes qui s'y font voir. Ces Joekelens croissent , décroissent , s'élèvent , s'abaissent , grossissent & diminuent journellement ; chaque jour enlève à leur forme ou y ajoute quelque chose. Par exemple , si l'on apperçoit des traces de quelqu'un qui a passé la veille , & qu'on suive ces traces , elles se perdent tout à coup , &

se trouvent aboutir à des monceaux de glaces qu'on ne peut absolument traverser, d'où l'on conclut que ces glaces n'existoient pas le jour précédent. Ce fait se vérifie bien aisément, puisque, en abandonnant le premier chemin, & faisant un circuit autour du Joekelen, on retrouve les traces des Voyageurs, à la même hauteur & sur la même ligne que les premiers.

Il arrive aussi qu'on trouve un passage & un chemin dans des endroits, où quelques jours auparavant ce n'étoit que des monceaux de glaces inaccessibles.

Souvent des Voyageurs imprudens, voulant tenter de passer à travers ces glaces, ont perdu un cheval dans les crevasses qui s'y trouvent : ce qu'il y a de singulier, c'est que, peu de jours après, on a retrouvé le cheval étendu sur la surface de la glace ; ainsi ce qui étoit un gouffre, un précipice, redevient au niveau & ne présente plus aucun vuide.

Il suit de-là qu'il n'y a réellement pas de chemins assurés au travers de ces Joekelens, & que les Voyageurs peuvent y éprouver de fâcheux accidens ;

cependant cela arrive rarement. On ne trouve de ces Joekelens que dans le canton de *Skaftefield*, dans la partie Méridionale de l'Isle.

Les autres montagnes, couvertes de glaces, telles que l'*Hecla*, le *Wester*, le *Jockel*, & autres, sont d'une nature différente : elles ne changent pas de position comme celles-ci. La plupart des montagnes sont fertiles en herbes ; il s'en trouve cependant quelques-unes qui sont brûlées & semblables à des rochers arides.

M. Anderson prétend que l'Islande est formée d'un seul rocher ; si cela est, ce rocher est certainement le plus grand de l'Univers. On ne trouve dans ce pays que très-peu de cavités. Il y en a seulement dans les endroits où il s'est anciennement formé quelque embrasement de terre : on y trouve, comme dans tout autre pays, une terre ferme, compacte, solide, pesante, & en plusieurs endroits aussi bonne qu'on puisse la désirer pour ensementer. Cela n'annonce point que l'Islande soit formée d'un seul rocher.

Les vallées qui sont au milieu du pays,

& qui produisent d'assez beaux pâturages, ne sont point habitées: elles sont entrecoupées de beaucoup de rivières, de ruisseaux, & même de lacs d'eaux-douces & excellentes, qui nourrissent une grande quantité de saumons & de truites. Les autres grandes vallées sont toutes plus basses que celles du milieu du pays; elles s'étendent vers les côtes & le long de la mer: il y en a qui ont quatre ou cinq milles de largeur, d'autres qui serpentent plusieurs milles entre les montagnes, & s'étendent ensuite sur les rives de la mer. Toutes ces grandes vallées ont encore de plus petits vallons qui servent à entretenir des herbages.

Toutes les rivières & les torrens qui descendent des montagnes dans le plat-pays, sont fort poissonneux: la mer forme aussi de grands golfes, très-commodés pour la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau-douce très-excellents, d'autres plus petits: ils nourrissent de bons poissons.

Si les fruits de la terre n'acquiescent pas par-tout la même perfection, ce n'est ni l'effet du sol ni de l'air, mais l'ignorance des cultivateurs. Voici une

N iv

preuve remarquable de la bonté du sol. Dans l'automne de 1750 une tige de chou avoit porté de la semence dans un jardin ; on négligea de recueillir cette semence. Au printems de 1751 on vit pousser autour de la vieille plante une quantité de choux provenans de la graine qui s'étoit semée elle-même. C'étoit précisément l'année d'un hiver que les Islandois ont regardé comme très-rigoureux ; cependant la semence avoit passé l'hiver presque à découvert sur la surface de la terre , & dans un endroit très-défavorable , où le soleil ne pénétrait presque point.

En creusant la terre , on trouve de côté & d'autre des fouches pourries , & de vieilles racines , ce qui montre qu'il y avoit des bois dans beaucoup d'endroits , où il n'en existe plus actuellement. On trouve aussi dans la terre une espèce de bois bien singulier , que l'on nomme *Schwartzzen-Brand* , ou *noirs tisons* : il est à une profondeur assez grande , en morceaux larges & minces , comme des tablettes d'une moyenne grandeur , toujours entre des rochers ou de grosses pierres qui le couvrent dessus & dessous. Ce bois est singulière-

Bois singulier.

ment lourd , noir , dur comme l'ébene , & ondé : il cede au rabot , donne des copeaux très - fins , & on le met en œuvre.

On trouve en Islande , comme partout ailleurs , toutes sortes de terres : c'est mal-à-propos que M. Anderson assure qu'on n'y voit que de vieilles cendres & de la poussiere de pierres brûlées. Il est vrai que par-tout on y trouve du sable , même en trop grande quantité , particulièrement aux endroits où des montagnes ont vomis des flammes. Ces éruptions ont ordinairement occasionné des inondations considérables par la fonte subite des glaces , des neiges qui environnoient les bouches de ces volcans : ces inondations ont entraîné les couches de bonne terre qui étoient sur la surface du sol ; il n'est resté que du sable pur. On ne trouve ni *pouzolanes* , ni poussiere de pierres brûlées , si ce n'est près des endroits où il y a eu des volcans , tels que l'Hecla , le Krafse , & autres.

Terroir.

Le terroir de ce pays varie beaucoup ; il s'y trouve de la bonne terre grasse , de la terre argilleuse , de la sabloneuse , des terres fangeuses , des marais que

l'on desseche en été, & dont le fond est de bonne terre : la tourbe y est commune, & , en plusieurs endroits très-bonne. Le terrein n'est pas tout rempli de souffre , comme on l'a persuadé à M. Anderson.

L'herbe croît plus vîte , plus abondamment au Nord , qu'au Midi du pays : ce fait est naturel. Dans la partie du Nord souvent la neige ne fond , en quelques endroits , qu'à la Saint Jean ; par conséquent on n'y voit point d'herbes avant ; mais quatorze , & même douze jours après , on peut y en couper d'une beauté incroyable , & haute d'environ un pié. On conçoit aisément que la neige , dont la terre a été couverte jusqu'à ce moment , l'a préservée de la gelée , l'a engraisée : que le soleil venant ensuite à y donner à-plomb , & demeurant long tems sur l'horison , il fait pousser l'herbe avec plus de force. Dans la partie méridionale, la terre n'étant point couverte de neige , elle demeure nue ; elle est exposée à la violence de la gelée ; elle perd sa fertilité.

Division de
l'Islande.

L'Islande se divise en dix-huit districts ou *harden* , dont chacun est aussi grand qu'une petite Province de trente

à trente-cinq lieues : quelques-uns sont même si étendus qu'il a fallu y établir deux sous-Baillis. La plupart de ces districts sont séparés par des montagnes ; & il s'en trouve dans quelques cantons qui sont séparés par de grands golfes ou par des rivières.

De toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'Isle , la plupart sont stériles & inhabitées : il en est peu qui donnent des pâturages ; mais celles qui sont près des districts , qui les séparent , ou qui sont situées dans les districts mêmes , sont en général très-fertiles & donnent d'excellente nourriture pour le bétail.

On divise les montagnes stériles en deux espèces ; les unes sont de simples montagnes de rochers & de sables ; d'autres sont des *Joekuls* ; c'est-à-dire , des rochers , qui , pendant toute l'année , sont couverts entièrement , ou à leur sommet , de glace & de neige. Ces *Joekuls* ne sont pas les plus hautes montagnes ; quelques-unes au contraire sont si peu élevées , que plusieurs autres montagnes , situées autour , les dominent considérablement ; & cependant , en été , il ne se trouve pas de neige sur

ces dernières : on doit sans doute en chercher la cause dans la nature & la constitution intérieure du terrain.

Il y a encore plus avant dans le pays plusieurs chaînes de montagnes , entre lesquelles on trouve de grandes vallées , mais moins larges que celles qui avoisinent les côtes. Selon les apparences ces vallées sont aussi élevées que les montagnes que l'on trouve près du bord de l'Isle & de côté & d'autre : si elles paroissent basses , ce n'est que par la comparaison des hautes montagnes qui les entourent ; ce qui le prouve , c'est que lorsqu'on voyage dans ce pays , plus on pénètre avant , plus on monte , mais imperceptiblement.

Les grandes vallées qui sont habitées composent les districts ; elles ont de petits vallons qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs particuliers ont là des maisons qu'ils habitent pendant l'été , & où demeurent des gens qui ont soin du bétail , qui recueillent la laine , le lait & le beurre.

Les dix-huit cantons ou districts de l'Islande, s'appellent *Syffels*. Les *Syffels* de Mule & de Skaftefield , à l'Orient du pays , ont chacun deux *Syslomen* ou

fous-Baillis , parce qu'ils font très-étendus. On compte vingt-un Syflomen dans toute l'Islande , y compris celui des Isles Westman. Celui du canton de Mule , qui gouverne la partie du Midi , & qui réside dans le milieu du canton , a quinze Paroisses : au printems il fait plus de cinquante milles pour visiter son district. On voit quelle étendue & quel district un Syflomen peut avoir à gouverner.

Il y a dans ce pays plus de villes que de villages. Les vingt-deux Ports de l'Islande sont environnés de places de commerce , qu'on peut nommer *Villes* , du moins appelle-t-on ainsi certains endroits qui appartiennent à la Compagnie Danoise , & où l'on négocie avec les habitans du pays.

Nous devons observer , qu'à la rigueur . ce qu'on appelle *Ville* , ne répond pas à l'idée générale que ce mot présente. Ces villes ne consistent que dans les maisons de la Compagnie d'Islande , qui sont au nombre de trois ou quatre , en y ajoutant les cuisines , les boutiques , les magasins ; ainsi ces villes ne sont pas des villes comme celles des autres pays. Nous allons mettre le

Lecteur à portée de juger si les habitations, que l'on trouve en Islande, sont des villes ou des villages.

Chaque ferme est bâtie seule & environnée de prairies, où il réside autant de locataires ou fermiers, que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages ou des maisons. Quelquefois un seul de ces propriétaires a autour de lui cinq ou six locataires, qu'on appelle *Hialege-Maenner*, ce qui signifie, homme à qui on a loué un terrain près de sa métairie : la maison même de ce locataire s'appelle *Hialege*. Ces *Hialeges - Maenners* se distinguent par ce nom des autres locataires, en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches, au lieu que les autres ne louent simplement qu'une habitation. Il en est de même dans toute l'Isle ; c'est ce qui fait qu'on la divise par Paroisses. Chaque métairie est bâtie séparément, & quelquefois à une grande distance d'une autre, ce qui forme plutôt une petite ville qu'un village ; car il y a de ces métairies qui ont depuis vingt jusqu'à cinquante bâtimens.

Personne ne peut bâtir dans ce pays la plus petite maison, sans la permission

& la participation des Magistrats ou des propriétaires : ils aimeroient mieux intenter un procès pour le plus petit terrain , que de souffrir que quelqu'un vint bâtir sur leur fonds malgré eux , & sans aucun bénéfice pour eux. La maniere de bâtir des Islandois n'est pas sans avantages : chaque métairie ayant ses terres autour d'elle , il en résulte plus de commodité pour la récolte , plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne , & plus de sûreté contre les incendies & autres accidents.

Il ne doit pas paroître étonnant que ces peuples aient choisi les côtes pour former leurs habitations , préférablement à l'intérieur de l'Isle ; parce que les parages son remplis d'une quantité prodigieuse de poissons , & que les établissemens de la Compagnie , qui a le droit de commercer, sont vers les Ports ; d'ailleurs , depuis que la peste noire a désolé ce pays , les habitans ont pour ainsi dire abandonné l'Agriculture ; ils ne vivent que de la pêche.



§. II.

Habitans de l'Islande.

Leur constitution.

LES Islandois sont d'une complexion robuste & d'une bonne constitution. Depuis l'âge de vingt ans, jusqu'à cinquante, ils font une épreuve très-rude de leurs forces ; mais cet âge une fois passé, leur vigueur s'affoiblit insensiblement : presque toujours ils sont attaqués de quelque maladie qui les conduit au tombeau, après plusieurs années de langueur. Ces maladies sont la phthisie & toutes sortes de maux de poitrine : il n'y a pas de doute qu'elles procedent des travaux pénibles, qu'ils supportent étant en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Souvent, lorsque leur barque est près du rivage, ils sautent dans l'eau pour la conduire, pour empêcher qu'elle ne s'endommage en heurtant trop violemment contre terre : ils sont mouillés presque par-tout, & n'ont point la précaution de changer d'habits. Ces Insulaires ne parviennent point à une grande vieillesse : on en trouve peu qui vivent jusqu'à cent ans.

Ils sont généralement bien faits : ils ont de belles dents , blanches , saines.

M. Anderson dit que ces peuples sont des machines , des automates , des pol-^{Leur caractere.} trons , qu'on ne peut accoutumer à tirer un fusil. Il se trompe : l'expérience prouve qu'ils sont très-propres au service militaire. Quelques Islandois ont été en Dannemarck , ont servi , sont même parvenus au grade de Capitaine des fortifications. S'il ne s'en trouve pas un plus grand nombre dans les troupes du Roi de Dannemarck , c'est que ce pays n'est que médiocrement peuplé , qu'on n'y compte que quatre-vingt mille ames. Ses habitans voyagent peu au dehors. Les annales Islandoises prouvent aussi que les Islandois ont voyagé beaucoup anciennement , & qu'ils n'étoient ni poltrons ni timides : ils ont montré , dans les guerres civiles qui se sont faites entr'eux , autant d'exemples de valeur que de férocité. Dès qu'on présente un fusil à un Islandois , il ne fait pas de difficulté de le tirer , quand même il n'en auroit jamais manié.

Le nombre des Islandois , qui se sont fait connoître par leur science , est encore une preuve convaincante qu'ils

n'ont pas cette stupidité qu'on leur suppose. Parmi les Islandois qui font leurs études à l'Université de Copenhague, il est rare d'y trouver un ignorant. Il en est de même des hommes ordinaires de ce pays : en général il s'y trouve de bonnes têtes sensées, judicieuses.

Les Islandois s'établissent à Copenhague, en d'autres endroits, quand ils se sont voués à une certaine profession. On a eu dans cette ville plusieurs Professeurs, Recteurs, Orfèvres, & différens Maîtres dans d'autres professions, qui étoient Islandois. On a vu à Holum, ville Episcopale, un Islandois qui étoit à la tête de l'Imprimerie : après avoir fait son apprentissage à Copenhague, où il avoit demeuré long-tems ; il voyagea en plusieurs autres villes : enfin on le rappella de Dantzic dans sa patrie, il ne fit pas difficulté de s'y rendre.

M. Anderson leur reproche encore de vivre dans une liberté absolue, effrénée ; d'être paresseux & entêtés : mais les Islandois ont des Magistrats, une police ; on les juge selon des loix justes, équitables : on les punit quand ils sont coupables ; ces reproches sont donc mal fondés.

Les femmes ne sont pas d'un tempérament aussi vigoureux que les hommes ; en général elles paroissent très-sensibles au froid. Si l'on excepte de leurs occupations celle de recueillir le foin , on ne leur en trouvera que de fort douces , qui n'exigent que peu de forces. Ces femmes n'accouchent point aussi aisément que le prétend M. Anderson : elles ne vont pas se baigner & se remettre au lit après ce pénible travail. Il en meurt souvent en couches, faute de secours & des soins nécessaires, n'ayant ni Sages-femmes ni Chirurgiens expérimentés dans l'art des accouchemens. Il est de regle générale qu'elles restent au lit huit ou dix jours, & quelquefois plus.

M. Anderson s'est déchaîné contre Leurs mœurs. ces peuples ; on ne fait pourquoi ; par-tout il emploie les couleurs les plus désagréables pour les peindre : voici comment il parle de leurs mœurs.

» Toute cette malheureuse Nation ne
 » connoît ni Dieu ni ses volontés ; la
 » plupart d'entr'eux sont superstitieux ,
 » sans scrupule , sans conscience ; l'apparence du moindre avantage les détermine à faire un faux-serment contre

» leurs plus proches parens ; ils sont
» chicaneurs , méchans , vindicatifs ,
» fournois , malins , débauchés , lubri-
» ques , fourbes & voleurs ». Il y a peu
de Nations dans l'Univers dont on
puisse dire des choses aussi fâcheuses ;
cependant depuis plus de sept cens ans ,
les Islandois sont chrétiens : on ne doit
donc pas leur refuser la connoissance
d'un Dieu & de ses volontés. Ce tableau
est trop chargé , il ne mérite point de
confiance ; d'ailleurs ceux qui ont con-
nu des Islandois , soit en Islande , soit
en Dannemarck , les justifient de ces
accusations hazardées : on peut même
assurer , d'après M. Horrebows , que
les domestiques de cette Nation sont si
vertueux & si attachés à leurs devoirs ,
qu'un maître ne s'en défait jamais qu'à
regret.

» Est-il quelque vice , continue
M. Anderson , » que l'on puisse ne pas
» rencontrer chez des gens qui vivent
» dans l'indépendance la plus absolue ,
» que rien n'éclaire intérieurement , &
» qu'aucunes loix , ni supérieures ni in-
» férieures ne contraignent au dehors ;
» qui vivent dans des deserts ou sur la
» mer , qui s'abandonnent impunément

»aux brutalités de leurs passions, &
 »sur-tout à une ivresse presque con-
 »tinuelle, qui est la mere de tous les
 »vices»?

Pourquoi les Islandois n'auroient-ils point ces principes naturels qui conduisent l'homme au bien ? Pourquoi feroient-ils sans lumiere intérieure, sans conscience, puisqu'ils sont élevés dans le christianisme ? Comment pourroient-ils s'abandonner impunément aux brutalités de leurs passions, quand même ils seroient excessivement méchans, puisqu'ils ont des supérieurs chargés de la police, & qu'on punit les coupables ?

Pendant tout le tems que les Islandois sont en mer pour la pêche, ils n'ont aucune occasion d'exercer leur méchanceté ; ils ne prennent pas d'eau-de-vie ; en allant en mer, ils n'ont que leur boisson, appelée Syrc, & un peu de tabac. Quant ils reviennent à terre, que M. Anderson qualifie de desert, ils sont fatigués, affamés ; ils ne songent qu'à apprêter leur pêche, qu'à manger & à se reposer.

§. III.

Habillement des Islandois.

LES Islandois s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes. Les hommes & les femmes font leurs vêtemens de dessus avec un gros drap qui se fabrique dans le pays , & qu'ils appellent *Wadmel*. Quelques femmes & filles portent des tabliers & des robes d'étoffes de couleurs , qui se tirent de Dannemarck. Les gens riches, les Officiers de Justice, & quelques autres , s'habillent comme les habitans de cette ville : on leur voit des habits de beau drap , doublés de soie.

Habits des
hommes.

L'habillement ordinaire des gens du commun est assez semblable à celui de nos matelots ; il consiste en veste & en culottes de toile en été , & de *Wadmel* en hiver : quelques-uns ont aussi un habit fait comme en Dannemarck. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un surtout , qui s'appelle *Hempe* : on s'en sert lorsque l'on sort de la maison , ou lorsque l'on voyage , ou qu'on va à l'Eglise. Leurs souliers ,

faits par les femmes , sont ordinairement de cuir de bœuf ou de peau de mouton. Les femmes les apprêtent , en grattant le poil ou la laine , & en faisant sécher ensuite les cuirs & les peaux. Pour en faire des chaussures elles ne font que les amollir dans l'eau : ces souliers collent bien au pié ; ils n'ont point de talon : on attache quelques courroies de peau de mouton , fort minces , dont deux prennent au derrière du soulier & se lient pardevant au - dessus du cou-de-pié ; deux autres prennent aux deux côtés , à l'endroit où sont les courroies de nos souliers , & se lient sur le bout du pié. Les chemises sont d'une flanelle légère, ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche ils ont des habits de peau de mouton ou de cuir , qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires : ils les ôtent aussi-tôt qu'ils sont revenus de la pêche.

Les femmes ont des robes , des camisoles & des tabliers de Wadmél ; ou d'autre drap : par-dessus leur camisole elles mettent ordinairement une robe ample , assez semblable à celle que portoient les Jésuites , avec des manches étroites , qui vont presque

Habits des
femmes.

jusqu'aux mains ; mais cette robe ne tombe pas si bas que les robes de dessous , qui passent de la largeur de la main. Cette robe est toujours noire , & s'appelle , ainsi que celle des hommes , *Hempe* : elle est bordée au bas d'un ruban de velours , ou de certaine garniture , qu'elles font elles-mêmes , & qui ressemble à de la dentelle ; le tout est cousu très-proprement.

Les gens aisés portent le long du devant de la *hempe* , plusieurs paires de boucles d'argent assez bien travaillées , & presque toujours dorées ; elles ne servent que pour l'ornement. Le bas des tabliers est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut des tabliers sont trois grands boutons d'argent à filigrane , qui sont ordinairement dorés , ou de cuivre : ils servent à attacher les tabliers à une ceinture , qui est garnie de plaques & de bossettes d'argent ou de laiton , où sont de petites ouvertures pour insérer les boutons : cette ceinture se ferme pardevant avec un crochet de même travail. Les camisoles , qui sont toujours noires & justes à la taille , avec des manches étroites jusqu'à la main ,
sont

sont aussi garnies sur toutes les coutures de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs , & tout le long , pardevant , avec une étoffe de soie fort propre : au bout de chaque manche il y a quatre ou six boutons d'argent ou de laiton. Au cou elles ont un petit collier roide , large de trois doigts , & un peu saillant : leur robe de dessus est jointe très-juste à ce collier , qui est d'une très-belle étoffe de soie ou de velours noir , bordé d'un cordon d'or ou d'argent.

Leur coëffure est un grand mouchoir blanc , de grosse toile : il se tient tout droit ; il est couvert d'un autre mouchoir plus fin , terminé comme un pain de sucre , de la hauteur de trois piés : autour de ces mouchoirs elles en mettent un de soie qui enveloppe le front ; il est large de trois ou quatre pouces. Telle est la véritable coëffure , en usage à toutes les personnes du sexe , mariées ou non mariées.

Outre cet habillement ordinaire , les femmes qui en ont le moyen , font usage de beaucoup d'autres parures d'argent , agréablement travaillées , sur-tout à filigrane doré , tels que de

gros boutons , montés en pierres colorées : elles en mettent trois pardevant à l'attache de la coëffure , l'un au - dessous de l'autre. Les jours de noces elles portent une couronne d'argent doré , qui s'étend jusque sur le front : elles ont encore deux chaînes d'argent doré , rangées en festons , & disposées en sautoir : elles se croisent sur la poitrine & sur le dos , & elles sont placées immédiatement sur la camifole : dans ces cérémonies elles ne portent pas de hennep. Une autre chaîne , à laquelle pend sur la poitrine une boîte à baume , artistement travaillée , leur enveloppe le cou , & tombe par plusieurs replis sur la poitrine : cette boîte s'ouvre par les deux côtés , & elle est faite communément en forme de cœur ou de croix. Les parures & les bijoux de ces femmes , selon M. Horrebow , sont d'un très-bon goût , & peuvent monter à trois à quatre cens écus de l'Empire. Elles portent des souliers pareils à ceux des hommes.



§. III.

Habitations des Islandois.

Nous commencerons la description Maison d'un
payfan, de ces habitations par la maison ordinaire d'un payfan. Nous ne nous arrêterons point à réfuter tout ce que M. Anderson a dit de singulier & de ridicule à cet égard.

L'habitation d'un payfan est composée d'un corridor long, & de la largeur d'une toise, au-dessus duquel sont des soliveaux de traverse qui portent un toit : de distance en distance on y pratique des ouvertures rondes, pour donner passage à la lumière. Ces ouvertures sont fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cercles de tonneaux, sur lesquels est du parchemin bien tendu. Ce parchemin, qui se fait avec les tuniques allantoidées des bœufs & des vaches, s'appelle *Hinne* ; il est fort transparent. Lorsqu'il neige, ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des espèces de contre-vents.

A l'un des bouts de ce corridor est

O ij

l'entrée commune de la maison : devant cette entrée est placée en travers une pièce de la longueur de douze à quatorze aunes , sur six à huit de large , que les Islandois appellent *la Bastube* ou *Etuve* : cette pièce leur sert ordinairement de salle de travail : les femmes y font les ouvrages de leur ménage ; l'on y prépare la laine , l'on y fait des habits , &c. Au bout de cette salle il y a ordinairement une chambre à coucher pour le maître de la maison & sa femme ; au-dessus couchent la plupart des enfans & des servantes.

Ordinairement on voit encore quatre autres pièces ou petites chambres , deux de chaque côté de la même entrée ; elles ont des issues sur le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine , l'autre de garde-manger , la troisième de laiterie , la quatrième & dernière , à l'entrée du corridor , sert de chambre à coucher les domestiques : on y fait aussi coucher les étrangers & les voyageurs de bas étage : les Islandois appellent cette pièce *la Skaule*.

Ce bâtiment entier , qui renferme ainsi six chambres , dont chacune paroît détachée , n'a qu'une seule entrée en

dehors ; de façon que lorsque la porte du corridor est fermée , les chambres n'ont plus de communication en dehors.

On pratique dans le toit de chaque chambre des ouvertures , comme dans celui du corridor , pour introduire la clarté , par le moyen de quelques vitres ou des châssis de *hinne* : mais pour éclairer la salle du travail on a communément une couple de fenêtres en vitrages , afin de recevoir plus de lumière pour les travaux.

Outre toutes ces chambres , la plupart de ces maisons ont encore une pièce du côté de la *skaule* , pour y recevoir les étrangers : cette pièce est proprement la chambre des hôtes. Il y a un lit ; c'est la principale pièce , c'est la chambre de parade. Cette chambre est la seule qui ait une porte particulière en dehors , & qui sert à faire entrer les étrangers : elle a aussi une porte qui donne dans la *skaule*, par laquelle l'hôte peut passer dans les autres chambres sans faire le tour de la maison.

On trouve encore une ou deux salles qui sont construites vis-à-vis , ou du côté de la *skaule* ; ils nomment ces

salles *Skicmer* : ils y serrent leur poisson & toutes leurs provisions pour l'hiver , les harnois des chevaux , & toutes sortes d'ustensiles. Près de là ils ont une autre maisonnette , qu'on appelle *la Forge* , où ils fabriquent leurs ouvrages en fer & en bois. A proximité de tous ces bâtimens , & près de l'emplacement où ils ont leur foin , chaque habitant a ses étables ou ses bergeries , suivant la quantité & l'espèce de bétail qu'il nourrit : ils ont toujours au moins une étable à vaches , une écurie pour les chevaux , une , deux ou trois , & jusqu'à quatre bergeries , où ils ont coutume de tenir les agneaux séparés des moutons. Ils ne serrent point le foin dans les maisons ; ils le mettent dans une place , entourée d'un fossé , où ils le laissent en tas séparés , larges & hauts d'une toise : ils ménagent de petites distances entre-deux ; ils couvrent le tas de foin , bien serré avec du gazon verd , en pyramide , afin que la pluie puisse couler dessus : par ce moyen ils conservent leur foin.

L'étuve , la chambre à coucher , & la pièce pour les étrangers , sont pour la plupart boisées entièrement : au-des-

fus ils ferment leurs coffres , leurs habits , & autres effets : ces pièces sont éclairées par de petits vitrages de cinq ou six carreaux. Dans les autres chambres il n'y a point de fenêtres ni de pièces au-dessus ; mais elles ont des trous au toit, garnis comme nous l'avons dit plus haut.

En général les meubles qui garnissent ces maisons , ne sont pas de grande valeur ; cependant les Islandois ont des lits & ne couchent point nus sur le foin , comme le dit M. Anderson : ils se font des matelas de wadmél ; ils les remplissent de plumes d'oiseaux. Les domestiques couchent peut-être nus ; mais dans plusieurs pays de l'Europe le menu peuple en fait autant. Les autres meubles des Islandois sont des tables , des chaises , des bancs , des armoires : ces meubles ne sont pas travaillés délicatement , mais ils sont commodes & proprement entretenus.

Les gens de distinction & les riches habitans sont agréablement meublés : les commodes , les miroirs , & autres effets que l'aisance peut procurer , ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

Meubles & maisons des gens distingués.

L'architecture & l'apparence ex-

térieure de leurs maisons n'est pas magnifique. Il n'y a pas de bois de charpente dans ce pays ; les habitans sont obligés de tout acheter de la Compagnie de Copenhague , qui vend fort cher. Ces habitans bâtissent par conséquent avec autant d'économie qu'il leur est possible , ce qui fait que leurs maisons n'ont ni fondations ni poutres : les corniers , les angles , les poteaux des bâtimens posent sur de grosses pierres. Chaque vuide est de la largeur de trois aunes : ils lient les soliveaux avec les poteaux corniers le mieux qu'ils peuvent ; entre chaque poteau il y a des traverses qui s'emmortaisent au haut , ensuite ils posent des chevrons obliquement sur ces traverses , & couvrent de planches les chevrons ; de manière que ces planches portent les unes sur les autres comme des tuiles , & empêchent que l'eau ne pénétre dans la maison.

Les pauvres couvrent leurs maisons avec de petites brossailles : ils garnissent de gazon les toits : ils élèvent extérieurement les murs de pierres avec de la terre & du gazon mêlés ensemble. Ces murs peuvent avoir à leur base deux

aunes d'épaisseur ; ils sont terminés en talus & ont environ une aune. Ils rendent leurs chambres très-chaudes : ils les garantissent aussi bien de la chaleur en été, que du froid en hiver. Quelques-uns ne font point de feu , d'autres ont des poëles de brique.

La ferme de Besssted , les maisons des Evêques , des Baillis & sous-Baillis , & des Prêtres , sont construites de briques & de bois de charpente. Le siège Episcopal de Holum consiste en cinquante maisons & douze étables. M. Horrebows dit avoir vu plusieurs autres métairies très-considérables : chacune de ces métairies ressemble à un petit village , soit à cause de la quantité de maisons qui en dépendent , soit par rapport aux maisons des payfans locataires , qui sont situées autour de la métairie , & qui sont en assez grand nombre.

§. IV.

Nourriture des Islandois.

IL y a sans contredit des pauvres en Islande comme par-tout ailleurs ; mais le commun des habitans tue pour sa provision d'hiver dix à vingt moutons ; sans compter le gros bétail. La plus grande partie du poisson & de toutes les espèces de viandes que les Islandois consomment est mangée fraîche, excepté ce qu'ils gardent pour leur provision d'hiver.

Après le poisson frais & bien accommodé , la principale nourriture des Islandois est le lait de vache & de brebis , qu'ils consomment crud & cuit : outre cela ils font avec le lait de vache la *Skior* ou *Syre* , dont nous allons donner la description : ils en font une grande provision pendant tout l'été pour en faire usage tout le reste de l'année. On met du lait doux sur la syre : on en donne tous les jours une portion aux domestiques ; on leur donne aussi une portion de poisson. Les Islandois se nourrissent aussi quelquefois de gruau

ou de farine qu'ils font cuire dans du lait. Ils font encore de la soupe avec de la viande fraîche, & y mettent du gruau, n'ayant en général aucune épicerie : ils employent le gruau pour toutes sortes d'alimens, & ils en font assez volontiers leurs mets ordinaires. La viande qu'ils font rôtir dans une poêle, ils commencent par la faire cuire dans l'eau. On nourrit communément les domestiques avec des pois & de la farine de seigle, dont on fait une espèce de soupe. Ce qu'ils font cuire est plus communément trop cuit que pas assez.

Pour apprêter leurs alimens ils se servent de vaisselle Danoise, de cuivre, de laiton & de fer : ils la tiennent aussi propre qu'il est possible.

Les Islandois font du beurre de crème-douce ; et ils mellent le lait qui reste, lorsque le beurre est fait, avec l'autre lait qui a été écrémé. Après cette opération on chauffe le lait jusqu'à ce qu'il soit tiède, alors on y met de la pressure pour le faire cailler, ensuite on le passe dans un linge ; on met à part ce qui est coagulé, & le petit lait est réservé pour boire. Ils appellent la partie

épaisse *Skior*, & la liquide *Syre*. Plus cette boisson vieillit, plus elle devient claire & aigre; elle peut tenir lieu de bon vinaigre de vin: elle a la propriété de conserver tout ce qu'on y met. Lorsqu'elle n'est plus potable on la mêle avec de l'eau, qui en augmente la liquidité & la quantité, alors elle sert encore de boisson.

L'Agriculture ayant été jusqu'à présent négligée en Islande, il est aisé de juger que le pain n'y est pas une nourriture aussi commune qu'en Danemarck; cependant les habitans achètent toute la farine, & le pain cuit qu'on y transporte. On porte dans chaque Port depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux de farine, & en outre plus de trois cens tonnes de pain cuit. Cette quantité n'est pas suffisante à la vérité pour que les habitans puissent tous manger du pain journellement: les plus pauvres ne cuisent du pain que dans les jours de fêtes solennelles, pour les noces, & autres assemblées de cette espèce: les autres habitans en mangent pendant toute l'année.

C'est un profit pour les Islandois d'avoir du pain, autrement l'entretien de

leur ménage leur est bien plus coûteux, & la maniere dont ils nourrissent leurs gens est si chere ; qu'en Dannemarck on n'y trouveroit point son compte. Chaque domestique reçoit par semaine une certaine quantité de poisson sec & de beurre pour sa nourriture : il a dix livres de poisson, & le tiers de ce poids en beurre ; ce qui fait par année, au poids de France, quatre cens quatre-vingt-huit livres, & trois quarts complets d'une tonne de beurre.

Cette méthode ne se pratique cependant que lorsqu'ils voyagent vers le Midi, ou à l'Occident, pour faire la pêche pour leur maître : on leur donne alternativement le matin & le soir une portion de poisson sec & de beurre, du laitage, du gruau, du poisson frais, de la viande, de la soupe & des pois. Comme ces peuples n'ont pas assez de pain, il est certain qu'ils consomment une grande quantité de poisson sec : ils ne le mangent pas au lieu de pain, mais seul crud, bien battu, avec une bonne portion de beurre.

En général ils ne mangent pas de poisson sec, sans beurre ; mais ils le mangent sans lard, huile de poisson ou

autres choses de cette espèce. Leur Stockfisch sec, bien battu, & frotté de bon beurre, a un très-bon goût, surtout si c'est du Stockfisch de truites : les Baillis Danois l'ont souvent trouvé si bon, qu'ils en ont fait usage, non-seulement par curiosité, mais même par sensualité.

Le blé sauvage qui croît dans quelques endroits du pays, & sur-tout dans le *Skaftefelds-Syssel*, quoiqu'en petite quantité, est si beau, si propre à faire du pain, & si nourrissant, qu'un Islandois n'en troqueroit pas une tonne contre une pareille quantité de farine de Dannemarck. Ce blé vient dans un terroir profond, & où il ne se rencontre aucune autre plante. Dans quelques endroits il est petit & clair-semé; en d'autres il est assez épais. La paille de ce blé croît jusqu'à la hauteur d'une aune & un quart; les épis sont longs : par sa forme, ce grain ressemble assez à notre froment.

Comme les Islandois n'ont pas de bons moulins à bras pour moudre ce grain, ils le font sécher au feu, à un tel degré, qu'il est un peu brûlé. Le pain qu'ils en font est plus noir que le

pain de seigle ; mais une tonne de cette farine fait beaucoup plus de profit qu'une tonne de farine ordinaire.

Les Islandois boivent volontiers de Leur boisson. l'eau ; mais toute celle qui est en Islande n'est pas potable , principalement celle qui vient des montagnes de glace & de neige. Cette eau est toujours épaisse , d'un brun noir , & de mauvaise odeur. La boisson la plus ordinaire est le syre : les habitans en amassent pendant l'été dans beaucoup de tonneaux : ils en vendent à ceux qui n'ont pas assez de vaches pour faire leur provision nécessaire.

Comme on ne sème point d'orge en Islande, la bière n'y est pas commune ; cependant elle n'y est pas si rare que le commun du peuple ne puisse en boire quelquefois. Chacun en achete selon ses facultés : il y a même de ces Islandois qui font venir de l'orge & du houblon de Dannemarck, & qui brassent la bière qu'ils consomment.

On brasse en Islande de la bière tous les mois , & , quoiqu'il n'y ait point de cave, elle se conserve très-bien pendant toute l'année. Dans les plus grands froids elle peut geler , au point que

pour en tirer , l'on ait besoin de mettre un peu de braise sous la canelle , ou simplement de placer un réchaud dans la chambre où est la bierre ; cependant , dans la gelée même la plus forte , on conserve la bierre dans une chambre sans feu.

Plusieurs habitans ont toute l'année du vin blanc & du vin rouge de France , & sur tout les Prêtres , qui en ont besoin pour l'administration des Sacremens.

C'est mal-à-propos que M. Anderfon accuse les Islandois & les Islandoises de s'enivrer d'eau-de-vie. Quoi qu'en général ce peuple vive très-sobrement , il peut y avoir quelques ivrognes ; mais le défaut de quelque particulier ne doit point être attribué à une Nation entière. Si l'on considère le peu d'eau-de-vie que l'on porte dans ce pays , & le nombre des habitans , on verra qu'il n'est guère possible qu'ils soient tous adonnés à l'ivrognerie : il ne se boit de cette liqueur que dans les places de commerce , & lorsque les Marchands Danois sont en Islande : les habitans y reçoivent des Négociants un ou plusieurs petits verres d'eau-de-vie , ou ils en achètent quelques petites me-

fures, qu'ils boivent entre trois ou quatre ; mais c'est-là le seul tems de l'année où ils en peuvent avoir. Ce rafraîchissement est pour eux aussi précieux qu'une bouteille de vin de Hongrie ou du Cap, l'est pour un Négociant.

Quand les femmes viennent dans les places de commerce, il y en a beaucoup qui ne goûtent point d'eau-de-vie, quoiqu'on leur fasse même des instances pour en boire ; elles demandent plutôt un verre de vin, qu'elles appellent *Mess-Wein*, vin de Messe.

Si un pere donne à son enfant un peu de l'eau-de-vie qu'il laisse dans le petit verre, dont on lui fait présent, c'est pour que son enfant ait une fois en sa vie goûté quelque chose de bon ; car l'eau-de-vie est après le lait la boisson la plus précieuse qu'ils connoissent. Il ne s'ensuit pas que le pere & l'enfant soient des ivrognes ; d'ailleurs, si ce n'est dans cette circonstance, les enfans goûtent rarement de l'eau-de-vie.



§. V.

Mariages des Islandois.

M. Anderson prétend que les mariages des Islandois se font par inclination & sans beaucoup de cérémonie : cela n'est pas généralement vrai. Il n'est pas rare que dans ce pays il se fasse des mariages forcés , comme ailleurs ; l'intérêt y a communément plus de part que l'inclination.

Il arrive souvent qu'un pere ou un proche parent refuse son consentement à un mariage , par de certaines raisons qui ne signifient pas plus en Islande qu'ailleurs.

L'usage général à cet égard est , que le Prédicateur fait la demande de la fille que l'on recherche en mariage , ou aux peres & meres , ou à ceux qui les remplacent. Les cérémonies ne sont pas à la vérité bien étendues : les festins ne sont pas magnifiques & splendides. Les plus proches parens des deux côtés conduisent le marié & la mariée à l'Eglise , où le Prêtre les unit.

La cérémonie du mariage consiste en

la bénédiction nuptiale , que l'on donne ordinairement aux nouveaux mariés le Dimanche devant l'Autel , après que le service divin est commencé ; mais avant le Prêtre monte en chaire & fait un petit discours aux futurs époux : c'est en quoi consiste toute la cérémonie qui regarde l'Eglise.

Le service divin fini , les nouveaux mariés se rendent avec les conviés chez eux , où ils mangent , boivent , & se divertissent , suivant leur état & leurs facultés. Quelquefois on donne aux assistans un coup d'eau-de-vie ; mais il n'y a ni musique ni danses. Lorsque le repas , toujours frugal , est fini , chacun se retire chez soi.

§. VI.

Education des Enfans.

LES Islandois donnent à l'éducation de leurs enfans plus de soins & prennent plus de précautions qu'ailleurs. Ils ont des berceaux de deux espèces, des berceaux à piés & des berceaux qu'ils suspendent ; jamais les enfans ne reposent à terre. Les meres qui allaitent

Education
physique des
Enfans.

leurs enfans ne les sevrant que dans le tems convenable : ils leur donnent à boire de bon lait de vache , dans lequel ils mettent un peu de crème pour le rendre meilleur & plus gras. Elles se servent de mamelons pour faire avaler ce lait aux enfans. Quant on porte un enfant à l'Eglise pour le baptiser , & qu'il y a loin , on se munit d'un mamelon & d'une quantité de lait nécessaire. Les bouteilles qui servent à mettre l'eau de la Reine de Hongrie, servent de mamelons dans ce pays. De cette manière les enfans ne tetent que très-peu de tems : on les nourrit avec du lait pendant plus d'une année , à moins que des circonstances forcées n'y mettent obstacle. Les Islandois emmaillottent leurs enfans comme par-tout ailleurs. Ils sont dans l'usage de les mettre en culotte & en veste à neuf ou dix semaines ; mais on ne les laisse pas plus couchés par terre & se traîner qu'auparavant : on les porte sur les bras avec beaucoup de soins & de précautions ; aussi ont-ils le corps bienfait , les membres bien droits : il est très-rare d'en trouver parmi eux qui soient contrefaits ; enfin les enfans sont élevés avec

beaucoup de délicatesse , d'attention ; & ce n'est que lorsque la jeunesse atteint l'âge de dix-huit à vingt ans qu'elle commence une vie dure & laborieuse.

Il n'y a point en Islande d'écoles publiques où l'on apprenne à lire aux enfans , & les principes de leur religion : il est presque impossible de les rassembler , parce que les métairies sont trop éloignées les unes des autres. Les peres & meres de chaque famille se chargent de l'instruction de leurs enfans , ou ils choisissent un domestique, capable d'apprendre à lire & le catéchisme à la jeunesse , & s'en rapportent à lui. Les Pasteurs rendent de tems en tems visite aux enfans pour examiner ce qu'ils savent : ils les font venir à leur résidence ; sur-tout lorsqu'ils approchent de l'âge à être confirmés.

On voit que , si les enfans restent chez leurs parens , ils y sont élevés dans de bons principes , principalement quand les peres & meres sont vertueux.

On observe exactement en Islande les Ordonnances qui ont été publiées en Dannemarck , relativement à l'instruction des enfans dans le Christianisme , la maniere dont on doit les con-

Education
morale des
Enfans.

duire dans la route du salut & leur administrer les Sacremens. Le catéchisme du célèbre Pontoppidan , Evêque de Bergen , a été traduit en langue Islandoise : il est enseigné aux enfans , soit dans la maison paternelle , soit aux Eglises , par les Prêtres.

Personne n'est admis au Sacrement de la Cène qu'il n'ait été bien instruit & examiné. On a vu des jeunes gens , qui , à l'âge de quatorze ou quinze ans , après avoir travaillé quelque tems sur mer , se sont présentés pour faire leur première communion ; mais ils ont été renvoyés , parce qu'ils n'étoient pas suffisamment instruits.

§. VII.

Maladies des Islandois.

Nous avons dit , ci-devant , que lorsque les hommes ont passé cinquante ans , ils sont communément attaqués de maladie de poitrine , ou de phtisie ; que les femmes ont des accouchemens difficiles , suivis d'accidens fâcheux ; ainsi les Islandois sont

sujets aux mêmes espèces de maladies que les autres hommes.

Les Islandois appellent la plus grande partie de ces maladies , du nom générique *Land-Farsock*, de même qu'ailleurs, chez les gens du bas peuple , toute maladie est nommée fièvre. Ils donnent le nom de lépre à une autre maladie qui est presque toujours héréditaire , sans que cependant elle soit communément contagieuse. Cette maladie ne paroît autre chose qu'une espèce de scorbut. Un Islandois a trouvé un remède , qui , pour l'ordinaire , guérit cette maladie , c'est la cuillerée ; ils le prennent en décoction.

Les habitans de cette Isle sont sujets à la colique : on en voit beaucoup qui deviennent hyponcondriaques : ils ont de quoi occuper des Médecins ; mais ils ne sont pas assez riches pour entretenir d'habiles gens chez eux. La même raison les empêche d'avoir des Chirurgiens. Lorsque quelqu'un se casse la jambe ou supporte quelque autre accident , personne n'est plus à plaindre & plus digne de pitié : aucun habitant n'étant en état de lui donner du secours,

il arrive qu'il demeure estropié le reste de sa vie, ou qu'il meurt après avoir languí misérablement dans de cruelles souffrances.

Les Islandois sont, comme bien d'autres Nations, sujets à des maladies accidentelles. Au milieu du quatorzième siècle ils essuyèrent une mortalité, occasionnée par une maladie, appelée *la Peste noire*. Cette maladie désola tout le Nord : les hommes moururent en si grande quantité en Islande, qu'il n'y resta même personne en état de faire une description de cet horrible fléau ; on sait seulement, par tradition, qu'il n'échappa à cette contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étoient sauvés dans les rochers : tout le malheureux reste de ce peuple périt misérablement. Cette tradition apprend que tout le plat pays où la peste faisoit les plus grands ravages, étoit couvert d'une rosée très-épaisse.

Outre cette peste noire, en 1770, la petite vérole, jointe à une autre espèce de peste, emporta plus de vingt mille Islandois ; peu de tems après la petite vérole fit encore périr beaucoup de monde.

§. VIII.

§. VIII.

Sciences & Arts des Islandois.

L'ISLANDE a produit un Tormodus-Thorlacius, un Arnas Magnaeus, & plusieurs autres hommes de cette réputation. On trouve dans l'Université de Copenhague des étudiants Islandois qui ne le cedent à aucun autre ; au contraire, à parler en général, ils les surpassent tous ; & dans le nombre des étudiants Islandois il y en a très-peu de médiocres.

Il s'en faut beaucoup que cette Nation soit naturellement stupide & idiote, puisque dans le pays même tout le peuple est adroit, sensé & disposé à apprendre ce qu'on veut lui enseigner. Quelques-uns qui ont voyagé dans les pays étrangers, écrivent & calculent assez bien ; d'autres ont appris à travailler en bijouterie, en clinquallerie. Tous les habitans de cette Isle ont en général beaucoup de goût & de dispositions pour l'écriture, & il y en a plus parmi le Clergé & le peuple d'Islande qui écrivent bien, que par-tout ailleurs.

Écriture ,
Arithmétique.

Quoique le nombre des Islandois qui se sont livrés au calcul ne soit point aussi grand que le nombre de ceux qui se sont adonnés à l'écriture , ils sont passablement au fait de l'arithmétique ; ainsi on peut dire que les Islandois ont une belle écriture & calculent passablement bien.

Orfèvrerie ;

Il se trouve dans ce pays plusieurs excellens ouvriers , en différentes professions , sans qu'ils ayent d'autres notions que celles qui leur viennent du goût singulier qu'ils ont pour les Arts. Beaucoup d'habitans travaillent en orfèvrerie & en cuivre : ils font plusieurs ornemens , que les femmes portent sur leurs ceintures , des boutons & des boucles , & ils retirent un grand bénéfice de leur industrie. D'autres Islandois ont fait des progrès dans la profession de Menuisier & de Maréchal ; & ceux qui ne s'appliquent qu'à une seule chose, comme par-tout ailleurs , deviennent habiles.

Menuiserie ;

Ils portent l'adresse & l'industrie à un tel point , qu'ils savent faire ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir les matériaux convenables & les instrumens commodes. Ils ne négligent cependant

pas de se procurer des instrumens plus convenables & plus avantageux ; & lorsqu'ils s'en servent , on voit qu'ils réussissent beaucoup mieux.

Les Islandois reglent le tems sur le soleil , quand ils le voyent , de même Comment ils reglent le tems. que sur les étoiles ; mais , lorsqu'ils ne voyent point ces astres , ils ont recours au flux & reflux de la mer , qui est toujours réglé. Ces peuples n'ont point du tout l'usage de compter les heures par 1 , 2 , 3 , &c. Ils ne savent même ce que cela veut dire : ils divisent nos vingt-quatre heures en certains espaces , qui ont des noms particuliers. Ils connoissent midi & minuit : plus , ils subdivisent le tems , écoulé avant midi , en intervalles d'une durée égale , à qui ils donnent en leur langue des noms qui se rapportent à peu près à mi-jour , jour plein , jour de midi , &c. Après midi , c'est mi-soir , soir , nuit , minuit , &c.

Il y a en Islande une Imprimerie , Imprimerie qui a été établie par les soins d'un Evêque de Holum , qui à sa mort légua des fonds pour cet effet. Elle a autrefois été transférée à Skalhøet , & ensuite rétablie à Holum , où elle est en

très-bon état. On y imprime continuellement en langue Islandoise, des livres de dévotion, & d'autres livres utiles, ainsi que les Ordonnances du Roi de Dannemarck.

Barques &
ancres.

Les travaux ordinaires, & presque les seuls des Islandois, sont la pêche & le soin de leur bétail, avec tout ce qui en dépend. Leurs barques sont faites de bois de pin, parce qu'ils savent, par expérience, qu'elles sont aussi bonnes, durent aussi long-tems, & coûtent moins que si elles étoient faites d'autre bois. Ces barques sont assez grandes; il y en a même qui contiennent des charges très-considérables. Dans presque tout le pays, on se sert de barques qui ont quatre, six, huit, jusqu'à vingt rameurs.

Les ancres des Islandois sont composées de deux bâtons de bois, passés en croix dans une pierre très-pesante. Ces ancres tiennent assez bien; on n'a pas à craindre, en cas d'orage & de tempête qu'elles labourent le sable: pourvu que les cables, qui, communément ne sont pas fort gros, ne viennent pas à casser, ces ancres leur font autant de service que si elles étoient de fer: au

reste , ils aiment mieux charger leurs barques de bons dorschs gros & pesants, que de porter des ancres , dont le poids les obligeroit à diminuer d'autant leur charge de poisson. En voyageant avec leurs barques , ou lorsqu'elles sont chargées & qu'ils ont un vent contraire , ils restent plusieurs jours à l'ancre , sans être obligés de porter leurs barques sur le rivage.

Tannerie

Si la Tannerie n'est pas en bon état en Islande , c'est parce que ses habitans n'ont ni le tan dont on se sert , ni les ustensiles nécessaires à cette profession. Leur méthode, à la vérité, n'est pas bien raffinée , mais elle est très-prompte. Ils raclent sur leurs genoux le poil des peaux avec un couteau bien aiguisé : on est surpris de la vitesse avec laquelle ils réussissent. Ils étendent ensuite les peaux & les font sécher au vent ; enfin ils les foulent aux piés pendant plusieurs jours dans du petit lait ou dans de l'eau salée.

Ils savent noircir assez bien les cuirs de bœufs , dont ils font des selles & toutes sortes de harnois. Quoiqu'ils y employent plus de travail que d'art , l'expérience a fait voir que ces harnois

durent fort long-tems ; ainſi l'on ne peut ſ'empêcher d'admirer leur application , leur intelligence , puisqu'ils ſavent tirer d'aufſi grands avantages du peu d'uſtenſiles qu'ils ont pour cet effet. Les harnois & les ſelles qu'ils couſent eux mêmes , ne ſont pas , à beaucoup près , auſſi ſouples que les nôtres ; ce déſagrément en entraîne un autre : ils ſont obligés de tems en tems de frotter ces harnois d'huiles , & ces matieres onctueuſes donnent une mauvaiſe odeur & gâtent les vêtemens.

Ouvrages de
laine.

Les hommes , les femmes & les enfans ſ'occupent , ſur-tout en hiver , à des ouvrages de laine. Ils la préparent à leur façon , la filent , la tordent , & en font des étoffes ſur le métier. Ces métiers ſont aſſez groſſièrement conſtruits & peu commodes ; ils ſont perpendiculaires : d'ailleurs leurs uſtenſiles & leur façon de travailler leur donnent ſi peu de facilité , qu'à peine peuvent-ils faire plus d'une aune de gros Wadmel par jour. Comme l'on a porté dans cette Iſle pluſieurs métiers Danois que les Iſlandois cherchent à imiter , il y a lieu de croire que la fabrique de leurs étoffes pourra ſe perfectionner ; d'ail-

leurs le Roi de Dannemarck vient d'y établir plusieurs métiers , dirigés par d'habiles Tisserans Danois , qui sont passés dans ce pays pour instruire les habitans.

L'Isle n'ayant point de moulins à foulon , il est aisé de concevoir la peine que les Tisserans doivent avoir pour fouler leurs étoffes. Ils les foulent , ainsi que les camisoles , les bas & les gants dans de l'urine , avec beaucoup de travail & peu d'art. Un tonneau , dont les deux fonds sont ôtés , leur sert à cet effet : ils y mettent le Wadmél à fouler ; & deux hommes assis , vis-à-vis l'un de l'autre , chacun à côté du tonneau , le foulent dans le tonneau en y poussant les piés : si les pièces sont petites ils les foulent sur une table en les pressant avec la poitrine ; mais l'une & l'autre de ces manieres de fouler sont très-longues. Quant aux gants , ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains , les trempent de tems en tems dans l'eau & les foulent en ramant , parce qu'ils se trouvent pressés entre les mains & les rames.

Dans les endroits où il y a des bains chauds ils foulent dans l'eau chaude ;

l'étoffe est plutôt préparée & s'amollit davantage. Pour fouler les bas & les gants, ils s'asseyent quelquefois dessus & les foulent en remuant alternativement d'un côté & de l'autre. Ces fouteurs contractent si bien l'habitude de se remuer, qu'ils balancent perpétuellement le corps quand ils sont assis. Comme on vient de transporter en Islande un moulin à foulon, cette mauvaise manière de fouler sera sans doute changée.

Les femmes ne se servent point de savon pour laver, parce qu'il est trop cher pour elles. Il y en a cependant quelques-unes qui, ayant été à Copenhague, connoissent la propriété de cette marchandise, & en font venir pour leur usage. Les gens du commun se contentent d'urine; ils ne se servent pas même de cendres; cependant le linge qu'on blanchit de cette manière est passablement blanc.

Teinture.

On se sert de verd-de-gris en Islande pour teindre la laine, que l'on travaille ensuite sur le métier, où l'on fait des étoffes très-agréablement rayées de différentes couleurs.

§. IX.

Agriculture des Islandois.

LE terroir d'Islande est propre à porter des grains & susceptible d'une culture avantageuse : la tradition rapporte qu'on y voyoit anciennement des champsensemencés. La vérité de cette tradition se reconnoît par les sillons qu'on trouve encore dans les champs, & par les marques de divisions qui en avoient été faites. Beaucoup de métairies, même des plaines entières, & quelques promontoires, ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire un champ, tels que *Åkrekot* & *Åkregierde*, situés tous deux près de Besssted, *Åkreness*, qui en est éloigné de trois milles, & *Åkrefolss* qui est de ce district. Le code de Droit de l'Islande traite, dans différents chapitres, des terres labourées, des champsensemencés, des contestations qui en pourroient naître, & des décisions qui devoient intervenir dans ces occasions.

Il n'est pas aisé d'indiquer pourquoi l'Agriculture a été abandonnée dans ce

pays; comment tous les habitans ont perdu l'habitude de labourer & de semer, à moins qu'on ne la veuille chercher dans cette terrible mortalité, qui fit périr, vers la fin du quatorzieme siecle, une si grande quantité d'hommes. Il en resta, sans doute si peu, qu'ils ne se trouverent pas en état de cultiver la terre. Depuis cette malheureuse époque l'Agriculture a été absolument négligée: on ne trouve plus rien dans les annales qui la concerne. Cet Art, utile & nécessaire pourra se rétablir en Islande: le Roi de Dannemarck vient de faire passer dans cette Isle des paysans Danois & Norwégiens, pour y enseigner la maniere de cultiver les terres.

Si l'on en croyoit M. Anderson, les soins du Roi de Dannemarck seroient inutiles. Voici ce qu'il dit, relativement à la culture des terres de l'Islande.

» Quoique l'on voulût faire, malgré
» les peines infinies qu'il en coûteroit
» pour ôter les pierres & améliorer la
» terre à force de fumier, l'été de ce
» pays ne seroit jamais assez long pour
» conduire le blé à sa maturité. »

Si l'on cultivoit en Islande tout le pays qui est propre à l'être, sans qu'on

eût besoin d'ôter les pierres, il y auroit infiniment plus de terres labourées qu'il n'en faut pour nourrir les habitans, ainsi voilà un obstacle de moins. Quant à la précaution de fumer les terres, quoiqu'il y ait des quantités superflues de toutes sortes d'engrais, elles deviendroient inutiles; car la terre ayant reposé pendant plusieurs siècles, il y a lieu de croire que si une fois elle étoit bien défrichée & bien travaillée, elle produiroit d'excellent blé sans être fumée. Mais l'objection capitale de M. Anderson est que l'été n'est pas assez long dans ce pays pour que le blé puisse y venir en maturité. Cette objection est plus spécieuse que solide, car si l'été dure assez pour que toutes sortes de plantes puissent venir à maturité & porter de la semence: peut-on douter que cette saison ne puisse également suffire pour mûrir le blé. Anciennement le blé mûrissoit, les annales le prouvent. Pourquoi les saisons ne seroient-elles pas aussi favorables actuellement? D'ailleurs la vitesse avec laquelle l'herbe croît dans cette Isle, & monte pendant l'espace de douze à quinze jours à la hauteur de plus d'un pié, prouve que le soleil a une influence

plus considérable & plus efficace que dans nos climats. Ce que l'on sème dans ce pays, quoique plus tard que dans les pays méridionaux, mûrit beaucoup plus vite; pareille chose arrive, même en d'autres pays beaucoup plus froids que l'Islande.

En Laponie, par exemple, six ou sept semaines suffisent pour semer, mûrir le blé & faire la moisson; c'est ce que nous apprend le Professeur Hontroms, qui a donné une belle description de cette contrée. On voit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Suède, qu'en 1733 le seigle a mûri dans ce pays en soixante-six jours, & l'orge en cinquante-huit. Pourquoi ne seroit-il pas possible que la même chose arrivât en Islande, où l'été est beaucoup plus long & la chaleur plus forte qu'en Laponie? Mais quand même le blé ne réussiroit pas tous les ans également bien, cela ne prouveroit rien, puisqu'on voit arriver la même chose dans tous les pays.

Une forte preuve qu'il peut croître & mûrir du blé dans l'Islande, est ce blé sauvage, dont nous avons parlé, qui croît dans le *Skaftefeld-Syssel*. Ce

blé sauvage , dont la farine est excellente , croît dans le sable ; il se sème de lui-même chaque année & fournit une belle paille , dont les habitans couvrent leurs maisons. Si ce blé étoit porté dans d'autres cantons & cultivé avec soin , on doit croire qu'il réussiroit. Ce blé Sauvage pourroit bien être un reste de celui qui a été semé anciennement , & sur lequel le tems & le défaut de culture ont occasionné quelque modification. Le Roi de Dannemarck a donné des ordres pour examiner cette plante : on essayera d'en planter par-tout pour l'avantage des habitans.

Chaque métairie a un pré , ou , comme l'appellent les Islandois , un *Tun*. Dans ce *Tun* on n'y fait point paître le bétail ; on a grand soin au contraire de l'en chasser : l'on a des chiens dressés à cet effet, qui, au premier signal, chassent le bétail du *Tun* , lorsqu'il a franchi les haies qui le ferment. Chacun ferme ce *Tun* pour avoir de l'herbe ; on la coupe quand elle est mûre , & on la serre pour avoir du fourage pendant l'hiver ; c'est en quoi consiste toute l'Agriculture des Islandois.

§. X.

Commerce des Islandois.

« On ne s'imagineroit pas , dit M.
« Anderson , que des hommes si gros-
« siers fussent aussi fourbes dans le
« commerce; cependant l'expérience ap-
« prend qu'on ne sauroit être trop sur
« ses gardes en traitant avec eux. »

Il est cependant difficile de concevoir comment les Islandois peuvent tromper les marchands. Ces Insulaires portent dans les places de commerce tout ce qu'ils ont à vendre : le marchand ne reçoit pas leurs marchandises sur leur bonne-foi ; tout lui passe sous les yeux & par les mains; il ne prend que ce qu'il trouve de bon & de convenable. S'il arrive que dans une si grande quantité de denrées il se trouve quelques poissons gâtés ou disposés à se corrompre , on ne peut pas dire que les Islandois aient usé de ruse pour tromper le marchand , parce que c'est souvent la suite d'un accident , qu'on ne peut ni prévoir ni prévenir.

Les Ports pour la vente du poisson sont au Midi de l'Isle ; ceux où l'on vend

la viande font au Nord & à l'Orient : cependant il y en a quelques-uns , tels que ceux d'*Oerback* & de *Sticksesholm* , où l'on débite de la viande & du poisson.

Ces différents Ports ont été affermés à une Compagnie de Copenhague : cette Compagnie envoie ses navires dans les Ports avec ses Marchands & Commis , & il arrive quelquefois qu'un navire charge des denrées de deux Ports différents. Il y a en outre des Marchands dans chaque Port qui vont avec les navires , & font le commerce pour la Compagnie. Ils reçoivent les marchandises des Islandois : ils les payent avec d'autres marchandises ou avec de l'argent comptant , suivant un tarif imprimé & arrêté par le Roi de Dannemarck , auquel l'acheteur & le vendeur sont obligés de se conformer. Tel est l'état du commerce depuis mil sept cent trente-trois.

Dans chaque Port , pour la viande , les Marchands fixent eux-mêmes le jour où les moutons de chaque district doivent être livrés. Ils prennent toujours leurs arrangemens , de manière que les navires soient expédiés & mettent à la

voile le plutôt qu'il est possible. C'est par cette raison que le Marchand reçoit le bétail à la fin d'Août & au commencement de Septembre, & non parce qu'alors l'herbe commence à jaunir, & que le bétail perd son embonpoint, ainsi que le prétend M. Anderson.

Les Islandois ne tuent, pour leur approvisionnement particulier, qu'à la mi-Octobre, tems où le bétail est le meilleur, & a beaucoup plus de graisse que celui que l'on tue à la fin d'Août. Tout le bétail que les Islandois livrent aux Marchands, ils le tuent & en remportent la tête & les entrailles : la viande est salée par la Compagnie, & coupée comme ailleurs, la plus grande partie en grandes pieces & le reste en petites.

Quant aux peaux de la grande quantité de moutons que l'on tue dans les Ports, les Islandois les saupoudrent de sel du côté qu'elles tiennent à la chair : ils les appliquent les unes contre les autres par ces mêmes côtés, & en font des rouleaux qu'ils lient très-serrés : de cette manière elles se conservent fort long-tems. Ils appellent *Brundt* deux peaux appliquées l'une contre l'autre,

& roulées ensemble. Le suif se fond & se met dans des tonnes & demi-tonnes que l'on charge sur les vaisseaux.

Les Marchands Danois reçoivent indistinctement tout le poisson séché, suivant la taxe & la préparation, ainsi que nous l'avons dit. Dans ces mêmes Ports on prend aussi de l'huile de poisson, que l'on évalue à certaine quantité de poisson. Les marchandises de laines se débitent communément dans les Ports destinés à l'embarquement de la viande.

Le tarif imprimé indique toutes les marchandises qui sortent du pays; ce sont des poissons secs, du mouton salé, peu de bœuf salé, du beurre, de l'huile de poisson, beaucoup de suif, des marchandises de laine, telles que du Wadmel, des camisoles grosses & fines, des bas & des gants, de la laine brute, des peaux de moutons, d'agneaux & de renards de différentes couleurs, de l'édredon & des plumes. Autrefois on prenoit aussi du soufre en Islande; mais actuellement ce commerce ne se fait plus.

Les marchandises, dont les Islandois ont besoin, se trouvent aussi dans le tarif imprimé: elles sont de peu de conséquence; le commerce en est affermé

Marchan-
dises d'expor-
tation.

Marchan-
dises d'im-
portation.

à une Compagnie. Tout ce que les Islandois reçoivent ils le payent , autant qu'il leur est possible , avec leurs marchandises , ou en argent comptant.

§. XI.

*Monnoies , Comptes , Poids & Mesures
des Islandois.*

Monnoies. L'ARGENT qui a cours en Islande est argent de banque , ou consiste en couronnes de Dannemarck. Toutes les acquisitions , ventes , & généralement toutes les affaires se font en une certaine quantité de poissons , & les livres de comptes se tiennent en conséquence. Sur ce calcul se reglent tous les comptes ; ainsi l'on calcule ici par poisson , comme ailleurs par marc : on dit , un bon poisson de deux livres vaut deux schellings de Lubec , & ainsi quarante-huit poissons font un écu d'Empire , argent de banque. Une couronne de Dannemarck vaut , suivant la taxe du pays , trente poissons , & une demi-couronne quinze poissons : un demi-écu d'Empire vaut vingt-quatre poissons , & un quart-d'écu douze poissons ;

c'est-là la moindre monnoie reçue en Islande. Ce qui vaut moins de douze poissons ne peut être payé avec de l'argent ; alors on se sert de poissons en nature ou de tabac , dont une aune vaut un poisson ; ainsi l'on peut regarder les poissons & le tabac , comme la monnoie d'Islande.

Les poids d'Islande sont tout-à-fait conformes à ceux de Dannemarck , on y compte par livres. Les Islandois ne calculent cependant pas par lispfund & schipfund ; mais par foringen & vettein. Dix livres font un foringen , & huit foringens une vette , qui fait cinq lispfund. La vette est le poids ordinaire de quarante poissons , qui valent quatre-vingt livres ou cinq lispfund : ils ont encore un autre poids, appelé *Führung*, c'est-à-dire dix livres pesant ; ils ont aussi des poids d'une livre, dont deux font un poisson.

Poids.

L'aune y est un peu plus courte qu'en Dannemarck ; mais elle répond parfaitement à celle de Hambourg.

Mesures.

§. XII.

*De la Religion des Islandois ;
du Clergé , &c.*

Religion.

LA Religion Luthérienne est la seule qu'on souffre en Islande ; toutes les autres en sont bannies. L'extirpation de la Religion Catholique ; & l'œuvre de la réformation , ne s'y sont pas effectuées sans effusion de sang. Un Evêque catholique , de haute qualité , soutenu d'un parti puissant , s'opposa long-tems à l'établissement de la religion Luthérienne ; mais son zèle lui coûta la vie. Actuellement la religion Luthérienne y est aussi strictement suivie que la Catholique l'a été autrefois.

Evêchés.

Deux Evêchés comprennent toute l'Islande dans leur Diocèse : les trois quarts du pays , c'est-à-dire , les cantons de l'Orient , du Midi & de l'Occident , dépendent de l'Evêché de *Skalhoet*. Le quartier du Nord seul forme le Diocèse de *Hoolum*.

Il y a dans chaque Evêché une école latine pourvue d'un Recteur & d'un Régent qui est sous ses ordres. Tous

les ans les étudiants y prennent le degré de Licencié ; ensuite , lorsqu'ils ont donné des preuves de science & de capacité , ils sont nommés aux Cures du pays , sans avoir besoin de subir des examens dans l'Université de Copenhague.

Cependant quelques Islandois passent tous les ans dans cette capitale ; ils suivent l'Université & étudient en Droit civil & en Théologie. De retour dans leur pays , ils ont la préférence sur tous les autres ; on leur donne les meilleures Cures. D'autres étudiants sont pourvus d'office de Baillis , de sous-Baillis , ou autres Offices de judicature.

Lorsque la réformation fut introduite en Islande , une grande partie des biens du Clergé catholique demeura unie aux biens Episcopaux ; le reste fut confisqué au profit du Roi , à qui il appartient encore.

Revenus des
Evêques.

Les Evêques ont la gestion de leurs biens ; ils en tirent environ deux mille écus par an ; mais sur cette somme l'Evêque paye le Recteur , le Régent & le Prédicateur de la Cathédrale , qui est aussi Grand-Vicaire de l'Evêque. Ce Prélat est obligé en outre de nourrir &

d'entretenir un certain nombre d'écoliers. L'entretien de l'Eglise & de tous les bâtimens qui dépendent de son siège sont encore à sa charge. Toutes ces dépenses faites, le reste est son revenu annuel.

Chaque habitant paye au Roi une taxe annuelle, qu'on appelle *Gieftold*, & qui consiste pour chacun en dix poifons. Le Roi de Dannemarck en a cédé une partie au Siège Episcopal; mais ce n'est pas un droit de l'Evêque, perceptible sur chaque paysan: en quelques endroits on le perçoit pour le Roi; en d'autres c'est le Bailli ou sous-Bailli qui leve le tribut qu'il prend à ferme.

Revenus des
Curés.

Il n'est pas plus aisé de calculer exactement les revenus des Prédicateurs ou Curés; ils ne consistent point en argent comptant, mais en biens fonds qui sont joints à la Cure, en impositions sur chaque métairie, & dans les émolumens qu'ils reçoivent de la Communauté pour l'exercice de leur ministère. Plusieurs Cures sont très-bonnes, quelques-unes médiocres, & d'autres très-pauvres. Pour améliorer ces dernières, le Roi de Dannemarck a fait présent d'une partie de ses terres aux plus pau-

vres Curés de l'Evêché de Skalhøet ; & à ceux de l'Evêché du Nord ; il leur donne cent écus à partager entr'eux. Les plus pauvres Curés touchent au moins quatre écus de ce que le Roi de Dannemarck leur donne ; ainsi M. Anderson se trompe quand il dit qu'il y a des Cures qui ne valent que quatre écus.

Les Curés n'ont aucune part à la dixme de poisson ni à autre chose. Chaque métairie leur donne à volonté de l'argent ou des denrées en nature. Aux Isles de Westman chaque Curé retire une espèce de dixme de chaque barque destinée pour la pêche ; mais c'est un usage particulier.

Comme il y a plusieurs Cures où les Pasteurs ont si peu de revenus , qu'ils ne peuvent subsister , il arrive souvent que quelques-uns de ces Ministres sont obligés de travailler comme les autres payfans pour nourrir leurs femmes & leurs enfans , & même d'aller avec eux à la pêche.

Quoiqu'on ne puisse regarder les Islandois comme des gens opulens , il s'en trouve cependant parmi eux quelques-uns qui sont riches , & l'état de

Eglises

ces Insulaires n'est point évidemment aussi misérable que le prétend M. Anderson : on ne voit pas même dans son Histoire pourquoi ces peuples seroient si malheureux. Seroit-ce parce qu'ils n'ont ni meubles magnifiques ni habillemens superbes ? Est-ce parce qu'ils ne se nourrissent pas délicatement ? Parce qu'ils ne végètent point dans l'oisiveté, qu'ils ne sont point ensevelis dans la mollesse, qu'ils ne sont point enfermés dans des villes brillantes & tumultueuses. Il semble au contraire qu'on devroit en conclure qu'il y a moins d'indigens parmi eux que parmi nous. Peu suffit à leur nourriture & à leur entretien ; tous travaillent continuellement, dépensent peu, & font des profits considérables avec les Marchands : ils ne payent qu'un très-léger impôt : or on doit présumer qu'il leur reste toujours de l'argent en réserve pour suppléer aux circonstances fâcheuses & aux événemens malheureux.

D'ailleurs les Islandois ont de l'humanité ; ils sont charitables : ceux qui sont aisés sont toujours disposés à aider les pauvres. Les pauvres ne cessent de travailler que lorsqu'ils sont accablés d'infirmités :

d'infirmités : la sensibilité des riches leur assure une subsistance convenable.

Mais quand ces Insulaires seroient tous pauvres & malheureux, faudroit-il en conclure, comme fait M. Anderson, que leurs Eglises ne peuvent être propres ? Ces Eglises n'ont-elles pas des biens, des terres & des revenus de toute espèce, dont elles ont été pourvues anciennement, & même de notre tems ?

Les murs des Eglises de ce pays sont construits de pierres, de terre & de gazon. Les toits sont formés de chevrons, traversés de lattes ; ils sont couverts de planches en dedans, & en dehors de gazons : il y a en dedans des lambris très-propres. Enfin les Eglises sont beaucoup plus grandes & plus élevées que les maisons ordinaires.

Il peut cependant s'y trouver de fort petites Eglises ; mais il est naturel & raisonnable que la grandeur de l'Eglise soit relative à celle de la Paroisse. Il est certain que les métairies sont si éloignées les unes des autres, qu'il n'y en a souvent que depuis sept, huit, dix, jusqu'à trente, qui dé-

pendent d'une même Eglise. Comme ceux qui les habitent ne peuvent quitter à la fois les maisons, il n'y a jamais beaucoup de monde dans chaque Eglise ; ainsi il est inutile qu'elle soit vaste. En général les Islandois n'élèvent pas leurs Eglises, parce que le bois de charpente, les briques & la chaux leur manquent.

La Cathédrale de Hoolum, Siège Episcopal, est construite de gros murs & de bois de charpente : elle a quarante-neuf aunes de long, quinze de large, & dix-huit à vingt de haut. Elle n'est point enfoncée dans la terre ; elle est bâtie sur une petite élévation : elle a aussi un petit clocher de bois. Autour du chœur subsiste encore un gros mur, bâti de belles pierres de taille. Il fut élevé, il y a plus de quatre cents ans, par un Evêque, qui avoit dessein de faire bâtir toute la Cathédrale en gros murs ; mais il mourut avant la perfection de cet ouvrage.

La maison principale de l'Evêque, à Hoolum, est de bois de chêne, avec un mur de belle pierre & un toit de

bois , sans revêtement de terre , ni aux côtés ni sur le toit. Cette maison a été dégrossie & coupée à Copenhague , & ensuite élevée sur la place par les soins de l'Evêque Gudbrander en l'année 1576 , ainsi que l'indique l'inscription gravée sur le lambris de la salle.

Depuis deux cens ans ce bâtiment s'est très-bien conservé , à l'exception des pièces de fondement , qui auroient besoin d'être renouvelées.

La Cathédrale de Skaloet est dans le même état que celle de Hoolum , à l'exception qu'elle n'a pas de gros murs autour du choeur , & que le vaisseau est un peu plus petit ; cependant elle est très-haute : elle a aussi un clocher de bois avec une cloche. Cette Eglise se soutient ainsi depuis long-tems : elle a l'apparence d'une grande Eglise parce qu'elle est située dans une plaine fort étendue , & qu'on la découvre de fort loin.

L'Eglise du Bailliage Royal de Besssted est aussi bâtie en murs & en bois de charpente : les faces & les toits sont revêtus de planches ; les dimensions sont de vingt-six aunes de long , douze

en largeur , & à peu près autant en hauteur. Le Bailli y a une tribune au-dessus des autres , placée en face de la chaire.

Les maisons qui dépendent de Besssted sont aussi construites en murs & en bois de charpente : elles sont assez hautes , puisque les chambres ont intérieurement quatre aunes de hauteur : elles sont , pour la plupart , revêtues de planches en dehors pour être mieux garanties du vent & pour tenir la chaleur. Il y a , près de là , une vieille maison qui a deux étages : le Bailli y a demeuré , & actuellement il y tient son comptoir au second étage. Cette maison est bâtie en partie à la manière du Nord , solives sur solives , & en partie de murs & de bois de charpente. Elle subsiste depuis 1606 ; aussi a-t-elle besoin d'être reconstruite en entier.

Plusieurs Eglises dans ce canton sont passablement hautes. Il y a de belles maisons , élevées en murs & en bois de charpente , qui sont revêtues de planches en dedans & en dehors , & se soutiennent depuis long-tems. Il y a à Thingoe-Closter , au canton de Hun-

nevatus , un bel édifice , bâti à la façon Danoise. Il est habité par un sous-Bailli de distinction. •

On trouve dans toutes les Eglises des autels , des retables , très-bien faits & très-agréablement travaillés. On fait venir des autels de Dannemarck ; ils sont placés à l'Orient de l'Eglise. Audessous de ces autels il y a ordinairement une armoire , dans laquelle on place les ornemens de l'Eglise , lorsqu'il n'y a point de sacristie. Les fonts de baptême sont faciles à reconnoître dans toutes les Eglises : ils sont entourés d'une grille bien faite. Le chœur est toujours séparé de la nef par une balustrade : il y a une place fermée qui sert de confessional. Le Prédicateur s'y tient jusqu'à ce qu'il monte en chaire. La chaire est aussi propre que par-tout ailleurs : elle est de même forme que celles de nos Eglises de campagne : dans plusieurs endroits elle est peinte & sculptée.

On trouve dans toutes les Eglises de ce pays des bancs , au moins du côté où les femmes sont placées. Il y a plusieurs Eglises qui sont presque toutes boisées en dedans ; quantité ont une pe-

tite lampe de métal en forme de couronne , ou quelques autres ornements ; comme un vaisseau , qui est suspendu au plancher. Voilà ce qui se voit dans ces Eglises lorsqu'il n'y a point d'office ; mais pendant le service divin , on se sert d'ornements aussi propres que dans nos Eglises de campagnes : en différents endroits il y en a même de plus riches.

La chasuble est quelquefois de velours ou de quelqu'autre étoffe de soie ; elle est souvent ornée d'un crucifix brodé en or ou en argent. Dans plusieurs endroits l'on a deux chasubles, une pour les Dimanches ordinaires , & une autre plus belle pour les fêtes solennelles. On a presque par tout de petites assiettes d'argent pour les hosties ; des calices d'argent , souvent dorés. Dans les Eglises, les plus pauvres les calices sont d'étain.

Les surplis & les nappes d'autel sont de belle toile fine , ornés de dentelles ou de broderie. Les tapis des autels sont de belles étoffes de soie , assez souvent garnis d'un galon d'argent ou d'or. Dans la plupart des Eglises il y a sur l'autel de grands chandeliers de métal , &

on voit dans le chœur des tableaux passables.

Il se trouve dans une des Cathédrales diverses belles peintures antiques qui peuvent mériter l'attention des connoisseurs, & on y voit en outre une grande quantité de toutes sortes d'instruments & d'ornemens qui servoient aux Catholiques.

Les Sacristains des Eglises d'Islande sont chargés d'en toucher les revenus & d'y faire faire les réparations convenables.

Une partie des Ecclésiastiques d'Islande font leurs études à Copenhague : ils y subissent des examens publics dans la Théologie ; il ne faut cependant pas en inférer que dans ce pays il y ait beaucoup de Prédicateurs habiles & versés dans la connoissance des livres sacrés, ni que l'ignorance soit un défaut commun à ceux qui ne sont point sortis de l'Isle, & qui n'ont fréquenté que les Ecoles Royales, établies dans les Sièges Episcopaux. Parmi ces derniers il se trouve quelques Prédicateurs savans & habiles, instruits en matieres Théologiques, versés dans la connoissance des

Prêtres.

livres ascétiques, & possédant très-bien les Poëtes & les Auteurs Grecs & Latins. L'Evêque de Skalhoet est un de ceux qui peuvent être cités. Le Roi de Dannemarck l'a jugé digne d'exercer l'Episcopat, sans avoir fait ses études dans l'Université de Copenhague.

En général les Prédicateurs Islandois entendent fort bien le Latin & la Théologie. Leurs mœurs sont régulières : on veille scrupuleusement sur eux, & sur tout l'état Ecclésiastique : le défaut le plus léger ne peut manquer d'être aperçu, & les fautes y sont punies sévèrement.

§. XIII.

Divertissemens des Islandois:

Jeu d'échecs.

QUOIQUE les Islandois jouent aux échecs & aux cartes, ils n'ont point de passion pour le jeu. Celui des échecs est plus en usage chez eux que tout autre : le bas peuple même y joue assez bien. Anciennement les Islandois excelloient à ce jeu.

M. Anderson dit que ces Insulaires s'appliquent principalement au jeu d'échecs, qu'ils y ont été célèbres de tout

tems , & le font encore aujourd'hui ; mais il semble qu'il n'a attribué aux Islandois le talent de bien jouer ce jeu , que pour avoir occasion de les maltraiter. « Ils ne sont habiles à ce jeu , » dit-il , que parce qu'ils ont beaucoup » de loisir , dès que le tems de leur pêche est passé ; qu'ils ne travaillent que » quand ils y sont forcés par la nécessité , » & qu'ils s'adonnent au jeu pendant les » longues nuits. »

Les heures de loisir que les Islandois ont quelquefois , se trouvent être précisément dans le tems de la pêche , lorsque beaucoup d'étrangers du Nord & de l'Orient se rendent aux endroits les plus abondans en poissons : s'il arrive alors des jours où ces Insulaires ne puissent aller à la pêche , leur est-il défendu de s'amuser agréablement ?

Ce même Historien cherche encore à leur donner des ridicules , relativement à la danse. Il prétend qu'ils aiment beaucoup ce divertissement , qui tient encore chez eux de l'ancienne simplicité gothique : il dit , que l'homme & la femme se mettent l'un vis-à-vis de l'autre , & sautent continuellement , tantôt sur une jambe , tantôt sur l'autre ,

M. Horrebows assure , que dans ce pays on ne connoît aucune danse particulière , & que les Islandois n'ont aucun goût pour cet exercice ; c'est en quoi ils diffèrent des payfans du Nord.

Leur seul divertissement , quand ils sont invités quelque part , consiste à chanter leurs anciennes chansons guerrieres. Ils en ont une grande quantité , & les chantent sur des airs particuliers , qui sont assez grossiers , ne connoissant ni mesure ni musique , ni aucun instrument. Si quelque homme adroit & intelligent , qui a vu un violon chez les Danois , est parvenu à imiter cet instrument , c'est simplement pour en faire parade ; ils ne savent aucune-ment s'en servir.

§. XIV.

Gouvernement des Islandois.

Gouverneur
Général.

LE Roi de Dannemarck a dans cette Isle un premier Magistrat , qui a le titre d'Administrateur Général , ou Gouverneur Général de l'Islande. C'est ordinairement un Seigneur du premier rang. Il y en a eu de la famille de Gulden-

veve, de Guldenfrone : c'étoit, il y a quelque tems M. le Comte de Rantzow, Chambellan du Roi. Le Gouverneur Général a coutume de faire sa résidence à la Cour.

Le second Officier de cette Isle est le Grand Bailli. Grand Bailli ; cet Officier est ordinairement un Gentilhomme, que le Roi de Dannemarck honore de sa faveur & de sa confiance. Il réside à Besssted, où est le siège du Conseil Souverain de l'Islande. Ses appointemens sont de quatre cens écus à couronne.

Le Roi de Dannemarck entretient Sénéchal. encore en Islande un Officier considérable, qui est le Sénéchal ; il perçoit tous les droits & tous les revenus de Sa Majesté Danoise ; il en compte à la chambre des finances. Il demouroit aussi à Besssted ; mais il vient de fixer sa résidence à Widoe - Kloester. Ses appointemens sont de trois cens cinquante écus à couronne.

Il y a dans cette Isle deux autres Lowmen. Officiers, qu'on appelle *Lowmen* ; l'un a les cantons du Midi & de l'Orient, l'autre ceux du Nord & de l'Occident. Ces Officiers ou Juges provinciaux ont un Substitut, qui s'appelle *Vice-Lowmen*

Siflomen. ou Subdélégué. Il y a en outre vingt-un *Siflomens* ou Sous-Baillis, y compris ce'ui des Isles Westman : ils ont chacun leur district. Ces Officiers jugent en premier ressort, chacun dans leur arrondissement, & en même-tems ils perçoivent les impôts du Roi. Ces Officiers sont des gens distingués & à leur aise.

Revenus du Roi.

Le revenu que le Roi de Dannemarck tire de l'Islande n'est pas toujours égal. Les impôts se payent en poissons ; les Baillis particuliers touchent les rentes de cette espèce, ainsi que les autres revenus, chacun dans son district, d'après un bail annuel que le Sénéchal fait au nom du Roi. Ces revenus sont loués, de façon que les Officiers y trouvent en même-tems les appointemens de leurs charges. Comme le Sénéchal fait toujours les fonctions de Bailli particulier dans le district de Gulbrindge, où il demeure, & qu'il a ses appointemens en qualité de Sénéchal, il rend compte des taxes & impositions de ce district à la Chambre des Finances du Roi. Les autres revenus Royaux consistent dans les droits que la Compagnie paye à la Chambre des Comptes du Roi, pour le

commerce d'Islande, & dans le produit des loyers de certains bâtimens publics, & autres qui se payent au Sénéchal.

M. Anderson dit qu'il y a en Islande ^{Des Loix & des procédures.} trois sortes de Loix sur lesquelles on juge la Nation. La première est l'ancien livre de Droit Islandois, qui vient du Roi *Magnus Lagabaeter*, selon lequel se décident les cas de successions & des biens en fonds, particulièrement des terres seigneuriales. Le second est le *Cristna-Retten*, selon lequel se décident les affaires Ecclésiastiques. Le troisième est le *Stora-Dommen* ou code des Droits ou des Juges.

Pour ce qui regarde les successions, les procès des biens en fonds, & en général les contestations qui s'élèvent au sujet du *tien* & du *mien*, elles se décident suivant les anciennes Loix Islandoises. Quant à ce qui regarde les terres seigneuriales, M. Anderson se trompe : il n'y a que peu de cas où l'on a recours aux Loix de Norwege. Il se trompe encore à l'égard du *Cristna-Retten*, ou Droit ecclésiastique ; il n'est plus en usage : toutes les affaires ecclésiastiques se jugent selon le deuxième livre des Loix de la Norwege, & selon

plusieurs Edits du Roi de Dannemarck.

Le *Stora-Doimmen* n'est point un code de Droits, c'est un règlement qui contient deux feuilles de papier *in-4º*, fait en 1564, par les deux *Lowmens*, les Juges provinciaux, les Baillis particuliers & vingt-quatre autres personnes qui y sont nommées. Ce règlement ne regarde uniquement que les cas de grossesses, les séducteurs, & les peines prononcées contre les coupables. Cette Loi a été confirmée l'année suivante par Frédéric II; elle est encore aujourd'hui en vigueur.

A l'égard des formalités des procès & des affaires criminelles, on se conforme au premier & au sixième livres des Loix de la Norwege, établis par le Roi Christian V. Outre ces Loix les Islandois ont différentes Ordonnances & Edits particuliers, qui, avec ceux que nous venons de citer, sont leur véritable regle.

Ces Insulaires sont processifs; ils s'intendent des procès pour peu de choses; on en a vu se poursuivre très-vivement devant les Juges Supérieurs, pour des objets, dont le fond n'alloit pas au-delà de trois livres. Voici quels sont les dif-

férents degrés des Jurifdictions.

Une cause est portée d'abord devant le Sislome, à l'Audience du district où elle ressortit ; car chaque Sislome a dans sa Jurisdiction plusieurs Audiences , auxquelles appartiennent les causes de certains districts ; c'est-à-dire , que dans chaque Audience on ne juge que les causes de certains endroits. Lorsque le Sislome a jugé l'affaire , on en peut appeller au Lowmen , qui tient tous les ans ce qu'ils appellent des jours. Sa séance commence le huit Juillet , & continue aussi long-tems qu'il y a des affaires. Ces jours ne se tiennent qu'au commencement de l'hiver , dans des lieux éloignés des villes ; dans lesquelles le payfan ne pourroit y aller demander Justice qu'à grands frais , & en abandonnant ses travaux. Les Lowmens se transportent tous les ans dans certaine Paroisse de leur Jurisdiction : là ils jugent toutes les causes qui se présentent , reglent les différens qui sont survenus entre les justiciables , & tout ce qui concerne les droits seigneuriaux. Chaque Lowmen juge lui-même les causes qui surviennent dans sa Jurisdiction : il a huit Assesseurs. On peut encore en appeller à la Justice

supérieure, que l'on tient dans le même tems & au même endroit. Le Grand Bailli y préside ; il est assisté par le Lowmen qui n'a pas rendu le jugement, par plusieurs Sislomen, & en cas de besoin par les Assesseurs de la Jurisdiction du Lowmen : il s'y trouve douze Juges, sans compter le Grand Bailli, qui est le Président : en son absence, il est remplacé par le Sénéchal.

Cette Cour de Justice a beaucoup de rapport avec la Cour souveraine de Norwege, à l'égard des formalités, & en ce qu'un Juge subalterne peut y être cité directement, pour refus de rendre la Justice, & autres cas de cette nature. De cette Cour supérieure, l'on appelle directement à la Cour Suprême de Copenhague, lorsque l'affaire est importante, & dans les cas prescrits par les Loix de Norwege.

Les affaires ecclésiastiques se jugent premièrement, par la Jurisdiction du Chapitre de chaque Cathédrale : elle est composée du Prévôt & de deux Assesseurs. De cette Jurisdiction on appelle à la Chambre du Consistoire, qui tient ses Audiences pour le Chapitre de Skalhoet, en même-tems que l'on

tient les autres Cours de Justice: le grand Bailli préside à cette Chambre Consistoriale, au nom de l'Administrateur Général: l'Evêque, le Prévôt, les Prébendaires & autres, y sont Assesseurs. Cette Justice se tient pour le Chapitre de Hoolum en automne, à une métairie appelée *Flugemeyre*, à trois milles de Hoolum: le Grand Bailli y préside, ou envoie quelqu'un pour y présider à sa place. De cette Chambre de Justice Consistoriale on en appelle aussi directement à la Cour souveraine de Copenhague.

Dans ces assemblées ecclésiastiques on traite en même tems de tout ce qui concerne le Clergé. On y distribue des pensions pour les vieux Prédicateurs qui sont hors d'état de servir, & pour les veuves des Prédicateurs. Il n'y a dans le pays aucun Avocat en titre; le Bailli est obligé d'en constituer de nouveaux pour chaque affaire.

Nous voyons dans l'Histoire de M. Anderson, que les exécutions, tant dans le civil que dans le criminel, sont faites par les Sous-Baillis mêmes; mais c'est une erreur grossière, les Sous-Baillis ne sont point exécuteurs.

Exécutions à mort.

Quoique cette profession ne soit pas infamante dans ce pays, elle n'y a jamais été exercée par un Officier de cette distinction. Dans chaque canton il se trouve un homme qui a des gages pour cet office, & qui s'en acquitte comme ailleurs.

Il n'y a d'autres supplices capitaux que de couper la tête avec une hache & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort sont noyées dans un sac. Les criminels ne se débattent pas pendant long-tems avant de mourir, comme le dit M. Anderson ; mais la rareté des supplices fait que les exécuteurs ne perdent pas aussi adroitement que dans les endroits où les exécutions sont fréquentes.

§. XV.

Maniere de voyager en Islande.

Si l'on s'en rapporte à la description que M. Anderson a donnée de l'Islande, on doit conclure qu'il ne peut y avoir ni chemin ni passage. Selon cet Historien la terre renferme un feu qui la brûle continuellement, qui dissout & fait écrouler les rochers. Le pays, dit-

il, est tellement rompu & hérissé de fragmens de rochers, qu'il n'y a point de passage, ni pour les chariots, ni pour les charettes : il n'y a même que peu d'endroits où l'on puisse aller aisément à cheval. Par-tout il faut voyager à pié, où, si l'on veut voyager à cheval, il est nécessaire d'apporter les plus grandes précautions pour se garantir des précipices. On va voir combien il s'est trompé.

Il n'y a point eu d'incendie de terre ni de montagne qui ait jetté du feu, depuis l'année 1730. Comme ces incendies n'arrivent que très-rarement, & que l'embrasement n'occupe qu'un très-petit district, il est évident que les voyages ne peuvent être interrompus que pour quelques instans & en peu d'endroits.

Les dégels font à la vérité quelquefois séparer en deux des morceaux de rochers, comme il arrive dans d'autres pays montueux, & la pièce de terre qui se trouve au-dessous est quelquefois ruinée ; mais ces accidens sont rares. Si une route s'en trouve embarrassée, on la nettoie promptement, & le passage est bien-tôt libre ; cepen-

dant en aucun tems le pays n'en est assez rempli pour ôter la liberté d'avancer.

S'il est vrai qu'on ne fasse usage ni de charettes ni de chariots , & qu'on transporte tout sur des chevaux , c'est à un ancien usage qu'il faut attribuer cette méthode. On pourroit faire de grands chemins pour les voitures , même à travers les montagnes qui séparent le pays du Sud de celui du Nord ; mais le défaut de monde , & encore plus celui de fonds , empêchent que l'on se procure cette commodité. L'expérience apprend que l'on use de cete facilité dans la partie du Nord , & qu'on peut très-aisément passer à cheval dans tout le pays. Il est arrivé plus d'une fois que différentes personnes ont fait à cheval dix-huit à vingt milles en été , depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , même dans les montagnes , depuis le Sud jusqu'au Nord.

Voilà donc une preuve que le chemin est très-bon par-tout , même dans les montagnes. Il y a cependant en différents endroits des chemins difficiles , où l'on ne peut avancer très-vîte ; mais il est sûr qu'on peut y passer avec des

chevaux chargés , sans craindre d'y périr.

Les voyages annuels que les Chefs de cantons font à la Cour de Justice supérieure à *Aetching* , avec dix à vingt chevaux chargés , & dont le trajet est pour quelques - uns de soixante - dix milles du côté du Sud , prouvent assez clairement l'état des routes & ce que l'on peut faire de chemin. Lorsque les habitans du pays se rendent aux places de commerce pour y vendre leurs marchandises aux vaisseaux de la Compagnie , qu'ils emportent les emplettes nécessaires pour leurs ménages , peut-on croire que ces habitans puissent porter sur leur dos jusqu'à trente & quarante mille pesant ; il faut donc qu'il s'y trouve des routes praticables pour les chevaux.

Outre ces voyages il s'en fait encore d'autres , qui sont plus considérables , par la longueur de la route & la quantité de chevaux. Il passe tous les ans plus de cent chevaux de Hoolum , siège Episcopal de la partie du Nord , dans le pays du Sud , pour acheter du poisson sec : chaque cheval potre au moins douze *lispfund*. Il passe encore de plu-

seurs autres manieres , des cantons d'*Oesfiords*, *Skagesfiord* & *Hunnevatus*, dans la partie du Nord ; cinq, dix, vingt à trente chevaux, pour affaires de commerce. Ils transportent une grande quantité de beurre, des marchandises de laines, & autres, dans le pays du Sud, pour les débiter & prendre du poisson en échange. Il est donc constant que tous les ans il passe plusieurs milliers de chevaux par ce chemin, qui n'est pour ainsi dire que de rochers. En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer l'erreur de M. Anderson.

§. XVI.

Histoire Naturelle de l'Islande:

Chevaux.

ON peut dire que les chevaux d'Islande sont de l'espèce de ceux de Norwege, parce que la premiere race est venue de cette contrée. Quelques-uns cependant peuvent être venus d'Ecosse, où les Islandois faisoient autrefois un commerce considérable. C'est delà, sans doute, que la langue Angloise a beaucoup de mots dont on ne peut découvrir l'étymologie que dans la langue Islandoise.

Les chevaux ne sont pas tous également petits ; mais les plus petits , ainsi que les plus grands , sont assez forts & assez alertes , patiens , doux & tranquilles. Les chevaux , qu'on ne fait travailler qu'en été , & que les Islandois appellent *Puls-pferce*, chevaux de poulx , sont toute l'année dans les champs , sans entrer sous le toit ; ils savent casser la glace avec leurs piés , & s'ouvrir ainsi une voie pour trouver de la nourriture. Les chevaux de selle , dont chacun a le nombre qu'il veut ou qu'il peut nourrir , restent à l'écurie pendant l'hiver.

Les chevaux que les Islandois ont de trop , & dont ils ne croient avoir besoin qu'au bout d'un certain tems , ils les menent dans les montagnes après les avoir marqués ; il les y laissent plus ou moins d'années. Lorsque ceux à qui ils appartiennent se trouvent en avoir besoin , ils envoient des gens qui les chassent , les rassemblent en troupeau , & les prennent avec des cordes , parce qu'alors ils sont devenus sauvages. Il y en a qui naissent dans les montagnes ; les propriétaires ne négligent point de les marquer. Parmi ces chevaux sauvages il s'en trouve d'entiers , qui sont

fiers, grands, & si terribles, qu'ils défendent vigoureusement leur fêrail, & qu'ils osent attaquer la troupe de gens à cheval qui vient pour les prendre: souvent aussi la jalousie les porte à tuer d'autres jeunes chevaux entiers. Ces chevaux étant retirés des montagnes à l'âge de cinq à six ans, deviennent communément les plus beaux du pays: ils sont toujours gras & ne craignent pas le froid le plus rigoureux. Il en est de même des chevaux de travail; quoiqu'ils passent l'hiver dans les champs, l'été ils sont en fort bon état. Tous les chevaux ont en hiver le poil plus long & plus épais qu'en été, ce qui les garantit du froid; mais au printems ce poil tombe; il leur en revient un uni, très-luisant & très-beau.

Bœufs &
Vaches.

On prétend que les bœufs & les vaches d'Islande sont si petits, qu'ils ne peuvent porter de cornes; mais c'est une erreur. Ces animaux ont des cornes, & sont communément aussi forts que par-tout ailleurs. Les vaches donnent beaucoup de lait; quelques-unes en donnent chaque jour jusqu'à vingt pots, d'autres dix à douze, & d'autres moins. Il peut se trouver quelques bœufs dans
les

les cantons méridionaux qui n'ont point de cornes ; mais rarement on en voit de cette espèce dans les autres.

Les côtes méridionales de cette Isle sont plus peuplées que les autres , parce que la pêche y est plus abondante : on y élève beaucoup de vaches ; mais , comme la récolte d'herbe & de foin y est moindre que dans les contrées du Nord , les habitans ont coutume de donner aux vaches le bouillon dans lequel ils ont fait cuire le poisson : ils leur donnent aussi les arêtes après les avoir bien amolies en les faisant bouillir. Les vaches y sont accoutumées , & trouvent même cette pâture fort agréable ; c'est pour elles une espèce de rafraîchissement qui contribue à leur faire donner de très bon lait. Les habitans regardent le lait comme un aliment excellent pour leur estomach : pour les malades on le fait bouillir , & c'est leur unique nourriture.

Comme il y a beaucoup de lait dans ce pays , on y fait beaucoup de beurre , & presque toujours de crème douce. On y fait aussi du fromage , mais non de toutes les espèces : les habitans man-

quent de connoissances nécessaires pour cet objet ; d'ailleurs ils n'aiment que l'espèce qu'ils appellent *Skior*.

Tous les Islandois passent le lait , & , quand le beurre est fait , on le met dans un vase qui ne sert qu'à cet usage. Ces Insulaires se servent de peaux de mouton , nétoyées & préparées à cet effet pour transporter leur beurre sur des chevaux.

On ne sale pas le beurre en Islande ; la plus grande partie des habitans , c'est-à-dire , les gens du commun , auxquels le sel occasionneroit une dépense onéreuse , le gardent comme ils peuvent sans le saler ; cependant ce beurre conserve sa couleur ; mais l'odeur n'en est point agréable.

Moutons.

Les moutons de ce pays sont d'une grandeur ordinaire. Dans quelques endroits , principalement dans le canton de Skastefield , ils passent toute l'année dans la campagne. Dans les autres cantons , les moutons , les vaches & les bœufs sont dans l'hiver ramenés toutes les nuits dans leurs étables ; on les y tient même plusieurs jours de suite , lorsque le tems paroît trop rude ou qu'il menace d'une forte neige ; par

conséquent chaque habitant a autant de bergeries qu'il lui en faut pour mettre à couvert tous les moutons. Dans ces bergeries sont des rateliers suspendus où l'on met le foin ; de façon que les moutons puissent manger du côté du ratelier. On compte jusqu'à trois, quatre & cinq bergeries près de chaque métairie. Les agneaux, les moutons & les brebis, sont séparés les uns des autres ; en général les Islandois les appellent *Soyder* ; ainsi, lorsque nous parlons des moutons, on doit entendre généralement toute l'espèce.

Dans le canton de Guldbringe, & dans quelques autres endroits, en petit nombre, on s'applique fort peu à élever des moutons ; rarement on y voit des bergeries. Il est vrai que l'on n'a guère besoin de bergerie, l'hiver y est si peu rigoureux que les moutons peuvent rester dans les champs. Ceux qui ont le plus de soin du bétail retirent chez eux les agneaux & les y nourrissent. Cette précaution est indispensable ; car lorsque ces animaux n'ont pas un an, ils ne peuvent supporter le froid comme les vieux moutons, dont la laine est extrêmement serrée ; il en meurt

beaucoup lorsqu'on les laisse exposés à l'air.

Il y a dans cette Isle des bergeries formées par la nature ; elles peuvent contenir plusieurs centaines de moutons. Ces animaux s'y retirent aussi lorsque le tems devient trop mauvais : ces grottes, que les Islandois appellent *Hrannen*, sont très-fréquentées dans les endroits où la terre a anciennement brûlé : elles paroissent n'être autre chose que des excavations & des trous , formés par des éruptions. Ces *Hrannen* sont fort utiles aux moutons en tout tems. L'hiver ils s'y retirent pendant le mauvais tems ; l'été ils y trouvent des alimens passablement bons ; cependant c'est-là qu'ils trouvent le renard leur plus grand ennemi. Cet animal rusé choisit volontiers sa retraite dans ces grottes.

Quoique les Islandois ayent des bergeries pour leurs moutons , cependant lorsqu'il y a beaucoup de neige , & que le tems est doux , ils les envoient aux champs pour leur faire prendre l'air & pour épargner le foin , car il en faut une grande quantité pour nourrir tout un hiver jusqu'à trois , quatre & cinq cens moutons.

Il arrive quelquefois que , dans un mauvais tems , & lorsqu'il fait un vent violent , les moutons , forcés de suivre l'impulsion du vent , se précipitent dans les flots , où il en périt un grand nombre. On a vu dans l'été un troupeau de moutons , surpris par un vent impétueux , être emporté à dix à douze milles en mer.

Lorsque les moutons sont dans les champs en hiver , & qu'il tombe de la neige en abondance , ils se ramassent en gros pelotons , en approchant leur tête les uns des autres ; de manière qu'ils ont jusqu'à trois coudées de neige au-dessus d'eux : ils restent dans cet état jusqu'à ce que le tems permette qu'on aille les chercher & les sauver. La manière de découvrir l'endroit où ils sont est de chercher sur la surface de la neige un trou qu'y fait le renard pour les aller dévorer ; l'odeur de cet animal fait connoître le lieu où les moutons sont ensevelis. On les en tire quelquefois sains & saufs , même au bout de plusieurs jours ; mais souvent ils sont étouffés sous le poids d'une masse énorme de neige : lorsqu'ils restent pendant quelques jours enfoncés dans la neige , il arrive que la

faim les force à se manger la laine les uns des autres , & ils subsistent ainsi jusqu'à ce qu'on les secoure. Dans le nombre de ceux qu'on échappe il s'en trouve qui conservent cette habitude ; mais lorsque le propriétaire s'en apperçoit, il les fait mourir , pour arrêter la perte qu'ils lui occasionnent ; d'ailleurs cette manie leur cause des maladies , qui se communiquent à tout le troupeau , & qui ne manqueroient point de le détruire si l'on n'y apportoit la plus grande attention.

Dans la partie méridionale , & dans les contrées où le commerce du bétail ne fait pas la principale occupation , les soins que l'on donne aux moutons sont plus négligés que dans les contrées septentrionales , où presque tout le commerce consiste en bétail. Dans les premières les moutons sont rarement retenus dans les bergeries pendant l'hiver , à moins qu'il ne soit très-rigoureux ; ce qui n'arrive pas communément , car la plupart du tems il n'y tombe que très-peu de neige. Dans les parties du Nord & de l'Orient , & généralement par-tout où le bétail est commun , les habitans ont chacun leur *Smale* ou ber-

ger , qui est toujours auprès des moutons , & n'a d'autre occupation que de les soigner. Ce berger a à sa disposition un ou deux chevaux , & une couple de chiens dressés , dont il se sert pour rassembler son troupeau. En été il mene chaque jour à la bergerie les brebis qui donnent du lait , & il les ramene dans les champs. En hiver , lorsque le tems est beau , qu'il paroît constant , il conduit le troupeau dans les champs le matin & le soir ; il le ramene à la bergerie & en prend tous les soins qu'exige le bétail. Au reste on doit observer que l'Islande est si grande , sa température si inégale , que l'économie rustique est nécessairement toute différente d'un bout du pays à l'autre.

Les moutons ont de la laine de différents degrés de bonté , & de diverses qualités ; mais quand on fait bien l'assortir , l'aune d'étoffe vaut dix à douze marcs Danois. Chaque mouton a de deux sortes de laine, l'une fine & courte, l'autre plus grosse & plus longue. Les Islandois appellent cette dernière laine *Tog* lorsqu'elle est mêlée avec la première ; ce qui rend la laine d'Islande fort grosse & fort dure ; mais quand on

les a séparées avec soin on en retire une belle laine , dont on fabrique de très-bonnes marchandises. Ces Insulaires employent le tog dans la fabrique de leur wadmél ; ils en font aussi du fil dont ils se servent pour coudre , & qui est très-fort. Communément la laine que les Islandois vendent aux Marchands , n'est pas séparée du tog ; ce qui fait qu'elle paroît effectivement grosse & rude.

Une autre circonstance qui est contraire à la laine d'Islande , c'est la manière dont ils s'y prennent pour la recueillir : ils ne tondent jamais les moutons. Lorsqu'ils sont tués , que la peau est dépouillée , ils la mettent sur un genou & en détachent la laine , en la raclant avec un couteau. Cette méthode fait passer beaucoup d'ordures de la peau dans la laine , & en augmente les apparences de grossièreté.

Les moutons commencent à perdre leur laine au printems , vers le tems où il commence à faire un peu chaud ; alors on les observe plus exactement , on les retient plus à portée de soi , afin que la laine ne soit pas perdue. Lorsqu'elle est presque détachée des mou-

rons on la fait tomber tout-à-fait, & on laisse ensuite courir les moutons en liberté. La nouvelle laine revient ; de façon qu'aux approches de l'hiver ils peuvent déjà être garantis du froid.

Lorsqu'un Marchand a fixé le jour qu'il recevra le bétail d'une Paroisse, tous les habitans conviennent entr'eux d'un jour pour reconnoître leurs moutons & choisir ceux qu'ils veulent vendre. A cet effet chaque propriétaire envoie son berger : ces bergers se rassemblent dans les montagnes, attrouperent leurs moutons par le moyen de leurs chiens, les conduisent ensuite dans un endroit environné d'un mur de pierres, qui peut contenir huit à dix mille moutons. Lorsque tous les moutons d'une Paroisse ont été ramassés en cet endroit, chaque propriétaire cherche ceux qui portent sa marque : il les mene à part dans une petite place, près de la première, puis il conduit au port ceux dont il veut se défaire.

On rassemble ainsi tous les moutons deux ou trois fois par an, afin que s'il en étoit resté quelques-uns, on puisse, à la seconde ou à la troisième fois, les retrouver & les reconduire à la métairie.

M. Anderson dit , que tous les moutons d'Islande , brebis & béliers , ont généralement des cornes fort grandes & torfes, au nombre de plus de quatre, & souvent même jusqu'à huit ; que parmi ces cornes , il s'en trouve toujours une qui s'élève en avant de la tête , en formant un angle aigu avec le nez du mouton. Cet Ecrivain a été trompé : très-peu de ces moutons ont quatre ou cinq cornes; lorsqu'on en trouve, on les envoie en présent à Copenhague & à Gluikstadt. Dans un troupeau de cinq cens moutons , il y en a à peine quatre ou cinq qui ayent quatre , ou tout au plus cinq cornes. Il n'est pas vrai non plus que tous ces animaux en général ayent des cornes : le tiers au moins n'en a point ; ceux qui en ont les ont à la vérité fort larges. Un mouton qui a plus de deux cornes vaut, en Islande comme ailleurs , beaucoup plus qu'un autre , à cause de sa singularité ; cela prouve qu'il est fort rare d'en trouver qui ayent plus de deux cornes . & que l'on ne peut donner à ces animaux en général la propriété naturelle d'en avoir davantage.

Les béliers étant toujours avec les brebis, les Islandois ont un usage dont il résulte un avantage pour eux. Ils attachent sous le ventre des béliers un morceau de drap qui les empêche de faillir les brebis : à Noël ils les laissent libres ; par ce moyen les brebis ne mettent bas que dans le commencement d'Avril, saison où les jeunes agneaux n'ont rien à craindre de la rigueur du froid.

Les chèvres sont en Islande d'une très-grande ressource par le lait qu'elles fournissent. On trouve de ces animaux dans plusieurs cantons de ce pays, surtout dans le Norder-Syssel, où ils forment plus du tiers du bétail qu'on y entretient. Ces chèvres sont bien nourries, elles donnent d'excellent lait & en très-grande quantité.

Chèvres.

M. Anderson dit qu'on ne peut élever de cochons en Islande, parce qu'il ne se trouve pas assez de nourriture pour eux, ni aux champs ni ailleurs.

Cochons.

Si ces animaux ne sont pas communs dans cette Isle, ce n'est pas que l'on manque de quoi les nourrir, mais c'est que les habitans sont assez occupés de leur

Rvj

commerce , de la préparation de leur beurre , de leurs viandes , & de leurs poissons séchés.

On fait , à n'en pouvoir douter, qu'il y a eu autrefois une grande quantité de porcs dans ce pays. Il y a , soit dans le canton du Nord , soit dans d'autres cantons , des habitans qui nourrissent des cochons , dont ils retirent beaucoup de profit.

La plus forte preuve qu'on peut élever des cochons en Islande , & qu'il y a suffisamment de nourriture à la campagne , se tire des anciennes annales du pays. On y rapporte , que peu après l'arrivée des Colons dans l'Isle , on y avoit transporté une couple de cochons ; que ces animaux s'étant échappés , & s'étant enfuis dans les montagnes & dans les rochers, on ne les trouva qu'au bout de trois ans dans une vallée , qui depuis a été nommée la *vallée des cochons* , & qu'alors leur nombre étoit déjà augmenté au-delà de cent.

Outre cette vallée , il y a encore plusieurs autres endroits qui portent le nom de *cochon*, ce qui détermine à croire qu'il y a eu de ces animaux dans tout le pays. Ces endroits sont Svine, Nacsi,

(Svine, signifie cochon), Svine-Varne: près delà il y a une Eglise, appelée Svine-Varne-Kirke, Svine-Sparde, Svine-Hage, Svine-Vellum. M. Horrebows dit, qu'il a vu une pièce de prairie, appelée *Akrekat*, près de Bessfetted, où l'on peut remarquer qu'elle a été séparée du restant du terrain par une caverne qui ser voit de retraite à des porcs. Cette prairie a depuis conservé le nom de *Svine-Akre*; c'est-à-dire, champ de cochon.

Il est donc certain qu'il y a eu des cochons en Islande, qu'ils peuvent y être élevés & entretenus; mais la raison principale qui fait qu'en général les habitants n'en élèvent pas actuellement, c'est qu'ils ont appris par expérience que ces animaux gâtent les prairies; qu'il leur en coûteroit trop cher pour les faire garder soigneusement, & que d'ailleurs ils ont beaucoup d'autre bétail.

Les Islandois nourrissent des chiens, & sur-tout un grand nombre de ceux qui servent aux bergers: rarement voit-on un pasteur, gardant ses moutons, sans être accompagné d'un ou de plusieurs chiens. On s'en sert aux habitations,

Chiens.

près des parcs, pour empêcher le bétail de ravager les prairies qui sont situées autour des métairies.

Au reste il y a autant de chiens en Islande qu'ailleurs, & l'on ne voit presque point un homme seul, soit à pié, soit à cheval, sans être suivi d'un ou de plusieurs chiens.

Chats.

Les chats n'y sont pas en aussi grand nombre; cependant cet animal est commun & fort utile en beaucoup d'endroits.

Bêtes sauvages.
Ours.

Il ne se trouve dans cette Isle d'autres animaux sauvages que le renard. On y voit cependant arriver quelques ours qui viennent du Groenland sur de gros glaçons; mais les habitans les empêchent d'y pénétrer ou de s'y multiplier s'ils parviennent à y entrer: dès qu'ils en apperçoivent un, ou même les traces, ils ne cessent de le chercher & de le poursuivre qu'il ne soit tué. Selon M. Anderson, « on pose des sentinelles dans les temps où ils peuvent venir, & aux lieux accessibles: en apperçoit-on, un corps d'habitans reçoit aussi-tôt l'ordre de marcher contre cet ennemi, & de ne pas quitter la campagne qu'il ne soit tué ». Rien de plus absurde:

cette guerre n'a jamais occasionné ni tumulte ni consternation ; ce n'est qu'une chasse qui se fait comme par-tout ailleurs.

Ceux qui habitent le long des côtes ont soin d'observer pendant l'hiver & le printems , s'il aborde quelques ours sur les glaces du Groenland , ou si l'on en remarque des traces dans la neige du continent. Lorsqu'il paroît un de ces animaux, un homme seul ne craint point de le poursuivre : il le suit à travers les chemins les plus impraticables , l'attaque , & communément le tue à coups de-fusil : il y a même des Islandois qui ne les combattent qu'avec une lance. Un vieillard , mort récemment, ne s'étoit jamais servi d'autre arme ; il en a tué pendant sa vie plus de vingt dans le Nord-Syffel , près de Langenew , où ces animaux entrent le plus souvent. Dès qu'il voyoit un ours, il l'attaquoit seul , le tuoit en lui enfonçant sa lance dans la poitrine.

Si l'ours rencontre par hazard un homme qui ne soit point état de l'attaquer , ou qui n'ait point l'habitude de cette chasse , souvent cet animal marche à lui ; mais on fait se soustraire à sa

pour suite. On lui jette quelque chose pour l'amuser ; ordinairement c'est un gant à l'envers. L'ours court à ce gant, le tourne assez long-tems , & on profite de cet intervalle pour se dérober à sa vue par une prompte fuite : mais lorsque cet animal est pressé par une faim violente il s'arrête peu à ce qu'on lui jette , il court après sa proie , il la dévore en peu de tems.

Deux motifs engagent les Islandois à empêcher qu'aucun ours ne s'établisse dans le pays. Le premier , est de prévenir les ravages que ces animaux dangereux & terribles pourroient faire parmi leurs troupeaux. Le second , est que ceux d'entr'eux qui tuent un ours , reçoivent un certain prix pour la peau , qui doit toujours être remise au Bailli , parce qu'elle est regardée comme un droit du fisc royal. Ces peaux d'ours du Groenland passent pour les plus belles : il y en a de blanches , de grises , de brunes , de tigrées.

Renards. La plûpart des renards de ce pays sont *Morroth* , ainsi qu'une partie de leurs moutons. Si l'on en trouve quelques noirs , ce qui est très rare , ils ne sont pas du pays , ils sont venus avec

les glaces du Groenland. On y trouve beaucoup de renards blancs, mais très-peu de gris-bleu : les blancs le sont en hiver & en été, ils ne changent point de couleur. Ceux des autres couleurs n'en changent pas non plus, excepté dans le tems de leurs mues, où tous les animaux paroissent pour ainsi dire d'une autre couleur.

Les Islandois se servent pour détruire ces animaux d'une espèce de ciseaux, qu'on appelle *ciseaux à renards*. Ils ont encore une autre invention : ils placent dans la campagne une charogne qui exhale une odeur très-forte : il y a à côté une petite cabane, dans laquelle on se met à l'affût. Les renards, attirés par l'odeur, s'amuseut autour de la charogne, en si grand nombre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un seul coup de fusil, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit.

Il y a dans l'Islande des pigeons, des canards, des poules, sur-tout dans la partie orientale de l'Isle, où l'on trouve ce blé sauvage dont nous avons parlé : on leur donne cette plante pour nourriture, du brassin & d'autres graines. L'on ne voit des poules que chez ceux

Volailles

qui ont envie d'avoir des poulets toute l'année ; au reste les canards sauvages , les cannes, les perdrix, & autres gibiers, y sont en abondance. L'on y trouve dans la saison une si prodigieuse quantité d'œufs de ces oiseaux , que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut , & plus qu'ils n'en peuvent manger de frais ; ainsi ils peuvent se dispenser de nourrir de la volaille , lorsqu'ils en ont de sauvage qui ne leur occasionne aucune dépense.

Gibier.

On trouve dans cette Isle des bécassines, des bécassines, des perdrix communes & une espèce de perdrix, qu'on nomme *Riper*. Cette espèce ne diffère de nos perdrix qu'en ce qu'elle a les pates couvertes d'un duvet, comme celles du lièvre ; qu'elle est un peu plus grosse , & souvent blanche. Les Islandois tuent les rippers à coups de fusil , & même en si grande quantité, qu'on en trouve à acheter en tout tems. Ils n'en prennent de vivantes que celles dont les fauconniers ont besoin pour prendre les faucons ; mais elles sont très - difficiles à attraper , parce que , comme elles trouvent par-tout leur nourriture , on ne peut les attirer facilement dans les filets ;

c'est même par cette raison que les fauconniers nourrissent des pigeons ou des poules pour servir d'appât aux faucons lorsque les ripers leur manquent.

Les Islandois connoissent plus de dix sortes de canards, qu'ils appellent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre il n'y en a que six sortes qui se mangent, & qui sont d'un très-bon goût. Les meilleurs à manger sont très-petits; les Islandois les appellent *Ortoentens*, parce qu'ils aiment à se tenir près des eaux, où il y a une quantité d'*Oerter*, c'est à-dire de petits saumons; cependant de tous les canards ce sont les moins communs. On ne mange pas plus en Islande qu'ailleurs les canards qui ont le goût rance & huileux.

Canards

Dans le nombre de ces canards il y a le canard à duvet, dont les Islandois retirent un grand avantage, soit à cause de ses œufs, qui sont excellents, soit à cause de son duvet qui est précieux. Le mâle de ces oiseaux est à peu près de la grosseur d'une oyé; il a beaucoup de plumes blanches. La femelle n'est guere plus grosse qu'une canne; ses plumes sont brunes au-dessous de l'estomach. Il y a une grande quantité de ces ca-

Canard à duvet.

nards dans les environs de l'Islande ; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'Occident , parce qu'il s'y trouve de petites Isles : ces oiseaux y font leur retraite.

Les Islandois , après avoir reconnu le profit que rapportent ces canards à duvet , ont formé plusieurs petites Isles à quelque distance des côtes pour y attirer ces oiseaux : ils s'y rassemblent en grande quantité & y multiplient prodigieusement. Quoique ce canard cherche volontiers de petites Isles pour y faire son nid , on parvient cependant à l'accoutumer à vivre auprès des maisons , sans pour cela prendre beaucoup de précautions ; mais alors les habitans de ces petites Isles font transporter sur la terre-ferme tout leur bétail , & principalement les chiens. Ces canards vont aussi quelque fois habiter la terre-ferme , & si les gens qui les y ont attirés leur procurent de la tranquillité , ils peuvent aller & venir parmi ces oiseaux , même quand ils font leurs œufs , sans les effrayer : on leur ôte même leurs œufs sans qu'ils quittent les nids où ils couvent. Les petits qui habitent ordinairement au même endroit , y couvent l'an-

née suivante , & multiplient beaucoup.

Cet oiseau fait le dedans de son nid avec le duvet qu'il arrache de son estomach , ensuite il pond environ quatre œufs : après cette ponte , le propriétaire de la place où est le nid , enleve le duvet avec les œufs. Le canard se déplume de nouveau , refait son nid , repond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Il ne se décourage point , il remplume son nid une troisieme fois , & comme la femelle s'est déplumée pour les deux premiers nids , le mâle vient alors à son secours ; il se déplume à son tour. Ce dernier duvet est le meilleur & le plus blanc ; car le mâle est blanc sous l'estomach , au lieu que la femelle est brune. La femelle fait encore une ponte ; mais si on lui enleve encore ses œufs elle n'en fait plus , & pour jamais elle abandonne l'endroit ; aussi les bons économes qui ont l'attention de lui laisser couvrir cette ponte , sont assurés que l'année suivante , la femelle revenant avec son mâle & ses petits , au lieu d'un nid ils en auront trois ou quatre. Quand les petits canards ont quitté le nid , on ôte le duvet pour la quatrieme fois ; de cette maniere les habitans ont de cha-

que nid deux pontes d'œufs, & trois fois du duvet. On peut juger de-là quel profit ces oiseaux rapportent au propriétaire qui a plusieurs centaines de nids dans son terrain. Les œufs de canard à duvet ne le cèdent point à nos œufs de poules pour le goût. Le duvet que le canard s'arrache lui-même, est meilleur que celui qu'on leur arrache en d'autres tems, quoiqu'il soit fort bon. Tout ce que les Islandois amassent de duvet est transporté hors du pays, parce qu'ils ne s'en servent que très-peu, & qu'ils aiment mieux en faire de l'argent.

Oyes sauvages.

Les oyes sauvages ne s'arrêtent pas toujours dans cette Isle; elles arrivent au printems & s'en retournent en automne. On connoît plusieurs espèces d'oyes, celles que ces Insulaires appellent *Margées*, *Helsingers* : les premières sont un peu plus grosses qu'un fort canard, & les helsingers sont un peu plus grosses & moins blanches que les margées : outre ces deux espèces on en voit encore de trois autres qui sont beaucoup plus grosses; on les appelle *Oyes grises*. Quoique les Islandois leur donnent encore à chacune un nom par-

ticulier , leur différence consiste principalement dans le bec & les pates , qui sont rouges dans une espèce, jaunes dans un autre , & noires dans la troisieme ; au reste elles ont toutes les plumes d'un gris foncé : elles sont très - bonnes à manger. On n'est pas bien sûr si toutes celles qui arrivent au printems dans cette Isle y couvent leurs œufs , parce qu'on les voit tous les ans en grande bande prendre leur route pour avancer dans des pays plus septentrionaux ; de forte qu'elles ne se reposent que très-peu de tems à terre. Elles sont très-farouches ; on ne les approche qu'avec beaucoup de peines & de précautions. Lorsqu'elles se reposent à terre , il semble qu'elles posent des sentinelles pour les avertir du danger qui les menace : elles prennent la fuite au moindre bruit. Celles qui restent dans l'Isle deviennent insensiblement moins farouches , on les approche assez facilement pour pouvoir les tuer à la portée ordinaire du fusil.

Les cignes ne quittent point l'Islande en hiver ; ils y restent d'une année à l'autre. Ils pondent leurs œufs & les couvent près des lacs & des eaux dou-

Cignes.

ces. Ces œufs sont fort gros, & les habitans en amassent une grande quantité, parce qu'ils sont très-bons à manger. Quand le tems de la mue des cignes arrive, & qu'ils ont peine à voler, des particuliers s'assemblent; ils leur donnent la chasse, & en font de très-bons régal. Rien n'est plus délicieux & plus exquis que l'estomach des jeunes cignes quand il est bien préparé; mais le plus grand profit que les Islandois retirent de ces oiseaux consiste dans le duvet & dans les plumes, dont on fait un commerce très-lucratif. En d'autres saisons on tue aussi beaucoup de cignes à coups de fusil: comme ils ne vont que par bandes, on en tue toujours plusieurs à la fois.

Les oiseaux aquatiques sont en grande quantité dans ce pays, principalement dans le tems du passage du hareng: une nuée d'oiseaux y arrive & les attaquent d'un côté, pendant que les cabillauts, les morues, & une infinité d'autres poissons les attaquent de l'autre.

Ces oiseaux restent toute l'année en Islande, excepté le brovoyel, les oyes sauvages, & quelques autres; mais le plus

plus grand nombre reste & pullule dans les rochers escarpés & les petites Isles inhabitées qui avoisinent l'Islande. La véritable cause pour laquelle il s'arrête tant d'oiseaux aquatiques dans ce pays, est la quantité infinie de poissons que la mer semble y offrir à chaque espèce de ces oiseaux.

De tous ces oiseaux aquatiques M. La Mouette Anderson ne nomme qu'une grande mouette de mer : on lui a rapporté, » qu'elle savoit adroitement tirer de » l'eau un certain poisson excellent , » connu dans ce pays sous le nom de » *Rumäyen* , ayant à peu près la figure » d'un corbeau ; & qu'après avoir pris » ce poisson elle l'apporte à terre & » n'en mange que le foie ». Ce poisson, s'appelle dans tous les autres pays *Rothmagen* , (gosier rouge). Comme il se tient près du rivage , dans les endroits où l'eau est la plus basse , les oiseaux aquatiques en prennent une grande quantité. La mouette, dont parle M. Anderson , les mange jusqu'aux entrailles : c'est l'oiseau , appelé en Islande l'*Oiseau noir* , qui n'en mange que le foie. Le Rothmagen est si facile à prendre , que les

Tome XXVI. S

enfans , dans les basses marées , en se glissant entre les pierres dans les endroits où il se trouve peu d'eau , parviennent à en prendre une grande quantité. Ce poisson n'a pas la figure d'un corbeau : sa tête est fort grosse ; ses écailles sont comme des nœuds : il a le gosier rouge.

L'Aigle.

Il n'y a en Islande qu'une seule espèce d'aigle , qui est très-forte. Cet oiseau se repose souvent sur le rivage des golfes , où il cherche , pour se nourrir , certains poissons qui se tiennent où il y a des bas-fonds ; d'ailleurs l'aigle ne pouvant tomber sur un riper , ou sur quelqu'autre oiseau , aussi rapidement que les éperviers & les faucons , il enlève la proie à ces oiseaux. Les aigles de ce pays n'enlèvent point les enfans de quatre ans ; c'est une fable inventée à plaisir.

L'Épervier.

Les Islandois ne connoissent non plus qu'une sorte d'épervier : il est petit , & ne peut être mis dans la classe des oiseaux de proie dangereux. Il y en a fort peu en Islande , & il ne fait la chasse qu'aux petits oiseaux.

Le Faucon.

Les faucons sont de différentes couleurs : il y en a de blancs , de gris-blancs ,

de gris ; mais ils sont tous de la même espèce. L'on trouve quelquefois dans un nid des petits de toutes ces couleurs. Il n'y a pas un seul nid de faucon dans ce pays qui ne soit connu : chaque fauconnier s'applique à découvrir dans son district ceux qui peuvent y être ; il jette ensuite son plan & tend ses filets. Les faucons mâles sont beaucoup plus petits que les femelles ; c'est ce qui a pu faire croire qu'il y avoit plusieurs espèces de faucons dans cette Isle.

Outre les faucons qui font leur nid dans ce pays , il en vient aussi quelquefois en hiver du Groenland qui sont presque tout blancs. Les Fauconniers les appellent *Faucons volants* , parce qu'ils ne font pas de nid dans ce pays. Les faucons d'Islande sont les plus adroits & les meilleurs. Si un faucon de Norwege , ou de tout autre pays , peut chasser une couple d'année , celui d'Islande chasse douze ans , & de plus il a l'avantage d'être plus gros & plus utile.

Dans chaque district il y a des Fauconniers qui ont des brevets du Bailli , & ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons : cette occupation leur rapporte un grand profit

quand le bonheur les favorise. A la S. Jean chacun de ces Fauconniers se rend à cheval à Besssted , où il remet ses faucons : un d'entr'eux porte dix à douze de ces oiseaux , tous encapuchonnés , perchés sur une traverse, enclavée dans un perche , que l'homme tient à la main droite , & qu'il pose sur l'étrier droit. Le Fauconnier du Roi choisit les faucons capables de servir , reforme ceux qui ne le sont pas : il transporte les premiers dans son vaisseau pour Copenhague.

Les Fauconniers reçoivent du Bailli du Roi , sur la vérification de son Fauconnier , quinze rixdales , qui font environ soixante - sept livres sept sols de notre monnoie , pour un faucon blanc ; dix rixdales pour un blanc-gris , & en outre une gratification de deux à quatre rixdales quand ils en livrent de cette espèce. Le faucon gris est payé sept rixdales.

Voici de quelle maniere se fait la chasse de cet oiseau. On plante en terre deux pieux , assez près l'un de l'autre ; on attache à un de ces pieux avec une ficelle de trois ou quatre aunes, une perdrix ou un pigeon par une patte ; à l'autre patte est une autre ficelle de quatre - vingt

toises de long , qui passe dans l'autre pieu , & dont le Fauconnier tient le bout , pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier on plante un filet , tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois aunes de diametre : ce filet tombant , passe par-dessus l'autre pieu ; à cet effet on attache en haut du demi - cercle une ficelle aussi longue que la précédente , & qui passe par le pieu , planté du côté où se tient le Fauconnier. C'est avec cette ficelle qu'il peut tirer le filet par-dessus le faucon , de la même façon qu'il peut tirer la perdrix avec une autre ficelle du premier pieu au second. Les Fauconniers prennent ces mesures quand ils savent que les faucons viennent & qu'ils ont des nids à proximité , ou quand ils voyent arriver un faucon volant.

Lorsque le faucon apperçoit voltiger la perdrix , on le voit planer en tournant au-dessus de cet oiseau , & examiner s'il n'y a point de danger de s'en approcher ; à la fin il se précipite sur lui avec une rapidité prodigieuse ; d'un coup de bec il lui coupe la tête , puis il remonte en l'air , assez haut , pour

voir s'il peut en sûreté se repaître de sa proie. Pendant qu'il s'envole le Fauconnier tire la perdrix vers le pieu , près duquel est dressé le filet ; mais assez promptement pour que le faucon ne puisse s'en appercevoir. Bien-tôt après l'oiseau vient saisir sa proie ; alors le Fauconnier tire le filet par-dessus le faucon ; de maniere qu'il se trouve pris comme dans une cage : le Fauconnier s'approche , il prend le faucon avec beaucoup de précaution , craignant de lui arracher quelques plumes , & , aidé de quelqu'un , il lui met un chaperon sur les yeux. Pendant la chasse le Fauconnier se tient caché derriere des pierres , ou se couche par terre , éloigné de 60 à 80 brasses de ses filets , afin que le faucon ne puisse l'appercevoir.

Quand le vaisseau destiné à porter les faucons , est prêt à mettre à la voile , le Fauconnier du Roi fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir les faucons pendant quinze jours : il conserve même du bétail vivant pour le tuer successivement pendant le trajet , s'il est nécessaire. On prend avant de partir des provisions pour sept semaines , au cas que le voyage fût aussi

long. On met un peu de lait dans la viande que l'on donne à manger aux faucons, &, lorsqu'ils sont malades, on mêle leur viande avec de l'huile & des œufs.

Ils sont toujours encapuchonnés, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les perches sur lesquelles on les attache sont rangées de chaque côté du vaisseau; elles sont garnies d'un bout à l'autre de coussins de wadmel, étroits & remplis de foin : à terre on place les faucons sur le gazon.

Le Loom, ou *Lomen*, est de la grosseur d'une oye; il a le bec étroit & noir, les ailes petites : comme il prend beaucoup de graisse, il est pesant, vole lentement & avec beaucoup de peine. Ses pattes sont fort reculées, elles ne lui permettent pas de marcher vite ni long-tems; son cri est fort désagréable; sa chair & ses œufs peuvent être mangés.

Le Loom:

On voit des vautours au pié des rochers, appelés *Geyer*, *Vogel*, *Schaeren*, situés au Sud de l'Islande, & en beaucoup d'autres endroits. Les habitans du voisinage de ces rochers y vont dans une certaine saison; ils ramassent avec

Vautours:

assez de danger les œufs de ces oiseaux, qui sont presque aussi gros que ceux de l'autruche ; ils-en transportent chez eux de grosses charges dans leurs barques : la difficulté & le danger consistent en ce qu'il faut s'approcher des rochers, qui sont situés à trois à quatre lieues de terre, qu'il s'y rencontre des courants très-rapides ; & que sans de grandes précautions les barques seroient entraînées contre les écueils & s'y briseroient.

Nids d'oiseaux.

Les oiseaux de mer choisissent les endroits inaccessibles & les rochers les plus escarpés pour placer leurs nids. Les Islandois s'exposent aux plus grands dangers pour aller dénicher les œufs de ces oiseaux : on a vu plusieurs hommes perdre la vie à cette chasse. Voici la manière dont elle se fait. On place au haut du rocher une solive, qui reste saillante en dehors le plus qu'il est possible, & on la scelle très-solidement : par le moyen de poulies & de cordes un homme, lié par le milieu du corps, descend tout le long des rochers. Il tient à sa main une longue perche, armée d'un crochet de fer qui lui sert à s'approcher des rochers & à se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont

au haut du rocher retirent celui-ci, qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cens œufs. Ce travail se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible à l'homme de rester suspendu. Lorsque les nids sont attaqués on voit les oiseaux s'envoler par milliers en poussant des cris affreux : les habitans des endroits où se fait cette chasse en retirent un grand profit ; car, outre les œufs, ils prennent aussi quelquefois une grande quantité d'oiseaux : les uns leur servent de nourriture, & des autres ils retirent beaucoup de plumes, dont ils gardent une partie pour leur usage, & vendent l'autre aux négocians.

Les œufs des oiseaux aquatiques sont d'un jaune verdâtre, & tacheté de noir Oeufs d'oiseaux. & de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux sauvages qui habitent les eaux douces. Ils ont la coquille beaucoup plus épaisse que n'est celle des œufs des oiseaux terrestres ; vraisemblablement à cause de la rigueur du climat, & pour mieux conserver la chaleur qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle, pendant le tems qu'elle les laisse découverts pour aller chercher

sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un très-bon goût ; cependant ceux du *Kreye*, qui est une espèce de vanneau ; sont meilleurs que tous les autres , & leur goût est parfaitement semblables à celui des vanneaux.

Poissons de
mer.

Les côtes de l'Islande sont peuplées d'une multitude innombrable de toute espèce de poissons, d'un très-bon goût. On croit que cette quantité prodigieuse de poissons vient des pays plus septentrionaux , & va ensuite en partie plus avant vers le midi ; mais il en reste toujours un grand nombre , sur-tout de petits *Dorschs* , parce qu'en beaucoup d'endroits du pays la pêche est heureuse pendant toute l'année. Ces *Dorschs* sont vraisemblablement de jeunes poissons ; car on en voit de beaucoup plus gros , qui leur sont conformes en tout , & qui , sans doute , ont plus d'années.

Les habitans croient savoir par expérience que les *Tislingues* tournent tout autour du pays pour se mettre à l'abri du vent , & qu'après en avoir fait trois fois le tour , ils ont pris tout leur accroissement , & sont devenus de grands dorschs. Tous les tislingues que l'on prend avant le vrai passage des

grands dorſchs , dans le printems , ne ſont pas , à beaucoup près , auſſi gros que les derniers arrivés ; ce qui fait croire avec raiſon que les premiers ont paſſé l'hiver ſur les côtes du pays ; d'ailleurs on a obſervé que tous les poiſſons arrivent d'abord ſur les côtes orientales du pays , & paſſent enſuite ſur celles du Sud , d'où ils ſe rendent dans les grands golſes , ſur-tout dans celui qui eſt entre *Reikenefſ* & le *Weſter-Joikel* , qui eſt large de dix à douze milles , & qui avance dans les terres de huit à dix milles. On y fait la pêche la plus conſidérable de toute l'Iſle ; c'eſt de-là que l'on approviſionne de poiſſon tous les Ports du canton du midi , excepté cependant le Port de *Grindwid* , qui eſt auſſi très-abondant en poiſſon , & où même l'on vient pêcher du fond du *Norderlande* , vers le tems , appellé en Iſlande *Werzeit* : cette pêche dure juſqu'à l'hiver.

Il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années ſans qu'on voye un ſeul hareng dans les golſes d'Iſlande. M. Anderson a tort d'avancer que ces golſes en ſont remplis. Il ne ſ'y en trouve que quand ils y ſont chaffés par les baleines ou quel-

Harengs

qu'autre gros poisson ; alors le nombre en est si prodigieux , qu'à peine une chaloupe peut s'avancer au moyen de ses rames , & que l'on en peut prendre autant qu'on veut avec une pelle à vider l'eau des bateaux ; mais cela n'arrive que très-rarement. Les Islandois ne sont point accoutumés à la pêche de ce poisson : ils n'ont d'ailleurs ni les ustensiles ni les connoissances nécessaires : le sel leur manque pour les saler , & comme les vaisseaux n'arrivent pas dans un tems convenable , ils ne prennent de ces harengs qu'autant qu'ils en peuvent consommer de frais ; ce qui prouve que l'Islande n'est pas un lieu propre à la pêche du hareng , & que les Islandois n'ont pas chaque année occasion d'en prendre en aussi grande quantité que le dit M. Anderson , c'est que les harengs ne sont point compris dans le tarif du pays.

Sardines.

Chaque année il vient avec le torfch une grande quantité de petits harengs , qu'on appelle *Sardines*. Le torfch les poursuit comme sa proie : les oiseaux leur font aussi une guerre cruelle. La baleine ne les épargne pas non plus ; elle engloutit souvent les sardines , &c.

leurs persécuteurs. Une baleine poursuivant un jour, lors de la marée, ces poissons avec avidité, s'approcha trop de terre & resta sur le sable. Les habitants la tuerent : on trouva dans son ventre plus de six cens torfchs, frais & vivants; on y trouva aussi une multitude de petits harengs & quelques oiseaux.

On distingue deux espèces principales de ces petits harengs ; chacune a son nom particulier : l'une est appelée *Sandheringe* (hareng de sable), parce qu'elle est pendant toute l'année sur des bancs de sable aux environs de la terre. On trouve communément ces harengs dans l'estomach des grands poissons que l'on prend : ceux de l'autre espèce sont appelés par les Islandois *Laadden - Sild*, (harengs rudes & velus), parce qu'ils ont le long du dos une raye, semblable à du poil. Quand on prend de ces poissons, ou qu'on les trouve dans l'estomach des gros poissons, les Islandois sont sûrs que les torfchs ne tarderont pas à arriver, parce que cette espèce de harengs ne se tient pas sur les côtes dans les autres tems. Les harengs sont le plus sûr appât pour prendre des torfchs ; les Islandois s'en servent vo-

lontiers pour cet usage tant qu'il leur est possible d'en avoir.

Les torfchs & les harengs ordinaires ne viennent pas ensemble ; car les Islandois prennent tous les ans beaucoup de torfchs , au lieu que les harengs ne paroissent que rarement. Il n'y a que l'espèce de petits harengs dont nous venons de parler qui viennent toujours avec le torfch , & qui sont sa nourriture ordinaire ; mais les Islandois ne s'attachent pas à en prendre , parce qu'ils manquent de filets , & qu'il est plus intéressant pour eux de prendre des torfchs.

C'est un spectacle fort amusant & fort agréable de voir arriver les sardines en quantité innombrable : tandis qu'on voit les flots agités par le mouvement de ces poissons, le ciel est obscurci d'une foule prodigieuse d'oiseaux de proie qui voltigent sur eux & qui remplissent l'air de leurs cris. A chaque instant quelques-uns de ces oiseaux se détachent de la foule , s'élancent , & , avec la vitesse d'un trait s'enfoncent assez profondément dans les eaux & remontent avec leur proie dans le bec.

Cabeliau.

M. Anderson distingue le cabeliau

du torsk ; mais on ne connoît en Islande que le nom de torsk, tant pour la grande espèce de cabeliau , que pour les deux plus petites qui viennent sur les côtes de cette Isle. Ces noms cabeliau & torsk sont absolument synonymes : il paroît seulement que cabeliau est un terme moins trivial que torsk.

Cet Auteur ajoute que le cabeliau fait tout le bien des habitans , & que c'est de ce poisson qu'ils tirent toute leur subsistance, en le changeant pour des denrées dont ils ont besoin.

Rien n'est moins vrai que ce récit. En général les Islandois ne sauroient prendre assez de ce poisson pour la nourriture de leur famille ; ainsi ils sont bien éloignés d'en vendre dans les lieux de commerce. Il est vrai que dans la partie orientale de l'Isle , où les endroits propres à la pêche sont plus communs , on en prend une grande quantité ; mais ce ne sont pas seulement des torschs , ce sont des poissons de toute espèce. Les pêcheurs vendent ces poissons à ceux de leurs compatriotes qui habitent des cantons qui ne sont pas propres à la pêche ; mais les torschs n'ont jamais été la seule denrée marchande ; d'ailleurs

les Islandois trouvent dans les lacs d'eau douce, qui sont dans le pays, une si grande quantité de truites, qu'ils n'ont pas besoin de torfchs séchés : ils ont plus de truites fraîches qu'ils n'en peuvent manger ; ils en font sécher pour leur provision, & ce poisson séché est de meilleur goût que tout autre.

Pour prendre le torfch, les Pêcheurs garnissent leur hameçon de dix à douze moules entieres, qui, dans ce pays, sont les plus grosses & les plus belles qu'on puisse voir. Ils se servent aussi de vers noirs, gros comme le doigt & très-courts, qu'ils ramassent après que la marée est retirée : ils se servent encore d'entrailles d'oiseaux, de morceaux de viande ; au reste chacun pêche de son mieux & a la liberté de se servir de l'amorce qui lui paroît la meilleure.

On a fait accroire à M. Anderson, que lorsque les poissons arrivent sur les côtes d'Islande, ils sont en si grande quantité, que la superficie de la mer en est toute noire, & qu'ils mordent à un hameçon de fer sans amorce. On voit effectivement quelquefois une multitude prodigieuse de poissons, sur-tout lorsqu'ils sont poursuivis par les baleines &

autres gros poissons ; mais alors les poissons ne mordent point à l'hameçon, qu'il soit garni d'une amorce ou non ; ce n'est qu'après avoir pris du repos , & lorsqu'ils sont arrêtés sur la vase ou sur quelques bancs de sable, qu'ils prennent l'appât. Quelquefois , quand ils sont dans des endroits très - profonds , connus des Pêcheurs , ils mordent aussi à l'hameçon sans amorce, s'il est reluisant & étamé ; cette maniere ne réussit que peu.

Selon M. Anderson , le vrai tems de la pêche commence à la Chandeleur, & dure jusqu'au premier de Mai , tems où il commence à faire plus chaud , & où l'on ne peut plus préparer le poisson pour le garder. Ceci ne peut s'entendre pour toute l'Isle , & ne doit s'appliquer qu'aux contrées méridionales : les Islandois appellent ce tems *Veræst*. Une grande partie des habitans des contrées du Nord & de l'Orient du pays vient dans ce tems - là se rassembler dans ces contrées méridionales, parce que l'on ne pêche pas chez eux dans cette saison. Beaucoup d'entr'eux y passent tout l'été pour pêcher , & ne s'en retournent que dans l'automne.

Dans les contrées septentrionales on agit tout autrement ; le tems de la pêche commence le douze Mai , dure jusqu'à la récolte du foin , parce que les glaces qui sont poussées du Groenland empêchent de pêcher plutôt. La raison que donne cet Auteur de la cessation de la pêche , n'est pas juste ; car après le douze Mai , qui est l'époque de la fin du *verzeft* , au midi du pays , on prend la plus grande partie du poisson , & il sèche aussi bien que dans un autre tems. Lorsque, vers la fin du *verzeft*, les Islandois n'ont encore pris que peu de poisson , ils ne perdent pas courage ; ils restent dans l'attente d'une plus grande affluence , & ils ne prendroient point cette peine s'ils ne croyoient pouvoir apprêter le poisson de maniere à le conserver.

Ces Insulaires pêchent tant que le tems le leur permet , & lorsqu'il y a du poisson , de jour & de nuit , dans la haute mer , comme dans les endroits peu profonds : les Pêcheurs vigilans saisissent les occasions favorables , sans avoir égard ni aux tems ni aux lieux ; d'ailleurs , depuis la mi-Avril , il n'y a pas assez de nuit pour qu'elle puisse les em-

pêcher de pêcher où ils veulent ; mais avant ce tems la pêche se fait ordinairement le jour ; pour cela ils partent quelques heures avant le lever du soleil , & reviennent vers son coucher ; cependant s'ils n'ont point une pleine charge , lorsque le poisson commence à mieux mordre , ou qu'il fasse un beau tems , ils continuent leur pêche pendant toute la nuit.

En général le meilleur poisson se prend en haute mer , à quarante , cinquante , & même cent brasses de profondeur ; cependant lorsque le poisson ne fait que d'arriver près de la terre , celui que l'on prend au fond de l'eau à deux brasses de profondeur , est aussi bon & aussi délicat que celui que l'on pêche dans des endroits plus profonds ; mais quand il est resté dans des endroits bas , ou pleins de vase , il est moins bon que celui qui se tient en haute mer , ou dans des golfes profonds , parce qu'il n'y trouve pas une aussi bonne nourriture , & qu'il y perd ses qualités.

Le cabeliau que l'on prend dans le tems de la pêche , sert aux Islandois à faire une sorte de poisson sec , que l'on appelle *Flakfisch*. On le porte à Copen-

hague & à Gluikotad ; c'est un poisson très-délicat, & tel qu'on n'en trouve point ailleurs. A l'Occident de ce pays il y a des habitans qui préparent de ce poisson ; il l'appellent *Hengefish*, du mot *Hengen*, qui veut dire suspendre, parce que, pour le sécher, on le suspend dans des maisons, construites à cet effet. Ces maisons, qu'on appelle en Islande *Hialder*, sont construites avec des lattes, assez distantes l'une de l'autre pour que le vent & l'air puissent y circuler aisément : elles ont un toit, afin que le poisson ne soit point exposé à la pluie. Cette sorte de poisson se fend sur le dos, au lieu que le *Flakfish* s'ouvre sur le ventre. On fait un trou au dos du premier, pour le passer dans une perche, que l'on suspend dans le *hialder* pour le faire sécher. Ce poisson se vend un peu plus cher que l'autre ; mais on n'en fait pas à beaucoup près autant que de *Flakfish*, qui est le poisson de commerce, & dont on prépare toujours cent livres contre une de *Hengefish*.

Dès qu'une barque est arrivée à terre, le chef des Pêcheurs partage les poissons ; chacun d'eux en a une quantité égale : ils leur coupent la tête sur le

champ & leur fendent le ventre du haut en bas. Comme le poisson commence toujours à se gâter à l'épine du dos, ils lui ôtent cette arête depuis la tête jusqu'à la troisième vertèbre, au-dessous du nombril. Quand les Pêcheurs ont fendu les poissons, & que l'épine du dos est ôtée, ils les posent deux à deux; de sorte que les côtés de la chair sont tournés l'un contre l'autre, & on l'étale le lendemain pour le faire sécher; mais quand le tems n'est pas beau, on place les poissons l'un sur l'autre en petits tas; de manière que le côté de la chair se trouve en dehors: on appelle en Islande cette opération mettre en *kases*; c'est de là que le poisson qui reste trop longtemps dans cet état, & qui vient à se gâter, est appelé par les Marchands *Ge-keseter-Fisch*, (poisson kase), Après ce premier arrangement; les hommes qui ont passé la journée à un travail si pénible, s'en retournent chez eux se reposer & prendre des alimens.

Les têtes de poisson se font sécher; on les vend dans le pays un assez bon prix: ce n'est point un mets désagréable; beaucoup de personnes leur trouvent un meilleur goût qu'au corps même.

me du poisson. Les arêtes que l'on a retirées des poissons servent à faire du feu dans quelques endroits où il y a une grande disette de bois, comme sur les extrémités des côtes : en d'autres endroits on en fait une nourriture agréable pour les vaches. On ramasse les foies de poisson dans un vase, que l'on met sur le feu, & l'on en tire ensuite une grande quantité d'huile.

Voici la maniere dont les Islandois préparent le flakfisch. Lorsque le poisson est fendu, qu'on lui a coupé la tête, ouvert le ventre, & arraché l'épine du dos, on l'applique l'un contre l'autre si le tems est sec : après cette opération on étale ce poisson sur des pierres, dont on construit sur le rivage un mur étroit, haut d'environ une coudée, ou à défaut de pierres on l'étend sur du sable. C'est ce poisson qui réussit le mieux ; il ne s'endommage pas en restant même trois ou quatre semaines en kases, pourvu que le tems ne soit pas trop humide, ni la gelée trop forte. Le poisson étalé n'est pas encore entièrement préparé ; il faut le retourner plusieurs fois dans une journée, & c'est l'occupation des femmes. On tourne

alternativement à l'air le côté de la chair & celui de la peau. Lorsque le tems est beau & qu'il regne un air sec, le poisson peut être parfaitement séché au bout de quatorze jours ; mais communément il faut plus de tems, parce qu'il survient souvent un tems humide. Quand le poisson est bien sec on le met en tas sur le mur, que l'on a construit pour le faire sécher, en observant que le côté de la peau soit toujours en dehors. Quelque-tems qu'il fasse, rien ne peut alors lui causer d'altération.

Lorsque les Islandois apportent leur poisson sec dans les places de commerce, on en forme des tas aussi élevés que les maisons, & de la même façon que nous faisons nos meules de foin : s'il pleut on les couvre, pour qu'ils ne contractent aucune humidité ; ce qui les feroit gâter après qu'ils seroient embarqués.

La lange est une espèce de *dorsch*, La Lange
plus longue & plus mince que le cabeliau. Les Islandois font avec ce poisson d'aussi bon flakfisch & klipfisch qu'avec le grand cabeliau.

Le poisson que les Islandois appellent *Ise* est une espèce de merlus : Merlus
il est aussi gros & aussi grand que le cabeliau.

Il est d'un très-bon goût, & les Islandois en font plus de consommation que du dorsch.

Espèce de
Merlan.

Le Witling, que les Islandois nomment *Life*, est plus grand & plus gras autour de l'Islande que par-tout ailleurs. Sa chair est d'un goût exquis; ce poisson ressemble plus à l'égréfin qu'au cabeliau, par la couleur blanchâtre, dont il tire son nom. Comme on n'en prend pas une grande quantité, on le mange frais en très-grande partie, & on n'en fait sécher que fort peu.

Le Tisling.

Le tisling n'est autre chose que le cabeliau ordinaire: ce nom, qui lui est donné par les Islandois, est un diminutif de dorsch; ce poisson a des écailles extrêmement fines & insensibles, même entre les dents, lorsqu'il est cuit. Sa couleur est grisâtre & un peu dorée; il est marqueté de quantité de taches brunes & noires. En été sa couleur est plus claire: elle est plus foncée en hiver.

Le Charbon-
nier.

Le charbonnier est un poisson, que ces Insulaires nomment *Ypse*: il ressemble beaucoup au cabeliau par sa forme; il est à peu près de la même grandeur:

il

il est de fort bon goût , & peut se sécher , quoiqu'inférieur au dorfch.

M. Anderson prétend que les plies ^{Plies & Solles.} & les solles sont si grasses en Islande , qu'elles rougissent & se gâtent en séchant ; ce qui oblige les Islandois de les consommer chez eux , parce qu'elles ne peuvent être commercées. M. Horrebows assure qu'il en a fait sécher , qu'il en a gardé pour l'hiver , avec autant de facilité que d'autre poisson : il ajoute que ces poissons peuvent être transportés.

On prend une assez grande quantité ^{Le Flaitan.} de flaitans en Islande : il y en a qui ont trois aunes de longueur , même plus , & une largeur proportionnée ; ils pèsent trois à quatre cens-livres.

Le *Steinbeisser* est un poisson presque ^{Steinbeisser.} aussi grand que le dorfch : il a une peau de couleur brune , sans écailles , la tête courte , une gueule assez grande , beaucoup de dents très-tranchantes , & presque comme celles des chiens. Il est si sujet à mordre que , quand on le prend , il faut avoir grande attention pour n'en être pas blessé. Il ressemble assez à nos brochets d'eau douce ; sa chair a fort

bon goût, & les Islandois la mangent fraîche & séchée. Un autre poisson, qu'on appelle *Hlir*, & qui ressemble assez à celui-ci, est aussi fort bon à manger.

Le Hlir.

Gravemarc.

Les Islandois prennent de tems en tems un poisson semblable au rothmagen : ils le nomment *Gravemarc*, (gris estomach), parce qu'il est gris, où le rothmagen est rouge. Il est plus grand que ce dernier; & est fort bon à manger. Ces deux poissons sont cependant réputés de la même espèce. On croit que le rothmagen est le mâle, & le gravmagen ou gravemarc la femelle, parce que dans le premier on trouve toujours des laitances, & dans le second ce sont les œufs.

Rockfisch.

Le Rockfisch est en assez grande quantité, & fort beau : on en fait du klipfisch ; alors les Islandois l'appellent du *Klip-Rocken*. Le tarif du pays prouve qu'il est bon & d'un grand débit ; car son prix y est fixé à deux poissons : c'est le double de ce que vaut un grand dorsch.

Le Karva.

Le Karva est un poisson de très-bon goût ; on le prend de tems en tems à l'hameçon ; il paroît être de la même

figure & du même goût que le poisson que les Danois appellent *Barfchen*.

Il y a près de l'Islande une grande quantité de toutes les especes de baleines, qui ont chacune leur nom. M. Anderson prétend, que la grande baleine du Groenland n'approche guère des côtes de l'Islande, à cause de sa grosseur énorme; qu'elle se tient dans les abîmes inaccessibles du Spitzberg & sous le pôle du Nord; mais cette baleine est très-connue des Islandois; ils en voyent souvent: comme elle a le dos uni, sans nageoires, ils l'appellent *Sletbakur*; c'est-à-dire, moindre dos. Le Sandhual n'est pas de la même espèce: on trouve une grande quantité de ces deux especes de baleines autour de l'Islande, souvent même dans les grands golfes; principalement dans celui de Havalfiord, qui tire son nom des baleines; dans celui de Hafnesfiord, & dans plusieurs autres à l'Occident du pays. On a vu jusqu'à dix ou douze baleines ensemble dans le Havalfiord, qui bouchoient le passage, de façon qu'on n'osoit le tenter.

Baleines

Ces poissons viennent ordinairement dans le mois de Juillet, ou au com-

mencement d'Août ; mais il en vient plus souvent & en plus grande quantité dans le golfe , à l'Occident du pays : on peut juger si les baleines qui viennent autour de l'Islande , & dans les grands golfes , ne sont pas de la véritable espèce , puisque les Islandois en prennent quelquefois qui ont cent à cent vingt aunes de longueur.

La maniere dont les Islandois pêchent la baleine est fort simple : un harponneur se met dans une barque , il approche de la baleine le plus qu'il lui est possible , lui lance son harpon , & s'éloigne promptement. Le harpon porte la marque de celui qui l'a lancé : si la baleine qui a été frappée vient échouer & périr sur quelque côte , celui à qui est le harpon a , suivant la loi d'Islande , une certaine portion de la baleine , & le reste appartient à celui sur le fond duquel elle a échoué. Ce que dit M. Anderson , à l'égard de cette pêche , est dénué de toute vraisemblance. Les Islandois n'ont point d'autre maniere que celle-ci ; mais depuis peu ils ont reçu tous les ustensiles du harponnage nécessaires à un homme qui fait le métier : il est à présumer qu'ils s'instruiront & qu'ils

seront plus certains de réussir. La chair des baleines qui ont des dents n'est bonne à rien ; celle des autres se mange, & est d'un très-bon goût.

L'Auteur cité confond le marsouin, que les Islandois appellent *Nise*, avec le *Springhval*. Ces deux poissons sont cependant bien différents par la grandeur : le *springhval* a souvent neuf aunes de long ; le marsouin n'a jamais plus de neuf piés. Il dit que le marsouin saute & bondit en poursuivant les barques, & qu'il devient aveugle tous les ans au commencement du mois de Juin ; tout cela ne peut convenir qu'au *springhval*. Les Pêcheurs ont remarqué, que lorsque ce poisson bondit hors de l'eau, de longues paupières qu'il a se rabattent sur ses yeux & le privent de la vue ; de façon qu'on peut aisément éviter sa poursuite. Le marsouin ne poursuit jamais les barques ; il ne fait que rouler & nager doucement : il est timide, craintif, on l'attrape sans peine. Le *springhval* au contraire est courageux, poursuit les Pêcheurs, il bondit sur l'eau, saute & nage avec tant d'agilité, qu'il est fort difficile à attraper.

Les Islandois appellent le veau-ma-

Marsouin.

Springhval.

Veau-marin.

rin *Haakal* , qu'ils prononcent *Harkal*. Ils prennent une assez grande quantité de ce poisson avec des hameçons , attachés à une chaîne de fer de sept à huit piés de longueur , afin qu'il ne puisse couper la ligne. Sa chair a fort bon goût ; mais on a remarqué que quand on en mangeoit souvent, étant fraîche & en trop grande quantité , il en provenoit des maladies graves , & qu'on en mouroit quelquefois subitement. Aussi l'on en mange très-peu , & encore a-t-on la précaution avant de le suspendre une année entiere pour en faire dégôûter la graisse ; alors il a le goût du saumon sec. Ce qu'il y a de remarquable dans ce poisson , c'est son foie , qui est d'une grosseur énorme : ordinairement il fournit de l'huile pour emplir un tonneau de soixante-quatre pintes. Il y a même de ces grands veaux - marins qui ont le foie de neuf aunes de long , & si gros , qu'il peut produire cent trente pintes d'huile.

Espadon ou
Epée de mer. L'Epée de mer se trouve autour de l'Islande ; ainsi que les autres espèces de grands poissons. M. Anderson prétend qu'il donne la chasse aux chiens-marins ; que ces poissons le craignent beaucoup,

& que pour lui échapper ils se réfugient sur la côte parmi les Pêcheurs.

On trouve une grande quantité de chiens-marins autour de l'Islande; les habitans en tirent un avantage très-considérable. Ils divisent ces poissons en trois sortes; *Land-Sele*, chiens-marins de terre; *Oe-Sele*, chiens-marins d'Isle; *Gronland-Sele*, chiens-marins de Groenland. La première sorte est la plus petite & la plus commune: les poissons de cette espèce sont nommés *Chiens-marins de terre*, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre: ils vont aussi dans les golfes & les petits bras de mer; ils y donnent la chasse aux Saumons, aux truites, & aux autres poissons de bon goût. Les chiens-marins d'Isle sont les plus grands: on les nomme ainsi parce qu'ils se tiennent dans les Isles qui sont de côté & d'autre, autour de la terre ferme, & surtout dans les Isles désertes où ils sont en repos. Le chien marin du Groenland est grand comme celui des Isles; mais on le regarde cependant comme une autre espèce. Il arrive tous les ans au mois de Décembre; il se tient principalement sur les côtes septentrionales

Chiens-marins.

du pays , près du Norder - Syffel , & du Oefiords-Syffel : il y reste jusqu'au mois de Mai , & s'en retourne. Ces chiens-marins du Groenland peuvent être regardés comme une richesse pour l'Islande. Dans les golfes , où ils viennent en grande quantité , on arrange vingt ou trente filets , chacun long d'environ vingt brasses ; de manière qu'ils forment pour ainsi dire un labyrinthe : de cette façon il échappe peu de ces poissons lorsqu'ils sont engagés dans des détours , & les Pêcheurs retirent , après l'espace d'un ou deux jours , depuis soixante jusqu'à deux cens chiens-marins. On estime chaque chien-marin la valeur de deux écus d'Empire , à cause de leur excellente graisse & de la belle peau qu'ils donnent. Dans le Oefiords-Syffel les Pêcheurs ne se servent pas de filets ; ils sont dans l'usage de harponner le chien-marin , & le font avec avantage. Le harpon est attaché à une longue corde , & , à la distance de dix à vingt brasses , le harponneur ne manque pas son coup. Ces chiens-marins du Groenland ont deux , quatre , & même jusqu'à six aunes de longueur. On prend quelquefois une

grande quantité de chiens - marins des Isles , sur - tout dans les Isles non habitées. Comme ces animaux s'y croient en sûreté , une troupe d'Insulaires vont s'y mettre à l'affût , & dès que ces animaux sont sortis de la mer pour se coucher au soleil , ils les attaquent & les affomment avec des massues dont ils se sont tous pourvus ; en une seule fois seulement il arrive qu'ils en tuent une centaine. On prend aussi des chiens-marins de terre de cette manière ; mais le nombre ne peut être comparé à la quantité de ceux qu'on prend du Groenland. Dans la partie méridionale de l'Isle on a la coutume de les tirer avec de longs fusils ; mais généralement ils n'y paroissent qu'en petit nombre.

Le Saumon est très - commun en Islande : il vient dans les rivières & les golfes où sont les truïtes. Le Saumon nage contre les chûtes d'eau ; il s'élance contre elles à une hauteur incroyable : pour le prendre , les Pêcheurs ont des caisses quarrées & construites comme des réservoirs à garder du poisson. On pose une de ces caisses au milieu du ruisseau qui se jette dans la mer , & auprès de son embouchure : de char-

Le Saumon.

que côté on pratique une digue, qui s'étend assez loin, en embrassant toute la largeur du ruisseau, & en se rétrécissant insensiblement jusqu'à la caisse. Au côté de la caisse, qui est vers la mer, est une ouverture plus grande qu'il ne faut pour passer un gros saumon : le contour de cette ouverture est garni intérieurement de cerceaux fort ferrés, & attachés sur une même ligne ; de manière qu'ils forment un cône qui se termine en pointe. Ces cerceaux, quoique fort ferrés, sont si minces, qu'ils cèdent au moindre effort qui vient de dehors ; de manière que le Saumon, en présentant la tête, les écarte facilement ; mais dès qu'il les a tous passés, leur propre élasticité les ramène tous sur l'ouverture ; ainsi le poisson se trouve pris : il ne peut plus reprendre l'issue par laquelle il est entré, parce que les cerceaux étant garnis de longues baguettes, qui glissent légèrement lorsqu'il entre, elles s'opposent à sa sortie en présentant toujours leurs extrémités réunies, qui ne laissent plus qu'un très-petit espace vuide. De cette manière il peut entrer autant de saumons que la caisse en peut contenir : celui qui ob-

ferve la caisse vient prendre sa proie toute vivante. On se sert aussi de filets pour prendre le faumon, & on en prend une quantité prodigieuse.

En quelques lacs d'eau douce, fort grands, tels que ceux de Myvarne & de Tingvalle-Wasser, qui ont six à sept milles de circuit, on trouve, outre le faumon, beaucoup de truites. Ce nom générique comprend trois espèces de poissons, dont chacune a son nom particulier. Il y a une si grande quantité de ces excellens poissons dans le Myvarne, qu'on les y sèche comme du flackfisch, & ils sont très-bons de cette manière : on en sale aussi quelquefois. Dans beaucoup d'endroits les Islandois ont tant de ces poissons, qu'ils servent pendant toute l'année à leur subsistance.

Truites.

Il y a aussi des anguilles exquisés dans ce pays ; mais les Islandois ont une aversion particulière pour ce poisson : on ignore s'il y est en grande quantité.

Anguilles.

Nul pays au monde n'est moins sujet aux insectes que l'Islande : il s'y trouve quelques petites araignées ; mais on n'y connoît ni moucheron piquant ni taons. Après l'araignée, le seul insecte dont on soit incommodé, est une

Insectes.

grande mouche , dont il y a une quantité infinie dans quelques endroits , surtout dans le Norder-Syssel , le canton le plus froid du pays. Ces mouches se tiennent particulièrement autour du lac Myvarne , qui porte ce nom à cause des mouches qui l'entourent. Dans cet endroit les hommes & le bétail sont très-tourmentés par ces mouches. Les voyageurs mettent assez ordinairement un crêpe sur leur visage pour se garantir de l'incommodité que causent ces animaux.

On voit encore une infinité de grosses mouches aux endroits où les Pêcheurs étalent le poisson pour le faire sécher. On ne connoît aucune autre espèce d'insecte dans le pays : quand le tems a été long-tems sec , & qu'il commence ensuite à pleuvoir , il arrive en Islande , comme par-tout ailleurs , qu'il sort de la terre une grande quantité de vers. Quant il pleut beaucoup , il en paroît une autre espèce : ils sont verts , & ont presque la grandeur & la figure des vers à soie parvenus à la moitié de leur accroissement. Ils gâtent & consomment l'herbe ; mais cela n'est pas général : quand ils arrivent ils n'oc-

cupent communément qu'un certain canton. Les Islandois croyent que ces vers tombent avec la pluie.

Il y a en Islande beaucoup de souris, & qui pullulent en si grande quantité, que malgré la chasse vigoureuse que leur donnent les chats, il en reste encore une multitude qui gâtent beaucoup de poissons & autres denrées. M. Anderson prétend à tort qu'elles y sont rares : que le froid pénétrant, & le défaut de nourriture leur ôtent les moyens de subsister dans la croûte mince de terre qui couvre les rochers, & qui, outre cela, est remplie de soufre. Ces raisons n'existent point.

Souris.

§. XVI.

*Forêts, Minéraux, Végétaux, &c.
de l'Islande.*

UNE des principales choses qui manquent à l'Islande, c'est le bois ; cependant cette disette n'est pas aussi grande que le fait présumer M. Anderson. « Dans » cette Isle, dit-il, il n'y a point d'arbres, sinon dans la partie septentrionale : un des principaux commerçans m'a raconté, qu'il avoit trouvé une

Forêts.

» forêt de bouleaux de trois-quarts de
 » lieue , entre Hunswick & Olfoerd ,
 » qui sont éloignés l'un de l'autre d'en-
 » viron six lieues. »

La forêt dont parle l'Auteur , se nom-
 me *Fnioskadals-Wald* : elle a trois quarts
 de mille dans l'endroit où elle est le plus
 épaisse ; mais dans ce même canton
 tout est couvert de pareils arbres, & il y
 a peu de fermes ou métairies qui n'ayent
 un petit bois. Il y a des arbres dont le
 tronc est plus gros que le bras ; mais
 aussi il y en a beaucoup qui n'ont pas
 cette grosseur.

Il dit encore : « Un autre m'a rap-
 » porté , que près du Couvent de Thin-
 » gare il restoit un petit bois de bou-
 » leaux ; &c. ». Il n'y a point de forêt
 près de Thingoëre - Closter , qui est
 situé dans le Norder-Syssel ; mais il y a
 lieu de présumer que celui qui a fait ce
 rapport à l'Auteur , a pris Thingare
 pour Thingoë. Le Norder - Syssel est
 appelé *Tingoë* , du nom d'une Isle où
 l'on rendoit anciennement la Justice,
 qui se dit *Ting* , & là se trouve effective-
 ment une grande forêt , appelée *Aaf-*
kou ; il y en a encore beaucoup d'au-
 tres en différents endroits.

» Dans d'autres cantons , continue
 l'Auteur , « on ne voit qu'un petit nom-
 » bre de saules fort bas qui bordent les
 » ruisseaux , & quelques petits buissons ,
 » tels que des ronces , des genevriers ,
 » & d'autres de cette espèce , que les ha-
 » bitans ont grand soin de couper pour
 » en faire du charbon , qui sert aux ma-
 » réchaux qui habitent dans cette Isle ».

Sans parler de plusieurs petites
 forêts qui se trouvent en différents can-
 tons , nous allons parler de deux
 qui sont assez considérables : l'une est
 située dans le Mule-Syssel , vers l'O-
 rient : elle est nommée *Hallorm-Wald*.
 L'autre est située dans le Borge-Fiords-
 Syssel , qui est le quartier méridional du
 pays ; elle est appelée *Hunsefells-Wald*.
 Quoique ces forêts se trouvent dans
 différentes parties ou quartiers du pays ,
 & qu'il y ait de côté & d'autre beau-
 coup de petits bois dans l'Islande ,
 c'est cependant peu de chose en com-
 paraison de l'étendue du pays , &
 on peut dire en général que l'Islande
 manque d'arbres ; mais elle n'en man-
 que pas , au point d'être réduite à une
 seule forêt , ainsi que le dit M. An-
 derson.

Cette difette de bois est réparée en différents endroits, par la grande quantité de très-bon bois que la mer amène tous les ans sur les côtes, avec tant d'abondance, qu'on ne peut le consumer en entier. Il en reste toujours un tas, comme dans un chantier, à l'usage seulement des habitans les plus à portée des côtes: il se trouve même beaucoup de ce bois qui pourrit, faute de bateaux, pour le transporter en d'autres endroits où la mer ne le jette point.

Arbres.

En beaucoup d'endroits le terroir d'Islande est propre à toutes sortes d'arbres: on pourroit y en cultiver; mais la grande difficulté, sans doute, est de faire transporter du jeune plan dans cette Isle. Les vaisseaux ne partent de Copenhague que dans le mois de Mai; les arbres ont déjà poussé, quelques-uns même sont en fleur, & la transplantation est presque impraticable.

Légumes.
Fruits.

L'Islande peut produire toutes sortes de légumes & de plantes potageres; elles peuvent y parvenir en maturité. Il y a des jardins où l'on voit beaucoup de persil, de céleri, du thim, de la marjolaine, des choux, des racines, des navets, des petits pois, & en général

de toutes les herbes en usage pour la cuisine. On y voit aussi des groseilliers qui portent de très-bons fruits.

Dans ce pays l'herbe est mêlée de quantité de plantes fort grasses & odoriférentes : le cochléaria & l'oseille y sont très-communs. Outre ces simples il s'y en trouve une si grande quantité d'autres , qu'un Botaniste pourroit s'y occuper , & même y trouver des plantes tout-à-fait inconnues. L'angélique y est d'une bonté & d'une hauteur extraordinaire , & en si grande abondance , qu'en beaucoup d'endroits les habitans en font leur nourriture. Le *Muscus catharticus Islandiæ* (*Fiallagras* , c'est-à-dire , herbe de rocher) est un aliment fort sain : cette plante est bonne , salutaire, & a d'excellentes propriétés. Les Islandois qui demeurent dans les contrées où elle croît , en ramassent de bonnes provisions ; ils en consomment une partie & vendent l'autre. Ceux qui sont éloignés y envoient de tems en tems des gens avec des chevaux , pour en rapporter le plus qu'ils peuvent. Comme la plupart sont persuadés qu'elle est aussi bonne & aussi nourrissante que la farine de froment , ils en font leur

Plantes.

nourriture. Cette plante est une sorte de mouffe qui croît sur des rochers qui ne produisent rien autre chose. Il se trouve encore dans ce pays une autre plante, appelée *Fiorugras*; c'est une espèce d'herbe marine que la mer jette sur ses bords : les habitans la ramassent lorsque la marée est basse; ils la donnent à manger au bétail.

Montagnes. On distingue les montagnes stériles de ce pays : les unes sont de simples montagnes de rochers & de sable; les autres sont des *Joekuls*, c'est-à-dire, des rochers énormes, qui, pendant toute l'année, sont entièrement couverts de glace & de neige. Ces *Joekuls* ne sont cependant pas les plus hautes montagnes, quelques-uns ont si peu d'élévation que plusieurs autres montagnes les dominent entièrement. En été ces dernières ne sont point couvertes de neige; cela vient sans doute de la constitution intérieure du terrain. Toutes les montagnes ne sont pas sujettes aux éruptions, ce n'est que celles qui sont stériles & les *Joekuls* qui sont sujettes à ces fâcheux événements. Le Mont Hécla le Koettregau & le Krasle, sont des *Joekuls* ou Monts couverts de gla-

ces : le Krafle , qui est situé dans le district du Nord , est le seul qui n'ait point été sujet aux éruptions.

Le Mont Hécla a toujours été compté L'Hécla parmi les Volcans les plus fameux de l'Univers à cause de ses terribles éruptions. Il y a des gens qui ont cru que ce Mont avoit une telle communication avec le Vésuve, que quand celui-ci vomissoit des flammes l'Hécla s'embrasoit aussi ; actuellement il est un des moins terribles de l'Islande , car depuis plusieurs années il s'est formé de nouveaux volcans qui ont fait de grands ravages. Ces nouveaux volcans sont le Mont Krafle dans le canton du Nord ; les montagnes de Koettegau & d'Oreife dans le canton de Skaftefield.

Depuis environ huit cens ans que l'Islande est habitée , l'Hécla n'a jetté des flammes que dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636 & 1693. Cette dernière année ses flammes commencerent le 13 Février , & continuerent jusqu'au mois d'Août suivant. Les autres incendies de ce volcan n'ont aussi duré que quelques mois : les ravages que ce volcan a faits dans le quatorzieme

siècle ont été terribles ; ensuite ces incendies ont diminué peu à peu , & vraisemblablement les matieres qui les entretenoient ayant pris leur issue par quelqu'autre montagne du pays , l'Hécla pourroit bien , avec le tems , cesser entièrement de jeter du feu.

On n'apperçoit actuellement sur l'Hécla, ni feu ni exhalaisons, ni fumée; l'on y trouve seulement de l'eau bouillante dans quelques petits creux. Ce volcan, pendant sa dernière éruption , jeta sur les pâturages qui l'avoisinent , une grande quantité de cendres, de sable & de pierre-ponce , qui alors ne laisserent pas de les endommager : mais ce mal s'est réparé de lui-même; le sable & les cendres qui avoient été poussés dans les endroits bas , dans les marais , les ont desséchés & rendus propres à produire des herbages ; en général tout le terrain , au milieu duquel se trouve l'Hécla , a été amélioré par ses éruptions : dans certains endroits les cendres l'ont fertilisé , dans d'autres il s'est formé une croûte de terre d'un ou deux piés d'épaisseur par-dessus les cendres , & les herbages y viennent en abondance ; actuellement on voit auprès de

ce Mont des métairies , des maisons , & les habitants ne redoutent plus ce volcan , autrefois si dangereux.

En 1750, deux Etudiants Islandois , qui voyageoient dans l'intention de faire des recherches sur l'Histoire Naturelle, ont par couru cette montagne ; ils n'y ont trouvé que des pierres , du sable , des crevasses , & des cavités pleines d'eau bouillante. Après l'avoir parcouru , marchant dans les cendres jusqu'aux genoux , ils en sont revenus sains & saufs. D'autres personnes qui ont aussi parcouru cette montagne l'ont trouvée telle que nous venons de la décrire.

L'Hécla est une montagne très-haute & une des plus grandes de l'Islande , mais non la plus élevée : le *Westre-Joekul* l'est d'avantage. L'Hécla est aussi un Joekul , c'est-à-dire , que son sommet est continuellement couvert de glaces & de neige , ce qui fait que personne n'a pu aller jusque-là.

Il se trouve en Islande très - peu de montagnes brûlées , en comparaison du nombre prodigieux de celles qui sont couvertes d'excellents pâturages , dont les bestiaux s'engraissent en très - peu

de tems. Depuis que ce pays est habité on n'a pas connu vingt volcans , & il s'y trouve plusieurs milliers de montagnes qui n'ont point-jetté de feu.

Dans la partie septentrionale de cette Isle on n'a pas vu de volcans depuis l'année 1726 , que le Krafle s'est enflammé , & depuis 1728 on n'en a pas vu dans la partie orientale du canton de Skaftefield , si ce n'est qu'une montagne couverte de glace , nommée *Mont de Graife* , s'embrafer. Les habitans de ce pays ont observé , que lorsqu'un Mont couvert de glace augmente en hauteur , c'est-à-dire , quand la glace & la neige montent si haut qu'elles bouchent l'ouverture des cavités par lesquelles il en étoit sorti des flammes , on doit alors s'attendre à des tremblemens de terre , qui sont inmanquablement suivis par des éruptions de feu. C'est par cette raison qu'ils craignent à présent que les Joekelens , qui jettoient du feu en 1728 , ne s'enflamment bien-tôt. La glace & la neige se sont accumulées par-dessus ; elles ont probablement fermé les soubiraux des volcans.

Il y a très-peu d'endroits dans cette Isle où la terre soit brûlée par le soufre.

On en a remarqué quelques - uns dans le canton du Nord , dans les cantons de Guedbringe & d'Arnes ; très peu dans les cantons de Hnapedaes , Borgefiords & Senecfiednes , ainsi qu'au milieu des montagnes de rocher qui sont entre le pays du midi & celui du Nord. S'il paroît quelques emplacements brûlés , que les habitans nomment *Hraux* , ils étoient déjà dans cet état avant que l'Islande fût habitée par les Norvégiens , car les habitans n'ont aucune connoissance d'incendie de terre depuis l'an 1000 , si ce n'est de celui dont nous allons parler.

En l'année 1726 on ressentit quelques tremblemens de terre dans le canton du Nord. A la suite de ces tremblemens une grosse montagne , appelée *Krafle* , commença à vomir , avec un fracas épouvantable , de la fumée , du feu , des cendres & des pierres. Ce spectacle horrible effraya ceux qui habitoient aux environs , & deux voyageurs qui passaient précisément auprès de cette montagne dans le moment de l'éruption , se trouverent dans le plus grand danger : les flammes , dont ils étoient environnés , & celles qu'ils voyoient sur leur tête , leur faisoient

craindre d'en être dévorés ; cependant ils n'essuyèrent aucun accident fâcheux. Comme le tems étoit fort calme , le terrain des environs ne fut point gâté par les cendres brûlantes ni par les pierres enflammées que vomissoit ce volcan ; tout ce qu'il jettoit tomboit sur la montagne & autour de sa base. Elle brûla pendant deux ou trois ans sans faire aucun dommage & sans qu'on ressentit d'autres tremblemens de terre que ceux qui avoient annoncé l'éruption des premières flammes.

Rivière de
feu.

En 1728 le feu de ce Mont se communiqua à des montagnes de soufre , situées près du volcan : elles brûlerent jusqu'à ce que les matières minérales qui s'étoient fondues formassent une espèce de ruisseau de feu qui coula vers le Sud. Les habitans , établis près du lac Myvarne , situé à trois lieues de distance de ces montagnes , furent effrayés de voir une rivière de feu qui s'approchoit de leur demeure. Au printemps de l'année 1729 ils abandonnerent leurs habitations , revinrent au commencement de l'été, enleverent la charpente de l'Eglise, celle de leurs maisons, & les transporterent avec eux. Cette
rivière

riviere de feu continua de couler pendant l'automne : elle suivit la pente du terrain ; elle avança jusques dans les métairies qui aboutissoient au lac ; près de là elle consuma une ferme , appelée *Reikchild* , la moitié de ses prairies ; deux autres fermes , appelées *Grof & Fragrenes* , qui étoient situées vers les rives les plus basses du lac ; elle enveloppa l'Eglise , qui n'en fut point endommagée , parce que ce bâtiment se trouvoit situé sur une petite éminence ; enfin cette riviere de feu se jetta dans le *Miyvarne* avec un bruit affreux , en formant un bouillonnement & un tourbillon écumant & horrible , tels que la rencontre de deux éléments si opposés , doit nécessairement les produire. Cette riviere de feu continua à couler jusqu'à l'année suivante qu'elle cessa , sans doute par l'épuisement des matieres qui l'avoient formée. Quelques tems après cette lave durcit ; elle laissa sur son passage des pierres calcinées , dont la couleur indiquoit les effets terribles de ces matieres ardentes. Les habitans écartèrent ces pierres brûlées & rétablirent l'Eglise. *Reikchild* fut aussi rebâti ; mais les deux autres métairies

restèrent en ruine faute de prairies pour leur entretien. C'est là tout le dommage que cet embrasement affreux occasionna : il n'y périt aucune créature vivante , & tout ce que M. Anderson dit à cette occasion est fabuleux.

Le lac Myvarne , dans lequel s'étoit jetté cette matiere enflammée, fut rempli d'une si prodigieuse quantité de pierres brûlées que l'eau se trouva très-basse , où elle étoit auparavant très-profonde. Les poissons qui y étoient en grande quantité , sur-tout les truïtes , se retirèrent fort loin de cet endroit ou périrent. Cette riviere de feu nuisit à la multiplication de ce poisson & le détruisit presque entièrement ; mais aujourd'hui il s'y en trouve aussi abondamment qu'avant l'incendie.

La matiere qui forma cette riviere étoit comme une bouillie épaisse ou comme un métal fondu : c'étoit un composé de soufre , de mines de minéraux fondus , de pierres , &c. La lave partoît du haut des montagnes enflammées qui sont remplies de soufre, & qu'on appelle en Islande *Brenne-Fteen* , c'est-à-dire , pierres enflammées : telle est la véritable relation de cet horrible accident ,

qui a duré plus de quatre années , après que le Mont Krafle a commencé de vomir du feu. Depuis cette époque on n'a plus apperçu en Islande ni volcan ni aucun incendie de terre. M. Horrebows dit qu'il s'est entretenu plusieurs fois sur ce sujet avec un homme d'esprit & de considération en Islande , qui lui a assuré avoir été souvent près de cette riviere de feu & y avoir allumé sa pipe. Le cours de cette riviere étoit lent, même si tranquille qu'il étoit très-facile d'en approcher sans courir le moindre danger. On voit , par cette description de l'embrasement du Mont Krafle & du fleuve de feu , vomie par ce volcan , qu'il n'y a rien que de comparable à ce que l'on a vu du Mont Vésuve en 1750.

En l'année 1721 un Joekul ou Inondation; montagne de glace, appelée *Koerlegau*, situé dans le district de Skaftefield , à cinq au six lieues à l'Ouest de la mer , & près de la baie de Portland, s'enflamma après plusieurs secousses de tremblement de terre. Cet incendie faisant fondre des morceaux de glaces considérables , il se forma deux torrens impétueux qui porterent fort loin l'inondation & la terreur , entraînant jusqu'à

la mer des quantités prodigieuses de terre , de sable & de pierres. Tout le terrein que ces eaux parcoururent fut entièrement ruiné , dépouillé de la croûte supérieure , qui forme le sol , & il ne resta qu'un lit profond de sable. Les morceaux prodigieux de glace , l'immense quantité de terre , de pierres & de sable que cette inondation entraîna , comblèrent la mer , au point , qu'à un demi-mille des côtes il s'en forma une petite montagne qui a diminué un peu avec le tems ; mais qui cependant paroît encore actuellement au-dessus de l'eau.

Deux Voyageurs se trouvant près du Joekul embrasé , se réfugièrent promptement sur une montagne , appelée *Hver - Ey* , située entre la mer & le Volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de pierres , de sable , de terre & de pâturages de cette montagne , que ces deux voyageurs , saisis de frayeur , croyoient à chaque instant voir entraîner la montagne entière ; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet de cette montagne un jour & demi ils traversèrent tout

le terrain qui venoit d'être inondé. On peut juger combien cette inondation entraîna de matieres dans la mer, puisqu'elles la firent remonter à douze milles sur ses bords.

La fumée & les cendres que lançoit chaque éruption de ce Joekul, obscurcirent tellement l'air, que pendant une journée entiere on ne vit pas le soleil. Les cendres qui suivoient le cours du vent furent jettées à un éloignement incroyable : le foin qui étoit dans la campagne, l'herbe, & une partie du poisson qu'on avoit mis pour sécher en furent couverts.

Le feu ne donnoit pas toujours une flamme bien claire ; il ne paroissoit d'abord que par bouffées violentes : peu de tems après on appercevoit une fumée épaisse, & l'on sentoit une odeur très-forte ; le feu étoit vraisemblablement de tems à autre étouffé par la quantité de neige & de glace qui tomboit dans le gouffre ; ainsi la fonte redoublant, elle occasionnoit un redoublement de fumée & d'exhalaisons.

Cette inondation n'a duré que trois jours ; ensuite les montagnes se sont trouvées praticables ; cependant il y

avoit une sorte de danger , parce que en bien des endroits il s'est trouvé du sable qui cachoit la glace & la neige : les voyageurs y enfonçant ne s'en tiroient qu'avec beaucoup de peines.

Le Joekul Koetlegau n'est pas le seul qui ait causé du ravage dans ce pays. En 1728 une autre Joekul , nommé *Daraise* , situé à l'Orient dans le district de Skaftefield , s'enflamma entre la Saint Jean & la fête de la Visitation : il brûla jusqu'au commencement d'Octobre suivant. L'inondation qu'il causa passa des montagnes entre deux métairies , appelées *Hoff* & *Sondfel* , situées à un mille de là , sans leur toucher & sans leur causer aucun dommage , quoiqu'elles ne soient éloignées l'une de l'autre que d'une lieue ; ensuite elle s'étendit davantage dans les plaines ; elle enveloppa deux maisons , habitées par des gens qui soignoient le bétail. Ces malheureux furent contraints de se retirer sur le toit de leur chaumieres pour se garantir des eaux : ils furent sauvés ; mais les maisons furent remplies d'eau : une grande partie du bétail étouffée , l'autre fut à moitié cuite.

Cette inondation vint comme la pré-

cédente du haut des montagnes de glaces : elle traversa une grande partie du pays plat & se jeta dans la mer. Il paroît qu'elle n'a pas été aussi considérable que celle du Joekul Koetlegau ; cependant elle a causé plus de dommage : elle a ruiné tous les pâturages des endroits par où elle a passé , entraîné & fait périr la plus grande partie des bestiaux, & l'autre n'avoit causé que peu de dommage. M. Anderson a fait beaucoup de contes à l'occasion de ces inondations : nous ne nous arrêterons point à en démontrer le ridicule.

Selon le même Auteur l'Islande est si remplie de soufre que l'on en trouve de grosses masses en enlevant la croûte supérieure du sol , ou tout au plus en fouillant à un demi-pié de profondeur, sur-tout dans les vallées marécageuses. Il ajoute , que ce minéral transpire si abondamment sur les rochers , qu'on peut en amasser tous les deux ou trois ans de très-grosses provisions en les raclant avec un instrument de fer.

Après une pareille description qui ne croiroit que l'Islande n'est qu'une masse de soufre ? Mais si cela étoit, comment le grand nombre de bestiaux qui

Soufre.

est dans ce pays pourroit-il s'y nourrir & s'y engraisser ? On y trouve de l'herbe en abondance & d'excellents pâturages ; cependant l'expérience apprend que l'herbe ne peut croître dans un terrain où l'on trouve le soufre à un pié de profondeur. On en voit l'exemple dans le district de *Kufvig*, dans le Norder-Syssel, & auprès de *Krusvig*, qui sont les deux endroits en Islande où il y ait du soufre ; ces deux cantons ne produisoient point d'herbes.

En aucun endroit on ne trouve sur la surface de la terre du soufre que l'on puisse racler : les lieux où il s'en rencontre sont secs & brûlans ; il en exhale des vapeurs perceptibles : toujours le terrain qui renferme ce minéral est d'une mauvaise qualité, & ordinairement il est environné de sources chaudes. Il y a toujours sur le soufre une couche de terre stérile ou de limon & de sable. Cette terre est de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue ; en ôtant cette croûte de terre on trouve le soufre ; on le leve avec des bèches & des pèles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois piés pour trouver de bon soufre ; mais ils ne

creusent pas au-delà de cette profondeur , ils y auroient trop chaud ; d'ailleurs ils peuvent en prendre dans d'autres endroits avec beaucoup moins de peines. Dans les lieux où le soufre est abondant on peut en tirer dans l'espace d'une heure une quantité suffisante pour charger quatre-vingt chevaux , dont chacun porte la charge de douze lisports.

Les meilleures mines de soufre se reconnoissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits : cette éminence est percée dans le milieu , & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus chaude qu'ailleurs : ce sont ces endroits que l'on choisit de préférence pour l'exploitation du soufre : lorsqu'on a enlevé la croûte de la terre à cette éminence on y trouve le soufre le plus compact , le meilleur , & en plus grande quantité qu'ailleurs ; il ressemble presque à du sucre candi. A peu de distance de l'éminence , on trouve du soufre en petits morceaux ; il est tout détaché , & on le ramasse avec des pèles : celui qui se trouve dans l'éminence est dur , & il faut beaucoup de peine pour le détacher & le ramasser.

Le soufre qui se trouve tout détaché dans la terre , quoique bon , n'est point d'une aussi bonne qualité que celui qui est inhérent au tuf. Les Ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour ; ils choisissent les nuits , qui , en été sont assez claires pour cette occupation. Ils ont soin d'attacher autour de leurs souliers un morceau de wadmél ou d'autres étoffes de laine de cette espèce, autrement ils seroient très-exposés à se brûler les piés ; car lorsqu'on tire le soufre il est si chaud qu'on peut à peine le souffrir dans les mains : il se refroidit peu à peu. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année , l'on peut encore en tirer d'aussi bon l'année suivante , & de même successivement d'année en année : le soufre se reproduit & les mines sont inépuisables.

Depuis 1722 jusqu'en 1728 , on a exporté une très-grande quantité de soufre dont les Islandois ont tiré un bénéfice considérable ; ensuite ce commerce a cessé par plusieurs causes. Dans cette dernière époque , un vaisseau qui étoit chargé de ce minéral , échoua dans le Port : le soufre tomba à la mer , en chassa tellement le poisson , que l'on

ne put y en prendre de long - tems ; cependant cet accident n'a pas empêché les habitans de chercher du soufre pour en faire commerce : ils se sont même livrés à ce travail avec tant d'ardeur , & ils ont porté une si grande quantité de ce minéral dans les villes marchandes , qu'à la fin on n'a plus voulu y en recevoir. Trois associés qui avoient apporté cent livres de cette matiere , furent obligés de l'y abandonner sans en recevoir aucun prix ; ils perdirent leurs frais & leur peine. La même chose arriva à beaucoup d'autres habitans ; ainsi le soufre devenant inutile puisqu'il n'étoit plus un objet de commerce , les Islandois négligerent de le ramasser.

On trouve en Islande beaucoup de bitume : les volcans qui sont dans cette isle en font la preuve. Cette matiere leur a plutôt servi d'aliment que la tourbe qui est noire , pesante & compacte. C'est dans la partie méridionale qu'on trouve la meilleure tourbe , particulièrement à *Hanefjord*.

Le bitume & la tourbe.

Dans les endroits où les habitans ont de cette tourbe rarement ils brûlent autre chose : ceux qui sont trop éloignés des tourberies se chauffent avec des

branchages & du bois de bosquet : il y a encore une autre espèce de tourbe qui se tire du bord de la mer. Dès que la marée commence à descendre les habitans vont en enlever ; ils se retirent quand ils la voyent remonter : cette tourbe est aussi bonne que celle de l'autre espèce. Beaucoup d'habitans de la partie méridionale du pays usent de cette tourbe du rivage de la mer, pour ménager l'autre espèce qui est plus rare en ce canton que dans les autres , & pour n'être pas obligés d'aller trop loin en chercher.

Scl.

M. Anderson assure qu'il n'y a point de sel en Islande : M. Horrebows dit qu'il y a tenu un morceau de sel de rocher , & qu'il se trouve une grande quantité de ce sel en plusieurs endroits ; que les habitans qui sont à portée ont attention de ramasser ce sel pour en faire usage ; mais il est certain aussi qu'il doit y avoir des sources salées sur les côtes , & même dans le pays : tout le prouve. On voit par les anciennes fondations , des tems où l'Isle étoit Catholique , que dans beaucoup d'endroits , & sur-tout dans la partie septentrionale , on donnoit à de certaines

églises , & aux Prêtres , pour des mes-
 ses de morts , des morceaux de sel , &
 le droit seigneurial de faire du sel ; d'où
 il suit évidemment que dans ce tems-là
 il y avoit du sel dans le pays , ou que
 l'on savoit en faire avec de l'eau de la
 mer ; car enfin les Ecclésiastiques ne se
 feroient pas contentés d'un droit chimé-
 rique. Tout récemment deux Sous-
 Baillis ont essayé de faire du sel avec
 l'eau de la mer ; ils ont réussi ; cepen-
 dant ils ne savoit pas la maniere de
 s'y prendre , & ils manquoient des ins-
 truments nécessaires pour cette opé-
 ration.

On peut non-seulement conjecturer
 qu'il y a des métaux dans les montagnes
 de l'Islande : on a des preuves certaines
 qu'il y en a réellement. Les habitans ont
 trouvé entre des montagnes du métal
 qu'ils ont fondu ; ils en ont fait des bou-
 tons & des cachets qui étoient de bon
 argent. Lorsqu'ils veulent fonder des
 clefs , ils trouvent dans les montagnes
 une certaine matiere qu'ils appliquent à
 la barbe de la clef : ils l'enveloppent
 ensuite d'une pâte de glaise ou de limon ;
 ils la mettent dans le feu , l'y laissent le
 tems convenable , & la barbe se trouve

Métaux

foudée fans qu'ils ayent employé de cuivre. On y trouve des mines de cuivre, de fer & autres ; il y a même des cantons où l'on trouve, à la surface de la terre, de gros morceaux de fer, de cuivre, & d'argent purs.

Ambre noir.

Il y a en Islande deux sortes de gayathes : l'une brûle comme une bougie ; c'est une espèce de poix terrestre, assez dure, & d'un noir brillant ; l'autre, que les habitans du pays appellent *Hrafntinna*, c'est-à-dire, pierre à fusil noire, ne brûle pas comme l'autre ; elle est plus dure. Si on la brise elle se réduit en feuilles minces qui sont un peu transparentes & assez semblables au verre ; ce qui fait croire que cet ambre noir est une vitrification. La montagne de Krafle, dans le Norder-Syssel, fournit de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'un petit pâté & de la pesanteur de six lispfunds.

Crytal.

On trouve quelquefois du crytal dans les rochers d'Islande, & la propriété en est assez connue. Tous les objets que l'on regarde au travers de ce crytal, se voyent doubles : ce n'est pas un crytal de l'espèce ordinaire, c'est une sorte

de pierre spéculaire , *lapis specularis*.

M. Anderson dit que « environ à un Eaux chaudes.
 » demi-mille du Mont Hécla est situé un
 » lac d'eau douce toujours chaud , mais
 » plus encore en hiver , selon le rapport
 » des habitans de ce canton. Il a la pro-
 » priété singulière de s'enflammer de soi-
 » même tous les ans , en trois différens
 » tems , & de donner chaque fois pen-
 » dant quatorze jours des flammes très-
 » claires ; lorsqu'elles sont éteintes le lac
 » fume encore quelques jours après.
 » Mons , Marchand , qui s'étoit exprès
 » transporté vers ce lac pour examiner ce
 » phénomène particulier , n'a vu , à la
 » vérité , ni flammes ni feu ; mais c'est
 » qu'il étoit arrivé un jour trop tard ,
 » & il n'a vu qu'une fumée très-épaisse ».
 C'est avec de pareilles certitudes que
 cet écrivain présente presque tous les
 faits qui composent son histoire d'Is-
 lande.

Autour de l'Hécla , & au pied de ce
 Mont , se trouvent quelques petites
 eaux qui sont toujours chaudes , les
 unes plus , les autres moins. Il s'en
 élève presque toujours une vapeur ,
 qui augmente & diminue selon les tems.
 L'expérience apprend , que lorsque ces

eaux donnent une fumée épaisse ; la pluie n'est pas éloignée ; quand elles fument foiblement, c'est le présage d'un tems sec. Il y a dans cette Île des eaux infiniment plus chaudes que celles-ci, sur lesquelles l'on n'a jamais vu ni feu ni flammes : ces deux éléments ne peuvent exister ensemble.

Les eaux chaudes sont assez communes en ce pays , l'on en trouve en plus de cent endroits ; il se passe près de leurs sources des phénomènes très-curieux.

M. Horrebows dit , qu'il a souvent visité le terrain des environs de ces sources chaudes, qu'il n'y a point trouvé la moindre trace de soufre , si ce n'est près des montagnes de Krusevig , qui est précisément le canton où l'on trouve le soufre dans ce pays , & il ajoute que la plupart de ces eaux n'ont point le goût minéral.

L'ouverture où l'eau bout n'est communément pas plus grande qu'une chaudière de Braiseur. Des endroits plus élevés donnent de l'eau froide , qui , passant sur le terrain chaud , s'échauffe peu à peu , fume , & continue ainsi son cours. Le même Auteur a remarqué ,

que dans un tems fort sec , le terrain étoit si chaud qu'il n'y pouvoit rester avec ses fouliers : la terre avoit une multitude d'ouvertures ou crevasses de la largeur du petit doigt , d'où sortoit une chaleur plus forte que des autres endroits , & lorsque l'eau couloit dessus ce terrain elle bouillonneoit plus fort qu'ailleurs. On appelle ces eaux *Huerer* en langue du pays : il y en a en Islande de trois fortes ; quelques-unes ne sont que médiocrement chaudes , d'autres bouillent avec une telle force , qu'elles lancent leurs eaux en l'air & forment un jet assez élevé. Ces dernières eaux peuvent encore être subdivisées en deux espèces ; les unes forment des jets sans ordre & sans avoir de tems fixe , les autres cessent en certain tems , & leurs jets sont toujours dans un ordre périodique. De cette dernière espèce est l'eau chaude , que l'on trouve dans le district d'Husevig & dans le canton du Nord.

Près d'une métairie , appelée *Reykum* ; c'est le nom par lequel on désigne toutes les fermes ou métairies du pays , qui sont situées près des sources chaudes , l'on trouve trois sources chau-

des, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises : l'eau bouillonne en chacune alternativement; de sorte que lorsque la source qui est à un bout a jetté de l'eau, celle du milieu en jette de même, & ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité; ce qui continue toujours dans le même ordre & avec beaucoup de rapidité; de manière que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart-d'heure: ces trois sources sont situées dans une plaine; deux d'entr'elles jettent l'eau à travers des pierres, & n'ont par conséquent qu'une ouverture très-irrégulière & peu apparente: l'élévation du jet peut être environ de dix-huit pouces. La troisième source a une ouverture ronde qui se trouve dans une roche fort dure; de loin elle ressemble assez à une cuve de Brasseur. Lorsque cette source bouillonne elle jette l'eau, comme on l'a dit, à la hauteur de 8 à 10 piés, &, en retombant dans l'ouverture, elle s'enfonce d'environ trois piés; c'est dans cet instant qu'on peut s'approcher de cette source pour considérer un effet si singulier: il n'y a aucun danger quand on se retire à propos. Lorsqu'elle est près de jeter de

l'eau , l'on est averti par trois bouillonnements : le premier élève l'eau à la moitié de la distance qui est entre la surface de l'eau & le bord de l'ouverture ; par le second elle monte jusqu'au bord , & par le troisieme elle s'élève , ainsi que nous l'avons dit , à la hauteur de huit à dix piés : pendant que cette eau retombe , les deux autres sources jettent de l'eau successivement.

Lorsque l'on met dans une bouteille de l'eau de la grande source , on la voit sortir & s'élancer dehors deux ou trois fois dans le moment où la source elle-même jette de l'eau : après le second ou le troisieme bouillonnement elle devient tranquille & froide. Si l'on bouche la bouteille après l'avoir remplie , elle éclate en morceaux dès que la source jette de l'eau. Quand on jette quelque chose dans cette source, l'eau l'entraîne au fond, même des pierres ; elle l'élance au-delà de l'ouverture lorsqu'elle vient à bouillonner. On y en a jetté qui pesoient plus de deux cens ; elles ont été de même rejetées sur les bords par la force du bouillonnement. De l'eau que cette source a jettée en l'air il se forme un petit ruisseau : l'eau se refroidit dans

son cours, & va se jeter dans un riviére qui est à peu de distance de la source.

Cette eau n'a que très-peu le goût minéral; elle est fort bonne à boire quand elle est froide. Le terrain des environs produit de bons pâturages; excepté à huit ou dix piés des trois sources où le fond est très-pierreux.

Une ferme, près de laquelle ces sources roulent leurs eaux encore tiédes, y fait abreuver son bétail; ses vaches donnent plus de lait que celles des autres fermes. Cette qualité n'est pas seulement affectée à ces *Huerer*, mais encore à quelques autres, qui cependant n'ont pas cette régularité à jeter leurs eaux.

Ceux qui habitent près de ces sources chaudes s'en servent fort utilement en différentes occasions; ils y font cuire leurs alimens: ils mettent la viande dans une marmite remplie d'eau froide; ils la suspendent dans la source, & la viande cuit aisément. Les voyageurs suspendent leur théière dans ces sources; le thé est fait en un instant.

M. Horrebows dit, qu'il a vu près de Krusevig, sur le bord d'une de ces fontaines un homme, qui passa presque toute une journée à courber des cer-

eaux, sans autre moyen que cette eau bouillante dans laquelle il faisoit tremper ses perches : quoiqu'elles eussent l'épaisseur d'un doigt elles acquéroient un tel degré de flexibilité, qu'il les tournoit à sa volonté & sans peine ; cependant il étoit obligé de s'éloigner de la source d'heure en heure, quelquefois même plutôt, pour respirer un autre air. Ce qui rendoit cette précaution nécessaire, c'est que la source étant environnée de soufre, d'alun, de salpêtre, & de toute sorte de terre colorée, exhaloit une odeur aussi dangereuse qu'infestée. Cet Auteur ajoute, qu'il a lui-même ramassé de ces différentes espèces de terres ; mais que l'infection de cette source étoit si violente qu'il ne put la supporter que très-peu de tems.

A l'avantage que les Islandois retirent de ces sources, s'en joint encore un autre. Lorsque l'eau, à quelque distance de la source, est devenue tiède, ou lorsqu'il se trouve dans les environs de l'eau froide pour tempérer les ardeurs de la première, ils s'y baignent. Le même Auteur dit, qu'il a vu un bain agréable de cette espèce, qui est l'ouvrage de la nature. Il ressemble à une grande

cuve d'une seule pierre ; le fond en est propre & uni ; tout le haut peut être couvert avec une tente. On peut donner à ce bain le degré de chaleur & de fraîcheur que l'on juge convenable : des canaux , les uns remplis d'eau froide , les autres d'eau si chaude , qu'on ne peut y tenir le doigt, sont les moyens que la nature semble avoir ménagés pour la commodité des baigneurs. Les eaux de ces canaux coulent dans le bain, & il est très-aisé de les détourner quand on le veut ; ce qui est très-commode pour nétoyer la cuve ; alors on fait changer la direction de ces canaux : on ouvre un trou qui est en face d'un autre ruisseau ; on en fait entrer les eaux dans la cuve , on la nétoye , on rebouche ce trou , on redonne aux canaux leur direction ; ils remplissent dans un instant la cuve , & on en distribue l'eau à son gré.

Fin du Tome Vingt - fixieme.

645019



446

